



R

A. N. MONTPETIT.

NOUVELLE SÉRIE

DE

LIVRES DE LECTURE  
GRADUÉE.

SEULE SÉRIE APPROUVÉE PAR LE CONSEIL DE  
L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

DEUXIÈME LIVRE.

J. B. ROLLAND & FILS

Libraires - Éditeurs,

MONTREAL.

Propriété du  
Collège de St. César

LA

7777

7777

7777

ACHETEZ TOUJOURS CHEZ  
**ED. ARPIN, St. Jean, P.Q.**  
Vos Livres de Classe, de Prières, etc.  
**TAPISSERIES, RIDEAUX À RESSORT**  
**LAMPES, VAISSELLES, VERRERIES**  
**Argenteries, Albums, Poupées, etc.**



NOUVELLE SÉRIE

DE

LIVRES DE LECTURE

GRADUÉE,

EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.  
SEULE SÉRIE APPROUVÉE PAR LE CONSEIL DE  
L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA  
PROVINCE DE QUÉBEC.

PAR A. N. MONTPETTI.

---

DEUXIÈME LIVRE.

ILLUSTRÉ DE 40 GRAVURES.

---

MONTREAL:

J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
RUE ST. VINCENT Nos. 12 ET 14.

---

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en  
l'année mil huit cent soixante-et-quinze, par J. B. ROLLAND  
& FILS, au Bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

---

## A P P R O B A T I O N S .

QUÉBEC, 20 Octobre 1875.

A. MM. J. B. ROLLAND et FILS, Libraires à Montréal.

MESSIEURS :—J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre et du *Premier Livre de la nouvelle Série de Livres de lecture graduée*, approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Cette série a été approuvée après un long et sérieux examen, fait par un prêtre de Québec, en qui j'ai toute confiance. Après avoir moi-même examiné un certain nombre de chapitres de ce *premier livre*, je dois dire que je suis satisfait des principes et des conseils qu'il renferme sous une forme très bien adaptée à la capacité des plus jeunes enfants.

La partie typographique ne paraît rien laisser à désirer. Je recommande bien volontiers ce petit livre à tous mes diocésains.

✠ E. A., Archevêque de Québec.

Nous soussigné, Evêque de Montréal, considérant que Monseigneur E. A. Taschereau, Archevêque de Québec, et Monseigneur J. Langevin, Evêque de Rimouski, ont jugé que les trois premiers livres de lecture, rédigés par M. Montpetit, devaient être approuvés par le *Conseil de l'Instruction Publique*, avons approuvé et approuvons par la présente, pour notre diocèse, le dit ouvrage, et nous en recommandons l'usage aux fidèles confiés à nos soins.

Donné à Montréal, le 21 Octobre 1875.

✠ Ig., Evêque de Montréal.

SEMINAIRE DES TROIS RIVIERES, 24 Nov. 1875.

MESSIEURS J. B. ROLLAND et FILS, Libraires, Editeurs.

MESSIEURS:—J'approuve volontiers le premier livre de lecture que vous venez de faire imprimer et dont vous m'avez envoyé un exemplaire. Je le crois très-convenable pour les petits enfants, et très-propre à leur donner les premières notions de Dieu, et à développer dans leurs cœurs les meilleurs et les plus nobles sentiments.

Je vous souhaite un complet succès dans la publication de ce livre et je demeure bien cordialement,

Messieurs,

Votre dévoué serviteur,

✠ L. F., Evêque des Trois-Rivières.

EVEQUE DE ST. HYACINTHE, 17 Janvier 1876.

A. MM. J. B. ROLLAND et FILS, *Montréal.*

MESSIEURS :—Je n'hésite pas à vous donner l'approbation que vous me demandez pour le *premier livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée en langue Française*, après l'approbation qu'il a reçu en une séance du Conseil de l'Instruction Publique à laquelle étaient présents Mgr. l'Archevêque de Québec et Nos Seigneurs les Evêques de St. Hyacinthe et de Rimouski, et aussi après l'examen qu'en a fait, et le jugement qu'en a porté le Rév. M. Langis, du Séminaire de Québec.

Je souhaite tout le succès possible à votre louable entreprise, et je me souscris bien sincèrement votre tout dévoué serviteur,

✠ L. Z., Evêque de St. Hyacinthe.

EVEQUE DE RIMOUSKI, 26 Octobre 1875.

MESSIEURS J. B. ROLLAND et FILS, *Libraires, Montréal.*

MESSIEURS :—Sachant que le Rév. Monsieur L. Langis a examiné au point de vue moral et religieux le *Premier Livre de Lecture*, rédigé par M. A. N. Montpetit, je lui donne volontiers mon approbation, et serai bien aise de le voir en usage dans les écoles de mon diocèse.

Votre tout dévoué serviteur,

✠ JEAN, Ev. de St. Germain de Rimouski.

SHERBROOKE, 27 Octobre 1875.

Nous avons examiné le *Premier Livre* de la nouvelle série de lectures graduées de M. A. N. Montpetit et adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Nous recommandons la publication de ce premier livre de la série et nous désirons qu'il soit adopté dans les écoles catholiques de notre diocèse.

Les enfants le liront avec intérêt et avec un grand profit pour leurs âmes.

✠ ANTOINE, Evêque de Sherbrooke.

OTTAWA, le 20 Octobre 1875.

A MM. J. B. ROLLAND et FILS, *Montréal.*

Le *premier livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée* de M. A. N. Montpetit, adopté par le Conseil de l'Instruction Publique, mérite une approbation spéciale.

Je serais heureux d'apprendre que tous les enfants qui fréquentent les écoles élémentaires dans ce diocèse apprennent à lire dans ce livre qui leur sera utile sous tous les rapports.

✠ J. THOMAS, Evêque d'Ottawa.

## P R E F A C E .

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES  
DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES  
CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu, à la dernière réunion du Conseil de l'Instruction Publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1°. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2°. Chacun de ces livres devra contenir le premier, environ cent cinquante (150) pages ; le deuxième et le troisième environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois cents (300) pages ; les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3°. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays) ; et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,  
Secrétaire-Archiviste.

En préparant cet ouvrage, l'auteur s'est conformé aussi strictement que possible aux conditions du concours. Il a vu ses efforts couronnés de succès, par l'approbation donnée aux *trois premiers livres de lecture* par le Conseil de l'Instruc-

*tion Publique*, dans sa séance du quatorze Octobre de l'année mil huit cent soixante-quatorze, à laquelle étaient présents :

C. Delagrave, Ecuier, Président ; Sa Grandeur Mgr. L'Archevêque de Québec, Nos Seigneurs les Evêques de Rimouski et de St. Hyacinthe, le Dr. Lachaine, L'Hon. M. Chauveau, L'Hon. Dr. Blanchet, L'Hon. M. de Boucherville.

Le Rév. M. LANGIS, Professeur de l'Université Laval, dont les connaissances et l'expérience en fait de pédagogie sont hautement appréciées, ayant été chargé par le *Conseil* d'examiner cette série de livres de lecture, fit le rapport suivant :

“ La tâche qui m'a été imposée, consiste en 1er lieu, à classer, sous le rapport des difficultés de la lecture et sous celui des matières et du style, un ensemble de sujets, dont le choix fait par M. A. N. Montpetit, a été trouvé fort convenable.

“ En 2nd lieu, à examiner l'ouvrage tout entier au point de vue moral et religieux, et sous ce rapport, le soussigné ne voit rien à reprendre dans l'ouvrage, tel qu'il est soumis.”

“ Québec, 14 Octobre 1874.

“ L. J. LANGIS, prêtre.”

Proposé par Monseigneur l'Archevêque de Québec, secondé par Monseigneur de Rimouski que les trois premiers livres de lecture, rédigés par Mons. Montpetit, soient approuvés suivant le rapport du Rév. M. Langis, et que Mons. Montpetit soit informé que ce conseil s'engage à ne point approuver un ouvrage du même genre avant le premier Septembre 1880.

Adopté.

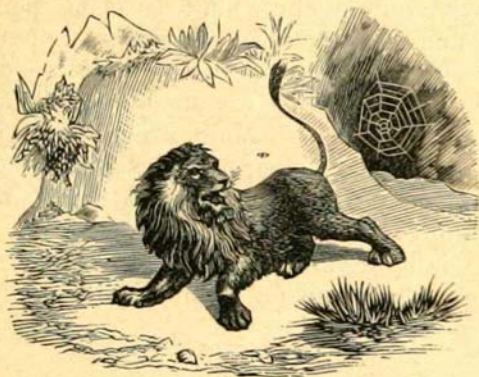
Vraie copie,  
LOUIS GIARD, Sec. Archiviste.

DEUXIÈME LIVRE  
DE  
LECTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

FABLES, ANECDOTES ET NARRATIONS.

LE LION ET LA MOUCHE.



Mots et expressions à expliquer.

Com-bat.	Çà-et-là.	Tri-om-pher.
Sin-gu-li-er.	Toi-le.	Grif-fes.
In-sec-te.	A-rai-gnée.	

Une mouche défia un lion à un combat singulier, et le vainquit. Elle lui piqua le dos, les flancs, cent autres parties du corps, pénétra jusqu'au fond des oreilles et des narines; enfin elle le tourmenta tellement que, ne pouvant se défendre des attaques de l'insecte, il se déchira lui-même. La mouche triompha, bourdonne et s'élève dans les airs. Mais, comme elle volait çà et là, pour annoncer sa victoire, elle se jeta imprudemment sur la toile d'une araignée, où elle s'embarrassa. Voyant alors accourir son ennemie: "Malheureuse que je suis, dit-elle, échappée des griffes du lion, je périrai sous les pattes d'une araignée!"

Quoique vainqueurs du plus fort ennemi, craignons-en un plus faible.

#### QUESTIONS.

Racontez le combat d'une mouche contre un lion.

Qu'arriva-t-il à la mouche après son triomphe?

Que dit-elle en voyant venir son ennemie?

Quelle morale tirez-vous de cette fable?

## LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

## Mots et expressions à expliquer.

Sû-re-té. Ex-pé-ri-en-ce. É-mail-lée.  
En-cein-te. Con-ver-sa-ti-on. É-tein-dre.  
Ber-ger. Glou-ton. Soif.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc ; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand arbre, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : " Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton.—L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs pour apaiser sa faim, et d'aller étancher sa soif dans un clair ruisseau ; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui se con-

tente de peu.” “ Il est donc vrai,” répartit le jeune mouton, “ que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu’un peu d’herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères et paissions ensemble.” Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie où le sobre philosophe le mit en pièces et l’avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d’être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non par leurs discours.—FÉNELON.

#### QUESTIONS.

Faites la description du troupeau.	Rapportez la conversation de ces deux animaux.
------------------------------------	--

Comment survint messire le loup ?	Dites comment se termina cette conversation.
-----------------------------------	--

Comment un jeune mouton fit-il sa connaissance ?	Quelle est la morale de cette fable ?
--	---------------------------------------

## LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.



### Mots et expressions à expliquer.

Trai-ter.	Lou-er.	De-mi-mort
É-car-té.	Hô-te.	Fray-eur.
Re-trai-te.	Do-mes-ti-que.	A-bon-dan-ce.
A-li-ments.	É-pou-van-tés.	

Un rat de ville et un rat des champs s'invitèrent tour à tour. Celui-ci d'abord

trahit le rat de ville dans le lieu le plus écarté de sa retraite. Il tira de son trou des pois, du fromage et un peu de lard. Pauvre, il servit à son ami de pauvres aliments. Le rat de ville louait plus l'honnêteté de son hôte que le repas et touchait aux mets avec dédain. Après le festin, le rat de ville invita chez lui, pour le jour suivant, le rat des champs. Ce dernier s'y rendit, et trouva dans une grande salle à manger des mets posés sur un tapis. A peine avaient-ils commencé à manger, qu'un domestique, ouvrant subitement la porte, troubla la joie des deux amis ; ils s'enfuirent épouvantés de côté et d'autre. Le domestique s'étant retiré, le rat de ville rappela son compagnon qui, demi-mort de frayeur, lui demanda si on lui causait souvent cet effroi. " Cela arrive à tout moment, répondit-il, mais il n'est point de plaisir sans inquiétude." " Adieu donc, dit le rat des champs. J'ai d'abord désiré l'abondance de ta table ; mais je fais plus de cas maintenant de mes aliments que des tiens."

Vivons frugalement, mais avec sécurité.

### QUESTIONS.

Racontez comment le rat des champs traita le rat de ville

Comment le rat de ville se conduisit-il, pendant et après le festin ?

Le rat des champs accepta-t-il l'invitation de son ami ?

Qu'arriva-t-il aux deux amis en commençant à manger ?

Que fit le rat de ville après la disparition du domestique, et que répondit-il à son ami effrayé ?

Que répondit le rat des champs et quel parti prit-il ?

Dites la morale de cette fable.

---

## L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

---

Mots et expressions à expliquer.

Chan-vre.	Jou-ir.	O-reil-les.
Lacs.	Li-ber-té.	Oi-se-leur.
Pro-phé-tes-se.	Ré-gi-ons.	Fi-lets.
Im-pré-voy-ants.	E-tour-dir.	In-créd-du-le.

Une hirondelle, voyant semer du chanvre, en avertit les petits oiseaux. “Un jour, leur dit-elle, cette graine causera votre malheur; car, lorsque le chanvre sera mûr, on en fera mille lacs, mille pièges dans lesquels vous vous verrez enveloppés et pris. Croyez-moi, volez dans ce champ et arrachez cette semence.” L’hirondelle prédit vainement la chose; les petits oiseaux ne l’écoutèrent point; bien plus, ils se moquèrent d’elle. Cependant le chanvre crût. L’hirondelle leur dit une seconde fois: “Arrachez cette herbe qui vous sera funeste; si vous y manquez, vous vous en repentirez ensuite.—“ Que ne l’arrachez-vous vous-même pendant qu’elle croît? lui répondirent les oiseaux; nous n’avons pas le loisir de le faire.” Enfin, le chanvre ayant mûri, la prophétesse exhorta pour la troisième fois ces oiseaux imprévoyants. “Ce que je vous ai prédit, leur dit-elle, arrivera bientôt. Si vous voulez jouir de votre liberté, retirez-vous de ces régions.” “Quand est-ce, bavarde, lui répliquèrent-

ils, que vous cesserez enfin de nous étourdir les oreilles ? de grâce, soyez tranquille, nous n'avons rien à craindre." Alors la prudente hirondelle se retira de l'endroit. Les petits oiseaux, abandonnés par elle, ne tardèrent pas à se repentir de n'avoir pas voulu la croire ; car quelques jours après, l'oiseleur arracha son chanvre, en fit des filets, les tendit, et prit presque tout ce peuple incrédule.

Suivons toujours les bons conseils.—  
ÉSOPE.

#### QUESTIONS.

Racontez les conseils d'une hirondelle aux petits oiseaux.

Les petits oiseaux écoutèrent-ils les avis de l'hirondelle ?

La sage hirondelle se contenta-t-elle d'un premier avis ?

Quelle fut la seconde réponse des oiseaux ?

Quand le chanvre fut mûr, quelle fut la conduite de l'hirondelle ?

En quels termes les oiseaux lui répliquèrent-ils ?

Que fit enfin l'hirondelle en voyant ses avertissements méprisés et quel fut le sort des petits oiseaux ?

Quelle sera la morale de cette fable ?

## L'HOMME DE GÉNIE ET LE PETIT ENFANT.



Mots et expressions à expliquer.

Gé-nie.	Creux	Té-mé-rai-re.
Mys-tè-re.	Mer.	Sa-lu-tai-re.
Tri-ni-té.	Sim-pli-ci-té.	Son-der.
Ap-pro-fon- dir.	An-ge.	Pro-fon- deurs.
Ma-jes-té.	Es-prit	Im-pé-né-
Gloi-re.	bor-né.	tra-ble.
Co-quil-le.	In-fi-ni.	Mor-tel.

Un homme de génie, se promenant sur le bord de la mer, s'occupait du mystère de la sainte-Trinité ; il cherchait à l'approfondir, oubliant que celui qui tente d'approfondir la majesté de Dieu, sera accablé par sa gloire.

Il vit alors près de lui un jeune enfant qui ne cessait d'aller prendre de l'eau à la mer dans une coquille, et de venir mettre cette eau dans un creux qui était dans la terre. Il lui adressa la parole : " Que prétendez-vous faire, mon enfant, en mettant dans ce creux l'eau que vous allez chercher ? — Je prétends, répondit-il, y mettre l'eau de la mer." Il ne put s'empêcher de rire de sa simplicité. Cet enfant, ou plutôt un ange qui en avait pris la forme, lui dit alors : " Vous pensez donc que je ne réussirai pas ? Je vous assure que je réussirais plutôt à mettre toute l'eau de la mer dans ce creux, que vous à comprendre le mystère de la sainte-Trinité."

L'esprit de l'homme, qui est si borné, pourrait-il comprendre Dieu, qui est infini ! Cet homme téméraire reconnut

que c'était Dieu qui lui donnait une leçon salubre par la bouche de cet enfant, et il ne chercha plus à sonder les profondeurs d'un mystère qui est impénétrable à tout mortel. Cet homme de génie était saint Augustin.

### QUESTIONS.

Que faisait le petit enfant avec sa coquille ?

Que répondit-il à l'homme qui l'avait interrogé ?

Cet homme comprit-il la leçon qui lui était donnée ?

Quel était cet homme ?

## L'AÏEUL ET LE PETIT-FILS.

### Mots et expressions à expliquer.

A-ïeul.	Dé-goût.	Gran-dir.
Pei-ne.	Pau-pi-e-res.	É-cu-el-le.
Guè-re.	Pe-tit-fils.	Ma-ri-é.
Chan-ce-ler.	Par-quet.	Si-len-ce.
Bru.		

Il y avait une fois un homme vieux, vieux comme les pierres. Ses yeux voyaient à peine, ses oreilles n'entendaient guère et ses genoux chancelaient. Un jour, à table, ne pouvant plus tenir sa cuiller, il répandit de la soupe sur la nappe, et même un peu sur sa barbe.

Son fils et sa bru en prirent du dégoût et désormais le vieillard mangea seul, derrière le poêle, dans un petit plat de terre à peine rempli. Aussi regardait-il tristement du côté de la table, et des larmes roulaient sous ses paupières ; si bien qu'un autre jour, échappant à ses mains tremblantes, le plat se brisa sur le parquet.

Les jeunes gens grondèrent, et le vieillard poussa un soupir. Alors, ils lui donnèrent pour manger une écuelle de bois.

Or, un soir qu'ils soupaient à table, tandis que le bonhomme était dans son coin, ils virent leur fils, âgé de sept ans, assembler par terre de petites planches.

“ Que fais-tu là ? lui demandèrent-ils.

Une petite écuelle, répondit le garçon, pour faire manger papa et maman quand je serai grand.

L'homme et la femme se regardèrent en silence..... ; des larmes leur vinrent aux yeux. Ils firent venir à côté d'eux l'aïeul qui ne quitta plus la table de famille.

#### QUESTIONS.

Faites le portrait du vieillard.

Que lui arriva-t-il un jour à table?

Comment son fils et sa bru se conduisirent-ils à son égard?

Racontez sa peine et le nouvel accident qui lui arriva.

Que firent les jeunes gens lorsqu'il eut brisé son plat?

Comment le petit-fils ramena-t-il son grand-père à la table de famille?

## LE JARDINIER BIENFAISANT.

## Mots et expressions à expliquer.

Hon-nê-te.	Se-cours.	Su-per-che-
Jar-di-ni-er.	Haie.	rie.
Em-ploy-er.	Sens.	Jou-ir.
Se pro-cu-rer.	Ver-ger.	É-ter-ni-té.
Mal-heu- reux.	A tra-vers.	In-di-gen-ce. Rouil-le.

Un vieux et honnête jardinier faisait beaucoup de bien aux pauvres. Différentes petites sommes qu'il aurait pu employer à se procurer quelques plaisirs, étaient données aux malheureux qui lui demandaient des secours. Alors, il disait : " C'est encore une pomme jetée par-dessus la haie." On lui demanda quel était le sens de ces paroles. " Un jour, dit-il, j'appelai quelques enfants dans mon verger, et je leur per-

mis de manger à leur gré des fruits qui se trouvaient sur un arbre ; en leur défendant d'en mettre dans leurs poches. Un d'entre eux en jeta plusieurs à travers la haie, afin de les trouver en sortant. Cette supercherie me donna une leçon instructive. Je me dis : Ce qui est arrivé à ces enfants dans mon jardin, arrive bien souvent aux hommes sur la terre. Nous jouissons des biens de ce monde sans en emporter aucun avec nous ; mais ce que nous donnons aux pauvres, nous le jetons par-dessus la haie d'un jardin, pour le retrouver dans l'éternité." —SCHMID.

Souvenez-vous que *Dieu vous comptera un verre d'eau donné en son nom*, et que celui qui soulage l'indigence amasse un trésor que la rouille ne peut attaquer.

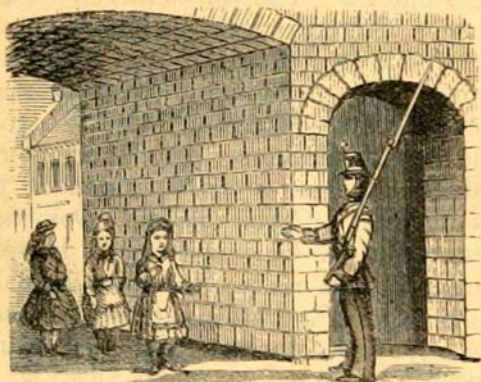
#### QUESTIONS.

Le vieux jardinier était-il charitable?

Expliqua-t-il le sens de ces paroles?

Que disait-il lorsqu'il donnait aux malheureux?

## TROIS PETITES DORIONNE.



## Mots et expressions à expliquer.

Re-ve-nir gaî-ment.	Pos-tée.	E-cla-tan-te.
Ma-ri-on-net-tes.	Sten-tor	L'aî-née.
Sen-ti-nel-le.	Som-ma-ti-on.	Jeu-nes.
		Fil-les.

Trois jeunes sœurs canadiennes, âgées de douze à quinze ans, revenaient gaîment du théâtre des Marionnettes du

Sieur Barbeau, vers neuf heures du soir, lorsque la sentinelle postée à la porte St. Jean, à Québec, leur cria d'une voix de stentor : *Who comes there ?* (Qui vive ?) Soit frayeur, soit ignorance de la réponse qu'elles devaient faire, les jeunes filles continuèrent à avancer, mais à une seconde sommation faite d'une voix encore plus éclatante que la première, l'aînée des jeunes filles répondit en tremblant : "Trois petites *Dorionne come from* de Marionnettes !" La sentinelle voyant ces jeunes filles leur dit en riant : "*Pass* trois petites *Dorionne come from* de Marionnettes."—P. A. DE GASPÉ.

## QUESTIONS.

D'où venaient les trois jeunes sœurs canadiennes et que leur arriva-t-il ?

Que firent-elles en entendant la sentinelle, et que répondirent-elles à une seconde sommation ?

Que fit la sentinelle en entendant cette réponse ?

## LA RÉCOMPENSE.

Mots et expressions à expliquer.

Ca-li-fe.	Noy-er.	Ré-col-ter.
Cour-ti-sans.	Rap-por-ter.	Gé-né-reux.
Por-ter.	Pè-res.	Poi-gnée.
Pour-sui-vre.	A-va-res.	Pi-è-ces.
Plan-ter.	Pos-té-ri-té.	

Le calife Haraoun-al-Raschid, rencontra un jour à la chasse un vieillard qui plantait un noyer. “ Quel fou ! dit le calife à sa suite ; il fait comme s’il était encore jeune, et qu’il dût recueillir les fruits de cet arbre.” Les courtisans rirent comme lui de ce vieillard. Le calife marcha à lui, et lui demanda son âge : “ Quatre-vingts ans passés, seigneur, répondit-il ; mais, Dieu merci, je me porte aussi bien que personne.

— “ Combien de temps comptes-tu donc vivre encore, poursuit le calife, pour planter à cet âge des arbres qui rapportent si tard ? Pourquoi te fatiguer ainsi inutilement ? ”

— “ Seigneur, répondit le vieillard, je me contente de planter des arbres, sans m’embarrasser si les fruits seront pour moi ou pour un autre ; il est juste que nous fassions comme ont fait nos pères. Ils ont planté les arbres dont nous avons mangé les fruits ; puisque nous avons profité de leur travail, pourquoi serions-nous plus avares à l’égard de notre postérité qu’ils ne l’ont été pour nous ? Ce qui ne sera pas récolté par le père, le sera par le fils. ”

Le calife Haraoun, charmé de cette réponse, lui donne une poignée de pièces d’or. “ Eh bien ! dit le joyeux vieillard, qui peut dire que j’ai travaillé inutilement aujourd’hui, puisque l’arbre que je plante rapporte dès le premier jour de si beaux fruits ? Il est donc vrai que celui qui fait le bien en est récompensé, souvent même en ce monde. ”

## QUESTIONS.

De quoi s'étonnaient le calife et ses courtisans?

Le vieillard sut-il lui répondre?

Le calife fut-il satisfait de sa réponse?

Quelle fut la dernière réflexion du vieillard?

---

LE MÉDECIN QUI MANGE DES MÛRES.

---

Mots et expressions à expliquer.

Mé-de-cin.	Buis-son.	S'i-ma-gi-ner.
Cam-pa-gne.	É-pi-nes.	Hu !
Ju-ment.	Ron-ces.	Ca-va-li-er.
Mû-ri-er.	Em-bar-ras.	Re-cher-che.

Un bon médecin de campagne, monté sur sa jument, s'en allait à la ville voisine. Il aperçut, chemin faisant, un mûrier chargé de très-belles mûres. Il fut tenté d'en manger, et pour atteindre à

l'arbre il se mit debout sur la selle. Ce mûrier était planté au milieu d'un buisson d'épines et de ronces. Le bon docteur admirant la tranquillité de sa jument : " Je serais dans un grand embarras, dit-il, si quelqu'un allait lui crier *hu !* " Il prononça ce mot si haut, que la jument partit, et voilà notre cavalier dans le buisson. La femme et la servante du médecin voyant arriver la jument sans son maître, furent effrayées, et s'imaginèrent qu'il lui était arrivé quelque malheur. Accompagnées de quelques voisins, elles se mirent aussitôt à sa recherche, et le trouvèrent au milieu des épines, où il s'était déchiré tout le corps.

Cette petite anecdote nous prouve qu'il n'est pas toujours bon de dire tout haut ce que l'on pense.—P. LAROUSSE.

#### QUESTIONS.

Racontez l'aventure du médecin rencontrant un mûrier sur sa route.

Que lui coûta l'admiration qu'il avait pour la tranquillité de sa jument ?

Que firent la femme du médecin et sa servante en voyant arriver la jument sans son cavalier ?

Que conclura-t-on de cette anecdote ?

## UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.



Mots et expressions à expliquer.

Ma-tin.	Con-te-nu.	Pré-ci-pi-ta-
De-mi-li-eue.	Pa-ni-er.	ti-on.
Goû-ter.	L'Au-mô-ne.	Fouil-ler.
Che-min-fai-	Croix.	Dé-ses-po'ir.
sant.	Dis-tinc-ti-on.	Se dé-so-ler.
De-gue-nil-lé.	Hô-te.	O-bli-ger
Ma-la-dif.	Dol-lars.	quel-qu'un.
	Ren-dre ser-vi-ce.	

Un beau matin, Paul se rendait à l'école qui était à une demi-lieue de la ferme de son père.

Il portait un petit panier où sa mère avait mis des œufs, des pommes et du pain pour son déjeuner et son goûter.

Chemin faisant, il rencontra un petit garçon déguenillé, pâle, à l'air maladif et souffrant.

Touché de la misère du pauvre petit, il lui donne la moitié du contenu de son panier et il continue sa route, bien content d'avoir fait l'aumône ; car sa mère lui avait dit que celui qui donne aux pauvres donne à Dieu.

Toute la journée, Paul est si appliqué à ses devoirs, que monsieur l'instituteur lui donne la croix. Cette distinction cause à Paul d'autant plus de plaisir, qu'il sait que ses parents en seront très-contents. Aussi, a-t-il grand'hâte de retourner à la ferme.

Avant son départ, un cultivateur du village lui remet vingt dollars. " Je dois ces vingt dollars à ton père, dit le cultivateur, pour le blé qu'il m'a vendu ce

matin. Porte-les-lui de ma part ; et surtout prends bien garde de les perdre.”

Paul enveloppe l'argent et le met dans sa poche ; mais dans sa précipitation, il ne se souvient pas que sa poche est trouée.

Sur sa route, il rencontre le petit pauvre auquel il a fait l'aumône le matin. Tout en causant avec lui, il met la main à sa poche ; mais il n'y trouve plus l'argent.

Il fouille dans toutes ses poches, et s'aperçoit avec désespoir que les vingt dollars ont disparu. Il pleure et se déssole. La nuit approche ; déjà on ne distingue plus rien : que faire ! que faire !

“Ne vous désolez pas, dit le petit pauvre, nous retrouverons peut-être votre argent. Reprenons le chemin que vous avez suivi, et cherchons bien.”

Le petit pauvre marche en avant, se baisse pour mieux voir, aperçoit enfin un petit paquet blanc. Quelle joie ! c'est l'argent !

Paul embrasse le petit pauvre, et ne sait comment le remercier.

“ Vous ne me devez pas tant de remerciements, dit celui-ci. Vous m’avez obligé ce matin, je vous rends service à mon tour, c’est tout simple.”

### QUESTIONS.

Quelle rencontre fit Paul en se rendant à l’école?

Reçut-elle la récompense de sa bonne action?

Quelle commission reçut-il d’un cultivateur du village?

En rencontrant de nouveau le petit pauvre, où son intention se porta-t-elle?

Que lui dit le petit pauvre et que firent-ils tous deux?

Que fait Paul en retrouvant son argent?

Que lui répond le petit pauvre?

---

### ARBRES ET DEFAUTS.

---

#### Mots et expressions à expliquer.

Dé-sert.	Cy-près.	Ve-nir-à-bout.
So-li-tai-re.	Dis-ci-ples.	Pro-fon-des.
Com-bat-tre.	Con-cert.	Ra-ci-nes.
Pas-si-ons.		

Il est rapporté, dans les Vies des Pères du désert, qu'un ancien solitaire, interrogé par ses disciples sur la manière de combattre ses passions, leur répondit par cette figure. Il était alors dans un lieu planté de cyprès ; il commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit cyprès qu'il lui montra : le disciple l'arracha aussitôt, sans aucune peine, d'une seule main. Il lui en assigna ensuite un autre un peu plus grand, qu'il arracha aussi, mais avec un peu plus d'efforts et y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième, qui était plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons lui aidât, et encore le firent-ils avec assez de difficulté. Enfin, le bon solitaire leur en montra un qui était beaucoup plus gros. Tous les jeunes disciples se mirent de concert et ne purent jamais venir à bout de l'arracher.

Alors le maître, prenant de là occasion de les instruire : "Voilà mes chers enfants, leur dit-il, comme il en est de nos défauts. Au commencement, quand ils ne sont point encore enracinés, il

est facile de les arracher, pour peu qu'on soit attentif à les combattre. Mais lorsque, par une longue habitude, on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est très-difficile de s'en rendre le maître." (*Morale en action.*)

QUESTIONS.

A quelle épreuve un ancien solitaire soumit-il ses disciples?

Quel rapprochement sut-il faire entre les arbres et nos passions?

EXEMPLE CÉLEBRE D'AMOUR  
FILIAL.

Mots et expressions à expliquer.

An-na-les.	Som-me.	Per-dre de
Ja-po-nai-ses.	Ti-rer au sort.	vue.
Fi-li-al.	Com-mis-si-on.	Cris.
Sub-sis-tan-ce.	Dé-la-teurs.	La-men-ta-
En proie.	Cri-mi-nel.	bles.
Be-soin.	En-join-dre.	

Les annales japonaises font mention d'un exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail. Quoique le prix de sa subsistance fût peu considérable, les travaux de ces jeunes gens n'étaient pas toujours suffisants pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissaient, en proie au besoin, leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avait publié, depuis peu, que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets toucherait une somme assez considérable. Les trois frères décident entre eux qu'un des trois passera pour ce voleur, et que les deux autres le mèneront aux juges. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime de l'amour filial, et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge ; il répond qu'il a volé : on l'envoie en prison, et ceux qui l'ont conduit touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère ;

ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, et croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat, qui les aperçoit par hasard, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens de suivre ces deux délateurs ; il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de la commission, et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché, et les avait entendus raconter à leur mère ce qu'on vient de lire ; que la pauvre femme à ce récit avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfants, de reporter l'argent qu'on leur avait donné, disant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le

menace même du plus cruel supplice ; mais le jeune homme, tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. “ Ah ! c'en est trop, lui dit le magistrat en se jetant à son cou, enfant vertueux, votre conduite m'étonne.” Il va aussitôt faire son rapport à l'Empereur, qui charmé d'une affection si héroïque, voulut voir les trois frères ; il les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable et une moindre à chacun des deux autres.

## QUESTIONS.

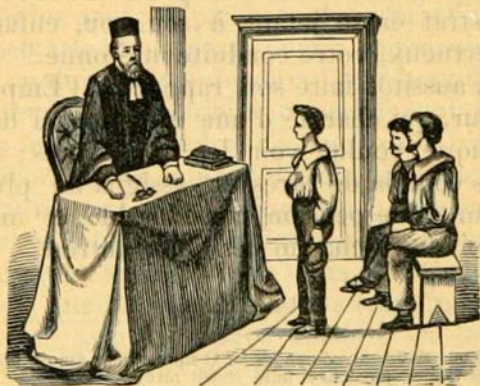
Quel sentiment poussa les trois jeunes japonais à faire passer l'un d'eux pour voleur ?

Comment leur amour filial fut-il révélé ?

Que fit alors le magistrat ?

L'Empereur fut-il informé du fait ?

## C'EST MA MÈRE.



Mots et expressions à expliquer.

Mous-se.	Mo-ra-le.	Bron-zée.
Tri-bu-nal.	Par-tie bel-le.	Com-mo-ti-on.
Cri-mi-nel.	A-plomb.	É-lec-tri-que.
Vil-le.	In-ter-ro-ga-	As-sail-lir.
Ma-ri-ti-me.	toi-re.	Or-ga-ni-sa-
No-ti-on.	Fi-gu-re.	ti-on.
	E-qui-pa-ge.	

Un jeune mousse, enfant d'une dizaine d'années, pauvre et mal vêtu, paraissait comme témoin devant un tribunal criminel, dans une des villes maritimes des Etats-Unis. Deux des matelots interrogés avaient donné des preuves évidentes d'une ignorance complète de toute notion de morale ou de religion, au point d'infirmier leur témoignage déjà suspect. L'avocat de la défense, voyant paraître ce pauvre enfant formé à une aussi triste école, crut la partie belle, et s'empressa de lui demander s'il savait à quoi l'obligeait un serment ? — A ne dire que la vérité et à ne rien cacher, répond l'enfant, avec un aplomb et une vivacité qui étonnèrent tout l'auditoire. L'avocat continua son interrogatoire, et à chaque question il reçut une réponse ferme et précise, si bien qu'il ne put s'empêcher de demander : "Qui donc vous a enseigné toutes ces choses ?"

Le jeune mousse releva avec sa main ses longs cheveux noirs, ses yeux pleins d'intelligence brillèrent avec plus d'é-

clat et sa figure bronzée s'illuminant d'une noble émotion, il répondit : " C'est ma mère ! "

" Il y eut, ajoute le journal auquel nous empruntons ce récit, quelques instants d'un profond silence : puis chacun rencontrant les regards de son voisin, on put remarquer dans toute la salle comme une commotion électrique produite par l'idée des soins dont les premières années de ce pauvre enfant avaient été entourées, et chez beaucoup par le souvenir de quelque chose de semblable dans leur enfance ; il y eut même, malgré le respect dû au tribunal des marques extérieures d'approbation.

" Et ce n'était pas à tort. Souvent de pernicious conseils et de mauvais exemples avaient assailli l'âme de cet enfant ; le travail et les éléments avaient couvert d'une plus rude écorce sa jeune organisation et lui avaient même enlevé une partie des grâces extérieures particulières à l'enfance ; mais semées dans le plus profond de son cœur, les leçons d'une mère avaient fructifié et lui ap-

prenaient à aimer et à proclamer la vérité.

“Le témoignage de l'enfant eut le plus grand poids dans la décision du procès et contribua à déjouer un complot formé par une partie de l'équipage.”

### QUESTIONS.

Quelles réponses le jeune mousse fit-il à l'avocat? Comment se termina la cause?

Racontez l'émotion du tribunal et des assistants?

---

## JEUNE ET VIEIL OUVRIER.

---

### Mots et expressions à expliquer.

Ap-pren-tis-	Fa-mil-le.	Pa-tron.
sa-ge.	Ha-ras-sé.	Du fond du
Pi-é-té.	Cour-se.	cœur.
A-te-li-er.	Tra-vail.	Dé-mar-ches.
Se per-fec-ti-	Dé-ses-poir.	Chef d'a-te-
on-ner.	En proie.	li-er.
La-bo-ri-eux.	An-gois-se.	I-ma-gi-na-
Ha-bi-le.	Par-ti.	ti-on.

Après avoir terminé son apprentissage, un jeune ouvrier plein de piété quitta son atelier pour se perfectionner ailleurs. Laborieux et déjà habile dans son état, il trouva facilement à se placer. Un jour, dans l'atelier où il travaillait, un père de famille, harassé par les courses qu'il avait déjà faites, se présente et sollicite de l'ouvrage. Le travail allait mal alors ; on lui répond qu'on ne peut le prendre. Le désespoir se peint sur la figure de cet homme ; il pâlit et deux grosses larmes coulent sur ses joues amaigries, car l'image de sa famille en proie au besoin venait de passer devant ses yeux. "*Pauvres enfants!*" telles sont les seules paroles qu'on lui entend prononcer. Le jeune ouvrier l'a vu, il a entendu ses paroles pleines d'angoisse : "*Pauvres enfants!*" Aussitôt son parti est pris : d'une voix émue il demande à son maître la permission de céder sa place à ce père de famille ; son patron, qui tenait cependant beaucoup à lui, l'approuve du fond du cœur. Quant au vieil ouvrier, il s'est approché

de son jeune bienfaiteur, lui a serré la main, et comme l'émotion l'empêchait de parler, il lève les yeux vers le ciel comme pour dire : Bon jeune homme, je prierai chaque jour pour vous, et chaque jour ma famille appellera sur vous les bénédictions du ciel !

Comptant sur la Providence et sur sa jeunesse, l'âme remplie d'une douce joie, notre généreux enfant entreprend de nouvelles démarches. Sa bonne action lui porte bonheur ; il parvient à se replacer presque aussitôt. Plus tard, devenu chef d'atelier lui-même, il fut aussi bon maître qu'il avait été bon ouvrier, et lorsque dans les moments de repos, son imagination se reportait au temps de sa jeunesse, il aimait à se rappeler ce jour où il avait cédé sa place au vieil ouvrier.

#### QUESTIONS.

Quelle rencontre fit un jour le jeune ouvrier dans l'atelier de son patron ?

Trouva-t-il de l'emploi ailleurs ?

Quelle parole a touché le cœur du jeune ouvrier, et qu'a-t-il fait ?

Eut-il lieu plus tard de se féliciter de sa bonne action ?

## DEUXIÈME PARTIE.

*DESCRIPTIONS ET NOTIONS UTILES.*LES PERROQUETS DU GOLFE  
SAINT-LAURENT.

Mots et expressions à expliquer.

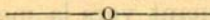
Blanc Sa-blon.	Vo-lée.	Fri-and.
Bra-dor.	S'é-loi-gner.	Bel-le sai-son.
I-le.	Pê-che.	É-pi-cu-ri-ens
Per-ro-quets.	Lan-çon.	Car-na-val.
Ca-nard.	Mo-rue.	Flâ-ner.

Entre Blanc-Sablon et Brador est l'île aux Perroquets qui a reçu son nom d'une espèce de canard à tête de perroquet. L'île est couverte de ces oiseaux, et à chaque instant on en voit quelque volée s'éloignant vers la mer, ou revenant vers l'île. C'est un temps de travail pour eux ; car les petits sont nombreux, et pour les nourrir il faut que les pères et mères fassent la pêche au lançon. Le lançon est un très petit poisson, dont les oiseaux et la morue sont friands. Comme il est abondant dans la baie, pendant la belle saison, les perroquets vivent en épicuriens. Ceux d'entre eux qui n'ont pas de famille à nourrir sont en plein carnaval ; car ils n'ont qu'à flâner et à manger ; et quelques-uns sont si gros, qu'ils ont peine à se lever lorsqu'ils sont poursuivis par le chasseur.

## QUESTIONS.

- D'où l'île tire-t-elle son nom ?      Qu'est-ce que le lançon ?  
Ces oiseaux s'y trouvent-ils en grand nombre ?      Comment vivent ceux qui n'ont pas de famille ?

## QU'ES-TU ? ET PIE-GRIÈCHE.



### Mots et expressions à expliquer.

Sa-vou-rer.	Em-bar-ras-	At-ter-rée.
Ray-ons	ser.	Rau-ques.
ex-pi-rants.	Mar-che.	Oi-seau de
Mur-mu-re.	Lo-gis.	proie.
Haie.	Mar-mot-te.	Vol trou-blé.
Li-las.	Brus-que-	Pie-gri-è-che.
Mé-san-ges	ment.	É-cor-cheur.
Al-lè-gre-	Pro-tec-ti-on.	Bo-ré-al.
ment.		

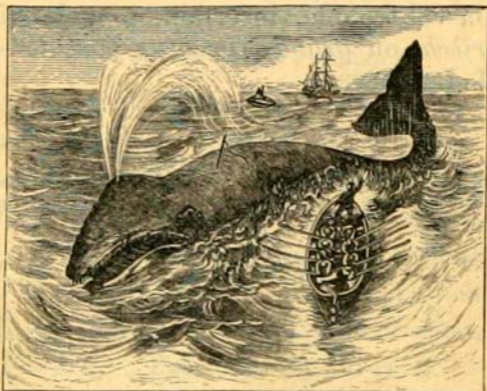
Je savourais les rayons expirants d'un beau soleil d'automne, lorsque je fus tiré de ma rêverie par un murmure de douces voix dans la haie de lilas avoisinante : c'était une petite troupe de mésanges, répétant allègrement leur " Qu'es-tu ? " Ma présence les embarrassait ; je me mis

en marche vers le logis, lorsque notre marmotte domestique vint brusquement me demander protection : elle paraissait atterrée des cris rauques d'un petit oiseau de proie, que je reconnus facilement à son vol troublé, incertain, pour la *pie-grièche* ou *grand écorcheur boréal*.—J. M. LEMOINE.

## QUESTIONS.

Quei est le petit oiseau dont le cri ressemble à ces mots : <i>Qu'es-tu ?</i>	Comment l'auteur reconnut-il la présence de la <i>pie-grièche</i> ?
---	---

## LA PÊCHE À LA BALEINE.



## Mots et expressions à expliquer.

Ba-lei-ne.	Tri-an-gu-	In-fail-li-ble-
In-dus-trie.	lai-re.	ment.
Vais-seaux.	Cu-ves.	En-traî-née.
Mu-nis.	Bou-ée.	É-pui-sée.
Dé-pe-cer.	Li-é-ge.	Sur-fa-ce.
Pa-ra-ges.	Sen-ti-nel-le.	Lan-cer.

Cha-lou-pes.	Mât.	Flancs.
Ra-meurs.	Cé-ta-cé.	Na-vi-re.
Har-pon-neur	Se dé-rou-ler	Tran-ches.
Ja-ve-lot.	Li-bre-ment.	Lard.

La pêche à la baleine est une industrie des plus importantes. Les vaisseaux partent munis de tout ce qui est nécessaire pour attaquer et dépecer ces animaux. Arrivés dans les parages où on les rencontre, on met les chaloupes à la mer ; chaque chaloupe porte quatre rameurs. Le harponneur est placé sur l'avant, son harpon à la main. Cet instrument est une espèce de javelot armé d'un fer triangulaire. Dans des cuves se trouvent de longues cordes qui tiennent au harpon par un bout, et de l'autre à une bouée de liége. Une sentinelle placée sur le haut du mât avertit dès qu'elle aperçoit un cétacé. Aussitôt, une chaloupe s'avance doucement vers l'animal ; puis le harponneur lance son javelot. Le cétacé blessé plonge avec une rapidité extraordinaire, en emportant le harpon et la corde auquel il est

attaché ; alors, si quelque chose s'opposait à ce qu'elle se déroulât librement, la chaloupe serait infailliblement entraînée. Quand la corde est épuisée, les pêcheurs y attachent la bouée qui va leur servir de guide dans leur poursuite. Le besoin de respirer force bientôt l'animal à revenir à la surface. La chaloupe s'en rapproche, et on lui lance un second harpon ; ou bien, on l'achève à coups de lance. Dès qu'il est mort, on l'attache aux flancs du navire ; puis on le dépèce en enlevant les tranches de lard que l'on fait fondre ; l'huile qui en résulte est reçue dans des tonnes.

#### QUESTION.

Dites comment se fait la pêche à la baleine ?

## LE SOLEIL ET LES SAISONS.



Mots et expressions à expliquer.

Ré-a-li-té.	Ré-el-le-ment.	Sai-sons.
Im-mo-bi-le.	A-van-cer.	É-po-que.
Col-li-nes.	A-per-ce-voir.	Mars.
Bou-ger.	Mil-li-ons.	É-qui-no-xe.
Mil-les.	Mou-ve-ment.	É-ga-li-té.
Im-mo-bi- li-té.	Bou-le.	Sep-tem-bre.
	Suc-ces-si-ve-	Au-tom-ne.
Ap-pa-ren-te.	ment.	Peu-ples.
Vi-tes-se.	Di-rec-te-	Gla-çons.
E-nor-me.	ment.	Pré-ci-sé-
In-di-quer.	Ray-ons.	ment.
Wa-gon.	Tem-pé-ra- tu-re.	É-té.

Bien que nous voyons, chaque jour, le soleil se lever, monter dans le ciel, puis se coucher, cependant le soleil, en

réalité, est immobile. Au contraire, il nous semble que notre village, notre maison, que les collines et les champs ne bougent pas, et pourtant cette maison, ces champs et ces collines font environ 19 milles par seconde et leur immobilité n'est qu'apparente. La terre tout entière tourne autour du soleil avec la vitesse énorme que nous venons d'indiquer ; mais nous croyons que c'est le soleil qui marche, de même que dans un bateau ou dans un wagon nous croyons voir les arbres marcher et passer rapidement devant nos yeux, tandis que réellement c'est nous seuls qui avançons.

Nous faisons donc, sans nous en apercevoir, 250 millions de lieues par an autour du soleil. Dans ce mouvement, la terre, qui est comme une boule, se présente successivement au soleil de manière à recevoir plus ou moins directement ses rayons : c'est ce qui produit les diverses températures dont nous jouissons ou, en d'autres termes, les saisons.

A l'époque où commence, pour nous, le printemps, c'est-à-dire au 20 ou au 21 mars, le jour est égal à la nuit sur toute la terre, et on dit alors que nous sommes à l'équinoxe du printemps ; car le mot *équinoxe* veut dire égalité de la nuit (par rapport au jour). Mais cette égalité ne dure pas, et, à partir de ce moment, les jours deviennent plus longs pour nous que les nuits jusqu'au 23 septembre, qui est le commencement de notre automne.

Nous disons *notre* automne et *notre* printemps, car il est bon de savoir que les saisons n'arrivent pas en même temps pour toute la terre. Pendant que nous avons le printemps, d'autres peuples ont l'automne, et quand l'hiver vient nous apporter ses glaçons, il y a des pays où l'on est précisément au plus fort de l'été.

## QUESTIONS.

Est-ce le soleil ou est-ce la terre qui tourne ?

Avec quelle vitesse la terre tourne-t-elle ?

Comment explique-t-on la succession des saisons ?

Qu'entend-on par équinoxe ?

Cette égalité dure-t-elle ?

Les saisons arrivent-elles en même temps pour la terre ?

## LE PRINTEMPS DANS LES BOIS.



Mots et expressions à expliquer.

Prin-temps. Ra-ci-ne. Cam-pa-gnes  
 Par-tout, Ex-tré-mi-tés ou-ver-tes.  
 Cam-pa-gne. Bour-geons. Hô-tes.  
 Ray-ons. Vert ten-dre. Ra-ma-ge.  
 Fou-dre. S'é-lar-gir. Feuil-lée.  
 Les nei-ges. Par de-gré. Fraî-cheur.  
 Mur-mu-rer. Feuil-la-ge. Char-me.  
 Sè-ve.

Le printemps est beau partout, à la ville comme à la campagne, mais nulle part peut-être il n'est plus beau que dans les bois. Là, quand les rayons du soleil, devenus plus ardents ont fait fondre les neiges, que les ruisseaux commencent à murmurer, et que la sève des arbres, montant de la racine aux extrémités des branches en fait sortir d'abord les bourgeons, puis des petites feuilles d'un vert tendre qui s'élargissent par degrés jusqu'à ce que les arbres se couvrent entièrement de feuillage, il y a dans la nature une vie, une activité que l'on remarque à peine dans les campagnes ouvertes. Les oiseaux, ces hôtes charmants des bois, reviennent bientôt faire entendre leur doux ramage sous la feuillée. Toute la forêt se montre pleine de jeunesse et de fraîcheur, et chaque matin semble ajouter un nouveau charme aux charmes de la veille.—JEAN RIVARD.

## QUESTIONS.

En quel endroit le printemps est-il le plus beau?

Faites-en la description.

## DÉCOUVERTE DU VERRE.



Mots et expressions à expliquer.

E-gyp-te.	Al-lu-mer.	Ver-re.
Sou-de.	Ac-tif.	Fai-re at-ten-
Des-cen-dre	Chauf-fés.	ti-on.
à ter-re.	Se fon-dre.	Mé-lan-ge.
Mar-mi-tes.	Trans-pa-	Ex-près.
Sa-ble.	rent.	Pro-ve-nir de.
Ri-va-ge.		

Il y a en Égypte des lacs salés d'où l'on tire depuis les temps les plus anciens de la soude en gros morceaux. Des marchands qui transportaient de cette soude dans un bateau sur un fleuve, descendirent à terre afin de préparer leur repas. Ne trouvant pas là de pierres pour soutenir leurs marmites, ils tirèrent de leur vaisseau des morceaux de soude, les posèrent sur le sable fin du rivage et allumèrent un grand feu. Il est probable qu'un grand vent rendit ce feu très actif, car bientôt la soude et le sable chauffés ensemble se fondirent, et les marchands virent de petits ruisseaux d'une liqueur rouge comme du feu qui, en se refroidissant, devenait dure et transparente, c'était du verre. Ces marchands firent attention à cela ; on prit un mélange de soude et de sable qu'on fit fondre exprès ; enfin on vit qu'on pouvait donner à la liqueur qui en provenait les formes que l'on voulait, et qu'en se refroidissant elle gardait la forme qu'on lui avait donnée. Voilà comment on a trouvé le verre.—JEANNEL.

## QUESTIONS.

Pourquoi les marchands de soude descendirent-ils sur le rivage? Les marchands surent-ils profiter de cet heureux accident?

Qu'arriva-t-il après qu'ils eurent allumé du feu?

## L'ÉPINGLE.

## Mots et expressions à expliquer.

Pro - duc - ti - ons	Fa - bri - quer.	Cen - ti - me.
In - dus - trie.	Ma - nu - fac - tu - re.	Pro - di - ge.
Ins - tru - ment.	Em - plo - i.	Car - ton.
Com - mo - de.	Mé - tho - de.	De lon - gueur.
E - pin - gle.	La - bo - ri - eu - se.	Ci - seaux.
Se ser - vir de		Ai - gui - ser.
Van - ter.	Con - fec - ti - on - ner.	E - mou - ler.
Per - fec - ti - on.		Spi - ra - le.
Ti - ge.	Par - ta - ger.	A - jus - ter.
Poin - te.	Mou - rir de	O - pé - ra - ti - on.
Pi - quer.	faim.	Con - fec - ti - on.
		Ou - til.

Sur-mon-tée.	Ex-er-cé.	Né-ces-si-ter.
Bou-le.	Lu-cra-tif.	O-pé-ra-ti-on.
Ha-bil-lée.	Chef d'a-te-	Pi-quées.
Ro-be.	li-er.	Fa-bri-que.
Bi-jou.	Dis-tri-bu-er.	Fa-bri-cant.
Mi-ni-me.	Be-so-gne.	Bé-né-fi-ce.
In-té-rêt.	En-fan-ter.	Hon-nê-te.

L'une des plus admirables productions de l'industrie humaine est ce petit instrument si commode, cette épingle dont tout le monde se sert, le pauvre comme le riche, et dont personne ne songe à vanter la perfection. Cette tige si polie, si droite, dont la pointe pique si bien, qui est surmontée d'une boule légère et élégante, habillée d'une robe d'argent, ce petit bijou, dont le prix est si minime et auquel on porte si peu d'intérêt, qui s'occupe de savoir comment on le fabrique ? Qui s'étonne de son bon marché ? Les nouvelles manufactures peuvent en donner au moins un cent pour un sou. On le sait à peine, on n'y songe pas ; et cependant ce produit merveilleux nous

fournit le plus bel exemple de l'emploi d'une bonne méthode de travail.

Je suppose que quatorze ouvriers passent toute leur journée à fabriquer des épingles, chacun les commençant et les achevant seul. A la fin d'une journée laborieuse chaque ouvrier aurait pu en confectionner tout au plus vingt, et les quatorze ouvriers en auraient fait, par conséquent, quatorze fois vingt; ce qui, au prix courant, leur donnerait à partager entre eux *trois centins*, tout au plus. Certes ce métier serait peu lucratif et nos quatorze pères de famille mourraient de faim.

Mais un chef d'atelier se charge de leur distribuer la besogne, et cette division va enfanter un prodige. Il donne à l'un du laiton blanchi à couper de longueur. Un homme qui fait toujours la même chose la fait mieux et plus vite; il peut donner en un jour de travail cent mille coups de ciseau; un second ouvrier aiguise la pointe, et ne fait que cela; un troisième enroule en spirale un laiton plus fin pour former la tête;

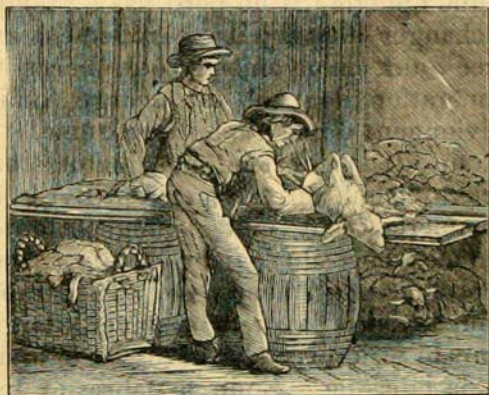
un autre le coupe : un autre l'ajuste à la tige, etc. . . . ; chacun ne fait qu'une chose, qu'une seule des quatorze opérations différentes qu'exige la confection d'une épingle ; il ne perd pas de temps à changer d'outil ; il est tellement exercé aux mouvements que nécessite l'opération dont il est chargé, qu'ils deviennent d'une rapidité extrême. A la fin de la journée, nos quatorze ouvriers, mieux dirigés, peuvent livrer au commerce cent mille épingles toutes piquées dans du papier, et leur travail a produit une valeur assez considérable pour les bien payer, pour payer le laiton blanchi et le prix des outils, et le loyer de la fabrique. Enfin le fabricant lui-même, tous ses frais couverts, trouve encore un bénéfice honnête.

## QUESTIONS.

Faites la description d'une épingle se fabri- Comment l'épingle se fabri-  
épingle ? que-t-elle ?

D'où vient son bon marché ? A la fin de la journée y a-  
Qu'advient-il, si l'ouvrage t-il profit ?  
n'était pas divisé ?

## LA LAINE.



## Mots et expressions à expliquer.

Pas-teurs.	Lin.	Tein-tu-re.
Chas-seurs.	Soie.	Sou-fre.
A-dres-se.	Chè-vre.	Ma-te-las.
Dé-pouil-les.	Cha-meau.	Car-dée.
In - tem - pé- ries.	Vi-go-gne.	Plan-chet-tes.
	Fan-tai-sies.	Poin-tes.

Ga-ran-tir.	Sa-xe.	Cou-dées.
Toi-son.	An-gle-ter-re	O-bli-que-
Fi-ler.	Mé-ri-nos.	ment.
Fi-la-men- teu-ses.	Es-pa-gne.	Pa-ral-lè-le-
	Na-var-re.	ment,
Rè-gne a-ni- mal.	Thi-bet.	E-las-ti-ci-té.
	La-va-ge.	Toi-les.
E-tof-fes de	Suint.	Cou-cher.
lu-xe.	Pu-tré-fi-ée.	Mo-ël-leux.
Ver.	Dé-grais-sa-	Cy-lin-dre.
Lai-ne.	ge.	E-ga-le-ment
Chan-vre.		

Les peuples ont commencé par être pasteurs ou chasseurs ; les animaux, que les chasseurs prenaient par force ou par adresse, devaient satisfaire à tous les besoins ; leur chair les nourrissait, et leurs dépouilles les garantissaient des intempéries des saisons. Mais la vie de chasseur était une lutte, une guerre perpétuelle. Les pasteurs, plus paisibles, obtenaient les mêmes avantages des

nombreux troupeaux qu'ils élevaient. D'abord la toison toute entière, avec la peau, composait le vêtement. Bientôt les arts apprirent à séparer la laine, à la filer et à en fabriquer des tissus. L'agriculteur découvrit ensuite certaines plantes filamenteuses que son industrie rendit propres à former des tissus ; enfin, plus tard encore, le règne animal a produit un fil plus riche et non moins solide ; la matière des étoffes de luxe est sortie d'un petit ver. La laine, le chanvre, le lin, la soie, telles sont les substances qui servent le plus à notre habillement ; il faut y joindre le poil de la chèvre, du chameau, du bœuf et de la vigogne, et enfin les belles fourrures des animaux sauvages du nord. Que de richesses la nature a offertes à l'homme ! mais ces richesses étaient brutes ; l'industrie les a appropriées aux usages les plus ordinaires et aux fantaisies du luxe.

La laine la plus estimée est celle de Saxe, d'Angleterre, des moutons mérinos d'Espagne et de Navarre, des chèvres du Thibet. C'est au mois de juin, d'ordi-

naire, qu'on fait la tonte des moutons. La première préparation que subit la laine est le lavage, qui est indispensable pour détruire le *suint*, matière grasse produite par la transpiration des animaux. On y procède en plongeant la laine dans de l'eau tiède mêlée de savon noir et d'urine putréfiée. On la lave aussitôt à grande eau, dans des paniers. La laine, après ce dégraissage, a perdu la moitié de son poids, et elle peut recevoir la teinture. Si on veut l'obtenir d'un beau blanc, il faut la pénétrer de vapeur de soufre.

La laine des matelas est simplement dégraissée et cardée. Les cardes sont des planchettes carrées, armées sur toute une surface de pointes coudées obliquement. La laine est prise entre deux cardes que l'on pousse en sens contraire et est forcée de disposer ses fils parallèlement, laissant à leur élasticité naturelle la facilité de se développer; au sortir des cardes elle présente beaucoup plus de volume. Enfermée entre deux toiles, elle forme un coucher moëlleux. Depuis

quelques années on se sert d'une machine à cylindre qui carde la laine plus également.

### QUESTIONS.

Comment les peuples vécut-ils dans les premiers temps du monde ? A quelle époque se fait la tonte des moutons ?

Les arts changèrent-ils quelque chose dans les vêtements ? Comment détruit-on le *suint* ? Comment préparez-vous la laine des matelas ?

Quelles sont les substances qui servent le plus à notre habillement ? Comment fait-on usage des cardes ? Se sert-on encore des cardes primitives ?

Quelle est la laine la plus estimée ?



# TROISIÈME PARTIE.

## HISTOIRE ET BIOGRAPHIE.

### DÉFINITIONS.

*L'Histoire* est le récit raisonné et suivi des événements mémorables.

*La Biographie* est l'histoire des actions d'un homme célèbre.

## DAVID ET GOLIATH.



Mots et expressions à expliquer.

Da-vid.      Pro-vo-quer.      Or-gueil-  
Sa-ül.      Im-pu-né-ment      leux.

Dis-trai-re.	Com-bat-tre.	Ir-ri-té.
Nou-vel-le.	Me-na-ces.	Ja-loux.
Ar-mée.	In-sul-tes.	Pro-cu-rer.
Is-ra-é-li-tes.	Dieu vi-vant.	Vic-toi-re.
Phi-lis-tins.	Re-vê-tir.	Jo-na-thas.
Val-lée.	Ar-mes.	Par-ta-ger.
Gé-ant.	Cas-que.	Ja-lou-sie.
Go-li-ath.	Cui-ras-se.	Ré-con-ci-li-
Cou-dées.	E-pée.	er.
Pal-me.	Par-ve-nir.	Crois-sant.
Ar-mu-re.	Ac-cou-tu-mé.	Dé-serts.
Ai-rain.	Bâ-ton.	Er-ran-te.
As-pect.	Tor-rent.	Trou-blée.
Ter-ri-ble.	Pol-ies.	Très-Haut.
Pré-somp-	Ren-con-tre	In-é-bran-la-
ti-on.	Lan-ce.	ble.
Mé-pris.	Bou-cli-er.	En-ne-mi
O-ser.	Blas-phé-mé.	mor-tel.
Se me-su-rer.	Pa-ne-ti-è-re.	Ins-ti-tu-é.
Som-me.	Fron-de.	Oint.
En-tre-pren-	Vi-sa-ge.	Re-vê-tus.
dre.	Vail-lant.	Bras.

Quoique David fût souvent appelé auprès de Saül pour le distraire, il demeurait encore chez son père. Celui-ci l'envoya un jour chercher des nouvelles de ses frères, qui étaient à l'armée.

Le camp des Israélites n'était séparé de l'armée des Philistins que par une vallée. Or il arriva qu'un jour, du camp des Philistins, sortit un géant, nommé Goliath. Il avait six coudées et une palme de haut. Toute son armure était d'airain, son aspect était terrible, et dans sa présomption, il parlait avec mépris aux Israélites.

“ Faites sortir un homme d'entre vous, et qu'il vienne se battre contre moi ! Qui osera se mesurer avec moi ? ”

Les Israélites étaient frappés d'étonnement et tremblaient de peur. Le roi Saül avait promis une forte somme d'argent et sa fille en mariage à celui qui tuerait le géant ; mais personne n'osait entreprendre de le combattre. Il y avait déjà plusieurs jours que Goliath provoquait impunément les Israélites,

lorsque David entendant les menaces du Philistin, dit :

“ Qui est donc celui qui ose insulter l’armée du Dieu vivant ? J’irai, et je le combattrai.”

Le roi ayant appris ce discours, le fit venir, le revêtit de ses armes, lui mit sur la tête un casque d’airain, l’arma d’une cuirasse, et lui attacha une épée au côté. David essaya s’il pourrait marcher avec ces armes, n’en ayant point porté jusqu’alors ; mais il ne put y parvenir, et il dit à Saül :

“ Je ne saurais marcher ainsi parce que je n’y suis point accoutumé.”

Il quitta donc ces armes, et ayant repris son bâton de berger, il choisit dans le torrent, cinq pierres polies, les mit dans sa panetière, prit sa fronde à la main, et alla ainsi à la rencontre du géant.

Lorsque le Philistin eut aperçu David, il dit en se moquant de lui :

“ Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ? Mais approche seulement.”

David lui dit :

“ Tu viens à moi avec une lance, une épée et un bouclier ; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu d'Israël, que tu as blasphémé aujourd'hui.”

Alors le géant se leva, et s'avança vers David. David aussi alla vers lui, et lorsqu'il en fut proche, il prit vite dans sa panetière, une pierre, et la lança avec sa fronde contre le Philistin. La pierre le frappa au front et s'y enfonça. Le géant tomba à terre, le visage en avant. David courut à lui, prit sa propre épée, et lui coupa la tête.

Les Philistins voyant que le plus vaillant d'entre eux était mort, s'enfuirent tous.

Voyez ce que Dieu peut faire par un faible bras ! David combat au nom du Seigneur, et l'orgueilleux géant est abattu à ses pieds.

Quand David revint après avoir frappé le Philistin, les femmes, sortant de leurs maisons, chantaient en disant :

“ Saül en a tué mille, et David dix mille.”

Saül ayant entendu ces paroles, en fut très-irrité ; il devint jaloux de celui qui lui avait procuré la victoire, et, quoiqu'il tint sa promesse et donnât à David sa fille en mariage, il le poursuivit de toutes les manières. La haine remplaça l'amitié qu'il avait pour lui, et plusieurs fois il essaya de le tuer avec sa lance, ou de le faire tuer par ses soldats.

Jonathas, fils de Saül, était loin de partager la jalousie de son père ; il aimait David, et fit ce qu'il put pour les réconcilier. N'ayant pu y réussir, il jura une amitié éternelle à David, et l'engagea à fuir la fureur toujours croissante de Saül.

David suivit ce conseil ; il se cacha dans les lieux déserts, dans les grottes et les forêts ; mais Saül, toujours plus animé contre lui, le poursuivait avec des soldats, le cherchant de tous les côtés, de sorte qu'il était environné de dangers.

David mena une vie errante et sans cesse troublée, durant trois ans, mais il ne perdit jamais courage, parce qu'il avait mis sa confiance en Dieu. Il répétait souvent :

“Celui qui est sous la protection du Très-Haut est en sûreté et n'a rien à craindre.” La confiance en Dieu rend l'homme pieux, inébranlable et calme, au milieu des plus grands dangers.

Plus d'une fois, David aurait pu tuer Saül, son ennemi mortel, mais il ne le toucha même pas, honorant et respectant encore en lui le roi institué de Dieu, l'oint du Seigneur, sur lequel aucune main ne doit jamais se lever.

Enfin Saül, son fils Jonathas, et ses deux autres fils, furent tués dans une bataille contre les Philistins, et David fut reconnu roi par tout le peuple.

#### RÉFLEXIONS.

Voyez, chers enfants, ce que peut le courage, quand il est joint à la confiance en Dieu et à la prière ! Que la conduite généreuse de David vous apprenne, mes enfants, à pardonner à vos plus méchants ennemis, et à respecter dans les rois la majesté dont le Ciel les a revêtus !

## QUESTIONS.

Racontez-moi l'histoire de Goliath. Qu'est-ce qui soutint le courage de David dans les

Par quelle puissance et au nom de qui David a-t-il vaincu Goliath ? différents dangers qu'il courut ?

Pourquoi Saül devint-il jaloux de David, et comment se conduisit-il envers lui ? Quelle preuve de respect David donna-t-il pour la personne de Saül, instituée par Dieu comme roi ?

---

 JACOB ET ÉSAÛ.
 

---



---

 O
 

---

## Mots et expressions à expliquer.

Ma-ri-a-ge.	Ma-ni-è-res.	Obs-cur-cir.
Com-blé.	Gi-bi-er.	Che-vreaux.
Ex-au-cer.	Len-til-les.	Ap-prê-ter.
Ju-meaux.	Aî-nes-se.	Vo-lon-tai-re-
Roux.	Hé-ri-ta-ge.	ment.
Hé-ri-sé.	Gour-mand.	Par er-reur
Fau-ve.	In - sou-ci-an-	Trom-peur.
Ru-de.	ce.	En sù-re-té.

Après le mariage d'Isaac et de Rebecca, Abraham vécut encore quelques

années ; puis, les forces lui manquant, il mourut dans une heureuse vieillesse et comblé de bénédictions. Comme il avait toujours été fidèle au Seigneur, le Seigneur lui fut fidèle, et bénit après sa mort son fils Isaac, selon qu'il le lui avait promis. Cependant Isaac restait sans enfants ; il implora le Seigneur, qui l'exauça. Rébecca eut alors deux fils à la fois, deux fils jumeaux. Le premier qui vint au monde était roux et hérissé de poil comme une bête fauve, il s'appela Ésaü ; on nomma le second Jacob. Quand Ésaü devint plus grand, il était rude dans ses manières et dans son extérieur : Jacob, au contraire, était doux et tranquille. Ésaü devint habile à la chasse et cultiva les champs ; Jacob mena une vie plus paisible et devint pasteur. Isaac préférait Ésaü, parce qu'il lui rapportait le gibier de sa chasse, et Rébecca aimait mieux Jacob, parce qu'il restait auprès d'elle sous la tente.

Un jour Jacob faisait cuire des lentilles, quand Ésaü revint des champs très-fatigué, et dit à Jacob :

“ Donne-moi à manger de ce mets roux, car je suis las.”

Jacob répondit :

“ Donne-moi à la place ton droit d'aînesse.”

Ce droit consistait en une bénédiction toute particulière que le père donnait à l'aîné de ses fils au moment de sa mort, et en une part plus considérable de son héritage. Ésaü dit :

“ Je meurs de faim ; à quoi me servira mon droit d'aînesse ? ”

Jacob dit :

“ Jure-moi donc ! ”

Et il jura, et il vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles et parce qu'il était pressé de manger. Et ayant pris du pain et ce plat de lentilles, il mangea et but, et s'en alla s'inquiétant peu d'avoir vendu son droit d'aînesse. Outre qu'il est mal d'être aussi gourmand, une telle insouciance était coupable ; c'était ne pas attacher d'importance à la bénédiction de son père : aussi Dieu permit-il qu'il en fût privé.

Longtemps après, Isaac étant devenu

vieux, et ses yeux s'étant obscurcis de telle sorte qu'il ne pouvait plus voir, crut qu'il allait mourir, et il dit à Ésaü.

“ Mon fils, tu vois, je suis devenu vieux, et je ne sais pas le jour de ma mort. Prends tes armes et va à la chasse, et quand tu auras tué quelque animal, apprête-le-moi comme tu sais que je l'aime, afin que j'en mange et que je te bénisse avant que je meure.”

Ésaü sortit pour obéir aux ordres de son père, et Rébecca, qui avait entendu les paroles d'Isaac, résolut de faire donner à Jacob la bénédiction promise à Ésaü, car Dieu lui avait révélé que l'aîné serait soumis au plus jeune ; elle savait d'ailleurs qu'Ésaü avait vendu son droit d'aînesse à Jacob. Elle apprêta donc bien vite deux chevreaux comme elle savait qu'Isaac les aimait, mit à Jacob les plus beaux habits d'Ésaü, couvrit ses mains et son cou de la peau des chevreaux, et l'envoya à son père avec la viande et le pain qu'elle avait apprêtés. Isaac, qui ne voyait plus clair, dit :

“ Lequel de mes fils es-tu, ? ”

Jacob, obéissant à sa mère, répondit :

“ Je suis Ésaü, votre premier-né, j'ai fait ainsi que vous m'aviez commandé ; levez-vous, asseyez-vous et mangez, afin que vous me bénissiez.”

Isaac dit encore :

“ Mon fils, approche-toi, que je te touche, et que je sache si tu es mon fils Ésaü ou non.”

Jacob donc s'approcha, et Isaac le toucha et dit :

“ Cette voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü.”

Et il ne le reconnut pas ; c'est pourquoi il le bénit. Il étendit sur lui ses mains, et lui promit la bénédiction du Ciel et toutes sortes de biens.

A peine Isaac avait-il achevé de parler, et Jacob venait de sortir lorsque son frère Ésaü revint ; et il présenta à son père les viandes qu'il avait apprêtées de sa chasse, disant :

“ Mon père, levez-vous et mangez, afin que vous me bénissiez.”

Isaac dit tout étonné :

“ Qui donc es-tu ? ”

Esäü répondit :

“ Je suis Esäü votre premier-né.”

Isaac fut frappé d'une grande stupeur et surpris au delà de ce que l'on peut penser ; il ajouta :

“ Qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse dont j'ai mangé ? Je l'ai béni, et il sera béni.”

Ainsi, Dieu permettait qu'Isaac confirmât volontairement la bénédiction qu'il avait donnée par erreur à Jacob. Quand Esäü eut entendu les paroles de son père, il fut au désespoir, il pleura et poussa de grands cris.

“ Oh ! le trompeur ! s'écria-t-il ; il m'a déjà pris une part de mon droit d'héritage, et maintenant, voici qu'il m'a enlevé la bénédiction de mon père.”

Sa colère ne s'apaisa pas ; il menaça de tuer son frère dès que leur père serait mort, et Jacob ne fut plus en sûreté dans la maison de son père. Plus tard Esäü finit par se réconcilier avec Jacob.

## QUESTIONS.

Quel était le caractère de Jacob, et quel était celui d'Ésaü ?

Dans quelles circonstances Ésaü agit-il d'une manière répréhensible dans cette histoire ?

Pourquoi devait-il tenir à son droit d'aînesse ?

Comment Ésaü fut-il puni de sa légèreté et de sa gourmandise ?

Qu'est-ce qui poussa Jacob à devancer Ésaü auprès de son père, et quels furent les motifs de Rébecca ?

Quels furent les sentiments et les paroles d'Isaac quand il vit qu'il s'était trompé ?

La colère d'Ésaü s'apaisa-t-elle ?



## JÉSUS PARMIS LES DOCTEURS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Croî-tre. Com-pa-gnie. Pas-teurs.  
 Se for-ti-fi-er. Jé-ru-sa-lem. Au-to-ri-té.  
 Grâ-ce. Doc-teurs. Na-za-reth.  
 Sain-te Vier-Mo-dè-le. At-tein-dre  
 ge. Dé-sir. l'â-ge de  
 Saint Jo-seph Loi de Dieu. Ma-rie.  
 Pâ-ques. Do-ci-li-té. Hu-mi-li-té.  
 Cependant, l'enfant Jésus croissait et

se fortifiait, étant plein de sagesse et de grâce. Lorsqu'il eut environ l'âge de douze ans, il fut à Jérusalem avec la sainte Vierge et saint Joseph, qui y allaient tous les ans à la fête de Pâques et il y demeura après la fête, sans qu'ils s'en aperçussent ; en sorte qu'ils s'en retournaient sans lui, s'imaginant qu'il marchait devant ou après eux, avec quelqu'un de leur compagnie ; mais lorsqu'après avoir marché un jour, ils ne le trouvèrent point, ni avec eux, ni parmi leurs parents, ils retournèrent le chercher à Jérusalem, et trois jours après ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, les questionnant comme pour s'instruire, et faisant admirer en sa personne la sagesse des réponses qu'il faisait lui-même à ceux qui l'interrogeaient. C'est ainsi que Jésus nous donnait dans sa conduite le modèle du désir que nous devons avoir d'être instruits de la loi de Dieu, et celui de la docilité avec laquelle nous devons écouter les pasteurs de son église, soumettant volontiers nos lumières à leur

autorité. La sainte Vierge et saint Joseph furent remplis d'étonnement, lorsqu'ils le virent en cet état; et sa mère lui représentant la douleur qu'ils avaient ressentie lorsqu'ils l'avaient perdu, et la peine qu'ils avaient eue à le chercher, lui dit : " Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? " Il leur répondit : " Pourquoi est-ce que vous me cherchiez ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon père ? " Ils ne comprirent point cette réponse ; ce qui n'empêcha pas la sainte Vierge d'en conserver toutes les paroles dans son cœur. Il s'en retourna à Nazareth avec eux, et il y resta jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de trente ans. Tout ce que l'Évangile nous apprend de la vie de Jésus-Christ, pendant ce temps-là, c'est *qu'il était soumis à Joseph et à Marie*, pour nous faire comprendre, par son exemple, que la vertu la plus importante pour nous, c'est l'humilité, la docilité et la soumission à ceux qui sont au-dessus de nous.

## QUESTIONS.

Où Jésus se rendit-il à l'âge de douze ans? il par là? Que répondit Jésus à sa mère?  
 Ses parents s'aperçurent-ils de sa disparition? Que devint Jésus à son retour à Nazareth?  
 Quelle leçon nous donnait-elle?

## LE FILS DE LA VEUVE DE NAÏM.

## Mots et expressions à expliquer.

Na-ïm.	Veu-ve.	Sai-sis.
Ga-li-lée.	Cer-cueil.	Fra-yeur.
Pro-vin-ce.	Com-pas-	Glo-ri-fi-er.
Por-ter en	si-on.	Vi-si-ter.
ter-re.	Sé-ant.	

Le Sauveur s'en alla à Naïm, ville de la province de Galilée, étant toujours suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, il vit qu'on portait en terre le fils unique d'une veuve, qui suivait le cercueil, accompagnée d'un grand nombre de personnes. Se sentant ému de compassion à la vue de

cette mère affligée, il lui dit : *Ne pleurez point* : puis, s'approchant du cercueil, et faisant arrêter ceux qui le portaient, il le toucha, et il parla au mort en ces termes : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande*. Au même instant, le mort s'étant levé sur son séant, commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents, furent saisis de frayeur, et ils glorifièrent Dieu, en disant : "Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple."

#### QUESTIONS.

En quel endroit Jésus se rendit-il ?

Que vit-il aux portes de la ville ?

Quel sentiment éprouva-t-il en voyant la mère affligée de la perte de son fils, et que fit-il ?

Quelle fut l'impression des assistants ?

### LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE.

— O —

**Mots et expressions à expliquer.**

Sau-va-ges. Touf-fes. Im-mor-ta-

Se res-sem-bler. Pen-dants. li-té.

Dif-fé-ren-ce.	Na-ri-nes.	Jon-gleurs.
Sen-si-ble.	An-neaux.	Com-mu-ni-
Ca-na-da.	Se dé-co-	quer.
Flo-ri-de.	raient.	Es-prits.
Bron-zé.	Co-quil-la-	Fu-né-rail-les.
Rond.	ges.	Cé-ré-mo-
O-va-les.	Con-fu-se.	nies.
Pom-met-tes.	E-tre su-prê-	Tou-chan-tes.
Sail-lan-tes.	me.	Ex-ploits.
En-fon-cés.	Dé-fi-nie.	Cris et gé-mis-
Se pein-dre.	Mis-si-on-	se-ments.
Let-tres.	nai-res.	In-gé-nue.
	Dog-me.	E-cri-tu-re.

Tous les Sauvages (1) se ressemblaient. Il n'y avait aucune différence sensible entre les Sauvages du Canada et ceux de la Floride. Ils avaient le teint bronzé, le visage plus rond qu'oval, les pommettes des joues élevées et saillantes, les yeux noirs, petits et enfoncés, le front étroit, le nez plat, les lèvres épais-

(1) Garneau entend ici par *Sauvages* les naturels de l'Amérique du Nord.

ses, les cheveux gros et longs, et ils s'arrachaient la barbe à mesure qu'elle paraissait. Ils se peignaient le visage de diverses couleurs, et mêlaient des plumes d'oiseaux et des touffes de poils à leurs cheveux. Ils portaient des pendants aux narines et aux oreilles, des anneaux aux bras et se décoraient de coquillages.

Les Sauvages n'avaient aucune religion proprement dite ; mais ils avaient une idée confuse d'un être suprême, qui devint mieux définie, lorsque les missionnaires leur enseignèrent l'existence d'un seul Dieu. Ils reconnaissaient plusieurs divinités et le grand dogme de l'immortalité de l'âme. Ils ajoutaient foi aux songes et croyaient que les jongleurs communiquaient avec les esprits.

Leurs funérailles étaient accompagnées de cérémonies touchantes. Le défunt, couvert de ses plus beaux habits, était exposé. Pendant que l'on célébrait ses vertus et ses exploits, les parents et les amis faisaient entendre des cris et des gémissements.

La fête des morts, qui avait lieu tous les huit ou dix ans, était une de leurs plus grandes solennités. On venait de très-loin pour y prendre part. Cette fête, donnée au milieu du silence imposant de leurs sombres forêts, était bien faite pour laisser une impression profonde sur une âme vive et ingénue comme celle de l'homme des bois.

Les Indiens ne connaissaient ni les lettres ni l'écriture.—F. X. GARNEAU.

*Abrégé d'Histoire du Canada.*

#### QUESTIONS.

Quels étaient les principaux traits du type Sauvage Américain?

Avaient-ils une religion?

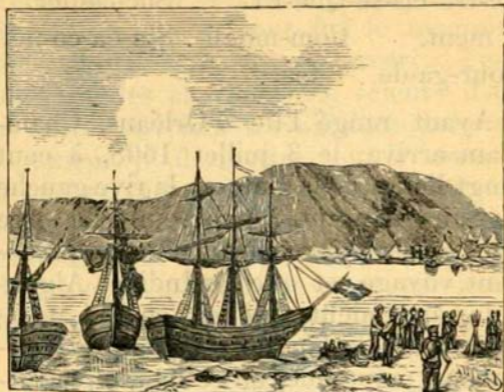
Quel hommage rendaient-ils aux morts?

Quelle était la grande fête de ces nations?

Savaient-ils lire et écrire?



## COMMENCEMENTS DE QUÉBEC.



## Mots et expressions à expliquer.

Ran-gé.	Jac-ques-Car-Ta-dous-sac.	
Or-lé-ans.	tier.	Bar-que.
Cham-plain.	Prin-ci-pes.	Ma-ga-sin.
Ri-ve.	É-ta-blis-se-	Vi-vres.
Saint-Lau-	ment.	A cou-vert.
rent.	Noy-ers.	Lo-ge-ment.
Poin-te de	Vi-gnes.	Dé-fri-cher.
ter-re.	Ais.	Ha-bi-ta-
Al-gon-quins.	Fouil-ler.	ti-on.

Qué-bec.	Fos-sés.	Jar-di-na-ges.
Ré-tré-cis-se-Qué-rir.		Suc-cé-der.
ment.	Com-mo-di-	Sta-da-co-né.
Bour-ga-de.	tés.	

Ayant rangé l'île d'Orléans, Champlain arriva, le 3 juillet 1608, à cent vingt lieues de la mer, sur la rive gauche du Saint-Laurent, à une pointe de terre qu'il avait déjà remarquée en un précédent voyage, et que les Indiens Algonquins appelaient Québec, ce qui peut-être, dans leur langue, signifiait rétrécissement, parce que, en ce lieu, effectivement, le fleuve se rétrécit considérablement. C'était tout près de là que se voyait autrefois la bourgade de Stadaconé, avec laquelle Jacques Cartier avait eu tant de rapports. Trouvant ce lieu commode et bien situé, Samuel de Champlain résolut d'y jeter immédiatement les principes d'un établissement.

“ Aussitôt, dit-il, j'employai une partie de nos ouvriers à abattre noyers et vignes, l'autre à scier des ais, l'autre à fouiller la cave et faire des fossés, et

l'autre à aller quérir nos commodités à Tadoussac avec la barque. La première chose que nous fîmes fut le magasin, pour mettre nos vivres à couvert.... Pendant que les charpentiers, scieurs d'ais et autres ouvriers travaillaient à notre logement, je fis mettre tout le reste à défricher autour de l'habitation, afin de faire des jardinages, pour y semer des graines, pour voir comme le tout succéderait, d'autant que la terre paraissait fort bonne."—L. GUÉRIN.

## QUESTIONS.

Quelle direction prit Champlain après avoir rangé l'île d'Orléans?

Y avait-il des établissements en cet endroit?

Comment Champlain apprécia-t-il le site?

Comment raconte-t-il lui-même l'histoire de la fondation de Québec?

## MORT DE CHAMPLAIN.

— 0 —

Mots et expressions à expliquer.

Es-ca-dre. Ac-ti-vi-té. Ha-bi-ta-ti-on  
 Ho-no-ra-ble. Pros-pé-rer. Fon-da-ti-ons  
 Prou-ver. A-gran-dir. Col-lé-ge.  
 In-ten-ti-ons. Co-lo-nie. Car-ri-è-re.  
 Se main-te- nir. O-sé. Dé-cem-bre.  
 Bour-ga-de. In-di-ens.



Samuel de Champlain retourna à Québec en 1633, avec une escadre honorable et qui semblait prouver qu'on avait des intentions sérieuses de se maintenir dans l'Amérique du Nord. Il

y fut reçu comme un père, par les Indiens eux-mêmes, et, malgré son âge et ses fatigues, il y sembla retrouver une nouvelle activité, pour faire prospé-

rer et pour agrandir sa colonie. Ce fut alors que Québec à qui l'on n'avait osé donner, jusque là, que le nom de bourgade ou d'habitation, prit réellement la forme d'une ville. Samuel de Champlain venait d'assister à la fondation d'un collège à Québec, quand il finit son utile et glorieuse carrière, au mois de décembre 1635.—LÉON GUÉRIN.

## QUESTIONS.

Comment Champlain retourna-t-il à Québec?

En quelle circonstance mourut Champlain?

Quelle réception lui firent les Indiens, et que devint Québec?

---

## MARTYRE DU PÈRE DE BRÉBEUF.



## Mots et expressions à expliquer.

Pè-re.	Prê-cher.	Bour-reaux.
Bré-beuf.	A-dres-ser.	Hai-ne.
Sup-pli-ce.	Col-li-er.	Reins.
Con-so-ler.	Ha-ches.	Ais-sel-les.
Pa-ra-dis.	Foi.	É-cor-ces.
In-fi-dè-les.	Dé-ri-si-on.	En-fer.
A-pos-tats.	Cou-ron-ne.	Si-gne.

Quand le Père de Brébeuf se vit entouré de beaucoup de chrétiens qu'on destinait au supplice, il se jeta à genoux

et baisa avec respect le poteau auquel il allait être attaché, puis, levant les yeux au ciel, il fit avec eux une courte prière et se mit à les consoler et à les fortifier par l'espérance du Paradis.

Il parlait avec tant de liberté, que quelques infidèles et surtout quelques apostats, transportés de colère et poussés par une atroce cruauté, lui coupèrent les lèvres et une partie de la langue, pour l'empêcher de prêcher. Le voyant continuer à leur adresser la parole et à les encourager par ses signes, ils multiplièrent ses tourments. Ils lui firent un collier de haches rougies au feu, et en le passant à son cou ils tournaient la foi en dérision et lui disaient : " Tu as dit aux autres que, plus on souffrait dans cette vie, plus la récompense de l'autre vie serait grande. Remercie-nous donc, puisque nous embellissons ta couronne."

Le P. de Brébeuf avait baptisé sous leurs yeux beaucoup de prisonniers : ses bourreaux, en haine du baptême lui jetèrent plusieurs fois de l'eau chaude sur la tête. Ils perçaient ses mains avec

des alênes rougies au feu et lui brûlaient les reins, et surtout les aisselles, avec des écorces enflammées. Ils lui enlevaient des morceaux de chair, les grillaient, les mangeaient devant lui, et se livraient à mille autres cruautés dignes de l'enfer. La dernière fut de lui couper la peau de la tête en forme de couronne, et de la lui arracher.

Il ne donna pas le moindre signe de douleur, il ne fit pas entendre la plus légère plainte ; aussi, les sauvages, aussitôt après sa mort, l'ouvrirent et burent le sang qui coula de son cœur. Ils le partagèrent entre les jeunes gens, dans l'idée, qu'en le mangeant, ils auraient une partie de ce grand courage. — F. J. BRESSANI. — Trad. du Père Martin.

#### QUESTIONS.

Que fit le père de Brébeuf avant le supplice ?

Comment les Indiens s'y prirent-ils pour lui imposer silence ?

Voyant l'insuccès de leur première cruauté, quel nouveau supplice inventèrent-ils ?

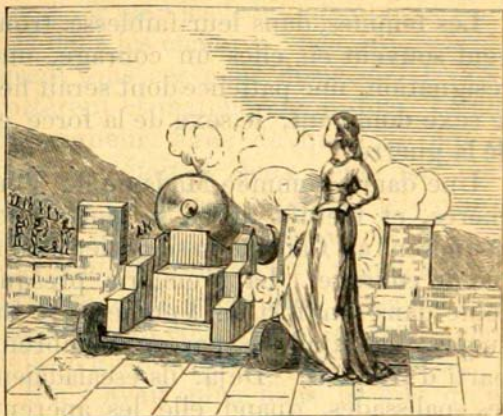
Que disaient-ils du martyr ?

Que firent les Indiens en haine du baptême ?

Racontez les dernières souffrances du P. de Brébeuf ?

Comment les sauvages rendirent-ils hommage à son courage ?

## COURAGE DE DEUX CANADIENNES.



## Mots et expressions à expliquer.

Fai-bles-se.	Sin-gu-li-er.	Fai-re re-
Ré-si-gna-	Par-ti.	trai-te.
ti-on.	I-ro-quois.	Bra-vou-re.
Sex-e.	Es-ca-la-der.	Dis-per-sés.
Do-mi-nant.	Pa-lis-sa-des.	Gar-rot-ter.
Guer-re.	Rem-parts.	Sei-gneur.
Da-me.	A la char-ge.	Trou-pe.

De Ver-chè- Re-pous-sés. Ca-non.  
res. Con-train-dre.

Les femmes, dans leur faiblesse, trouvent souvent en elles un courage, une résignation, une patience dont serait fier le sexe dominant, le sexe de la force et de la guerre.

Une dame nommée Madame de Verchères, et bientôt après, sa jeune fille, donnèrent au Canada un singulier exemple de courage. La première, presque seule dans son fort de Verchères, y fut surprise et attaquée par un nombreux parti d'Iroquois. Déjà, ils escaladaient les palissades, quand elle les aperçut. Quelques coups de fusil les chassèrent. Madame de Verchères paraissait toujours sur les remparts, et les ennemis qui ne voyaient qu'une femme, retournèrent souvent à la charge. Toujours repoussés, ils restèrent deux jours sous les murs et finirent par faire retraite, obligés de céder à la bravoure d'une femme.

Deux ans après, un autre parti de la

même nation, beaucoup plus nombreux, parut à la vue du même fort, au moment où tous les habitants étaient occupés dans les champs. Les Iroquois saisirent tous ces gens dispersés, les garrottèrent et marchèrent au fort. La fille du seigneur, âgée de quatorze ans au plus, en était à deux cents pas. Au premier cri qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer ; les sauvages la poursuivirent et l'un d'eux l'aurait atteinte et saisie, si la jeune fille, détachant son mouchoir du cou, que le sauvage tenait déjà, n'avait fermé la porte assez tôt.

Il n'y avait plus dans le fort qu'un jeune soldat et une troupe de femmes, qui à la vue de leurs maris garrottés, poussèrent de grands cris. La jeune fille enferme ces femmes, tire elle-même un coup de canon, change d'habits, de manière à se montrer en plusieurs endroits et à faire croire aux sauvages que la place est gardée, tire assez juste pour tuer quelques Iroquois qui escaladaient la palissade, et les contraint à se retirer.

—D. DAINVILLE.

## QUESTIONS.

Les femmes n'ont-elles pas N'y eût-il pas un autre as-  
parfois un courage dont les saut donné au même fort?  
hommes seraient fiers? Comment se conduisit alors  
Racontez l'exploit de Ma- la jeune fille?  
dame de Verchères.

## GRANDEUR D'ÂME DE PONTIAC.

## Mots et expressions à expliquer.

A-lex-an-dre.	Brouil-lé.	Li-queur.
Po-ti-on,	An-glais.	Sus-pect.
Mé-de-cin.	Ma-jor.	Em-poi-
Ad-mi-ra-	Re-ga-gner.	son-né.
ti-on.	Eau-de-vie.	As-su-ré.
Sau-va-ge.	I-ro-quois.	Hé-ros.
Guer-ri-er.	Fré-mir.	An-ti-qui-té.
Pon-ti-ac.		

Alexandre buvant la potion du médecin Philippe, fait l'admiration du monde ; voici un Alexandre sauvage.

Le guerrier Pontiac était brouillé avec les Anglais. Le major Roberts, chargé

de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois qui entouraient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur ; ils voulaient qu'on rejetât un présent si suspect et ne doutaient pas que l'eau-de-vie ne fût empoisonnée.

“ Non, leur dit Pontiac, l'homme qui est sûr de mon estime, et à qui j'ai rendu de si grands services ne peut songer à m'ôter le jour.” Et il avala la boisson d'un air aussi assuré qu'aurait pu le faire le plus intrépide héros de l'antiquité.—DAINVILLE.

## QUESTIONS.

A quel héros de l'antiquité peut-on comparer Pontiac?

En quels termes était-il avec les Anglais?

Que reçut-il du major Roberts?

Quelle fut l'impression des Iroquois?

Que leur répondit Pontiac, et que fit-il?

QUATRIÈME PARTIE.  
AGRICULTURE.

LES TROIS RÈGNES DE LA  
NATURE.

Mots et expressions à expliquer.

Clas-se.	Plan-tes.	Or.
Rè-gne.	Her-bes.	Ar-gent.
Na-tu-re.	Fleurs.	Sens.
Ê-tres.	Mi-né-ral.	Mi-nes.
A-ni-més.	Fer.	Cré-a-ti-on.
A-ni-mal.	Cui-vre.	Res-sour-ces.
Vé-gé-taux.		

Tout ce que Dieu a créé sur la terre est divisé en trois grandes classes que l'on appelle les règnes de la nature.

Le premier règne, dans lequel se

trouve l'homme et tous les animaux, ou êtres animés, s'appelle *règne animal*.

Dans le second, appelé *règne végétal*, on place tous les végétaux, c'est-à-dire toutes les plantes, les herbes, les fleurs, les arbres.

Enfin, le troisième, qu'on nomme *règne minéral*, renferme tout ce que l'on trouve dans la terre, comme les pierres, le fer, le cuivre, l'or, l'argent.

Les animaux sont des êtres organisés. Organisé veut dire qui a des organes. Les animaux ont en général, comme l'homme, des organes de sens. Ils naissent, vivent, respirent, se nourrissent, croissent, (grandissent), sentent, c'est-à-dire éprouvent des sensations, se meuvent (peuvent se déplacer), vieillissent et meurent.

Les végétaux sont aussi des êtres organisés, car leurs feuilles, leurs racines, etc., sont des organes. Ils naissent, vivent, respirent, se nourrissent, croissent, vieillissent et meurent comme les animaux, mais ils ne peuvent ni sentir ni se mouvoir; vous n'avez jamais vu,

j'imagine, un arbre changer tout seul de place, ou une fleur s'échapper pour n'être pas cueillie.

Les minéraux sont des êtres inorganisés ; ils n'ont pas d'organes et se trouvent dans la terre en masses plus ou moins grandes ; ils ne vivent et ne meurent pas, comme les végétaux ; aussi, n'ont-ils besoin ni de respirer ni de se nourrir.

Les immenses trous que les hommes font dans la terre pour en tirer les minéraux, sont appelés mines ; les ouvriers qui y travaillent sont des mineurs. On appelle carrières les endroits d'où l'on extrait les pierres.

En plaçant l'homme à la tête de la création, Dieu lui a permis de se servir de tout ce qui existe sur la terre ; chacun des trois règnes lui offre de précieuses ressources.

#### QUESTIONS.

Comment se divise tout ce que Dieu a créé sur la terre ?

Qu'est-ce que le règne animal ?

Quels sont les caractères des végétaux ?

Quels sont les caractères des minéraux ?

Que renferme le règne végétal ?

Que renferme le règne minéral ?

Citez des animaux, des végétaux, des minéraux.

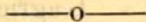
Quels sont les caractères des animaux, c'est-à-dire ce qui les distingue des autres êtres ?

Comment appelle-t-on les endroits d'où l'on tire les minéraux ?

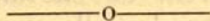
Les ouvriers qui y travaillent ?

Les endroits d'où l'on tire les pierres ?

Que nous offrent les trois règnes de la nature ?



## ANIMAUX DE LA FERME.



Mots et expressions à expliquer.

Es-pè-ces.	Por-ci-ne.	Jar-ret.
Che-va-li-ne.	Lu-xe.	Per-che-rons.
Bo-vi-ne.	Char-rois.	Cly-de.
O-vi-ne.	Al-lu-res.	

On distingue quatre espèces de bétail : les espèces *Chevaline*, *Bovine*, *Ovine*, et *Porcine*.

## ESPÈCE CHEVALINE.



La production des chevaux en Canada est stimulée par les besoins toujours croissants de l'agriculture, de l'industrie et du luxe.

L'agriculture veut un cheval de taille moyenne, unissant la force à la vitesse.

L'industrie, pour ses lourds charrois, exige de la force seule, sans vitesse.

Le luxe veut un cheval, réunissant l'élégance dans la taille, une juste proportion dans toutes les parties du corps, à la force, la souplesse du jarret et la rapidité des allures.

Depuis plusieurs années, le gouvernement de notre Province et diverses municipalités de comtés ont fait venir d'Europe, à grands frais, des chevaux de la race *Clyde* et des *Percherons* qui ont permis d'améliorer considérablement la race chevaline dans notre pays.

## QUESTIONS.

Combien y a-t-il d'espèces  
de bétail ?

Par quoi la production des  
chevaux est-elle stimulée ?

Quel cheval faut-il à l'agri-  
culture ?

A l'industrie ?

Au luxe ?

Quels progrès avons-nous  
fait depuis quelques années ?

## LE CHEVAL, L'ÂNE ET LE MULET.

La plus ancienne peut-être des conquêtes de l'homme, et la plus précieuse sans doute, est le *cheval*, compagnon assidu de ses travaux et de ses périls. Le cheval est depuis si longtemps le serviteur de l'homme, qu'il est à peu près impossible de dire quelle est sa patrie primitive. Il est probable cependant qu'il est originaire de l'Arabie. On le trouve à l'état sauvage dans les vastes prairies de l'Amérique, mais on sait fort bien qu'il a été introduit à l'époque de la conquête par les Espagnols. Le cheval se rencontre maintenant dans tous les pays, à toutes les latitudes habitées par l'homme, partout enfin où le

sol produit les fourrages nécessaires à sa nourriture.

Les chevaux à l'état sauvage sont petits, comme le cheval arabe ; ils ont la tête assez forte, l'œil très-ouvert, très-vif ; leur légèreté, leur rapidité, la souplesse et la vigueur de leurs jarrets en font d'excellentes bêtes de selle.

Mais en suivant l'homme dans les divers climats où celui-ci l'a conduit, le cheval, comme presque tous les animaux réduits à l'état de domesticité a subi de notables modifications : de là des races très-diverses, les unes particulièrement propres à tirer des fardeaux, les autres faites pour la course, d'autres pour le service militaire, etc. Quoi de plus différent en apparence que le cheval anglais de course, aux jambes grêles, au cou long et mince, sec, nerveux, élégant, et le gros cheval de trait des brasseurs anglais, au poitrail large, aux membres trapus et fortement musclés ? Ce sont cependant des animaux de la même espèce, et l'on ne pourrait donner un exemple plus frappant de l'influence

d'un heureux croisement de races et d'une éducation physique bien dirigée, pour modifier et transformer successivement les types primitifs d'une espèce.

Le cheval vit environ trente ans, mais il est rare qu'il puisse jusqu'à cet âge continuer de rendre à l'homme ses services habituels : il ne travaille guère plus de douze ou treize ans.

Sa peau donne un cuir souple et solide qu'on emploie dans la sellerie ; son crin sert à rembourrer les meubles, à faire des matelas, des cordes, des tamis, des archets, des tissus ; on extrait de ses os le noir animal, de ses boyaux la gélatine ; sa chair, quand il a été tué jeune, avant d'avoir subi de grandes fatigues, quand il meurt gras et en bon état, fournit un aliment aussi sain et presque aussi succulent que celle du bœuf.

Moins grand, moins beau que le cheval ; moins vigoureux aussi, l'âne rend cependant à l'homme de précieux services ; d'une sobriété merveilleuse, patient et plein de courage au travail, il est le serviteur infatigable du paysan

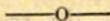
trop pauvre pour nourrir un cheval. Grâce à sa sobriété, il est d'une santé bien plus robuste que le cheval ; il est sujet à moins d'infirmités. L'âne vit environ quinze ou vingt ans.

Le *mulet* est un métis provenant du croisement des deux espèces, cheval et âne. Comme tous les animaux nés d'espèces différentes, il ne peut propager sa race. Il a la queue et les oreilles longues de l'âne, un peu moins longues toutefois. Il a aussi la croix noire marquée sur le dos ; mais son port, la forme de ses jambes et ses allures, le rapprochent du cheval. Son opiniâtreté est passée en proverbe. Il a le pas très-ferme et très-sûr ; aussi est-il très apprécié dans les pays de montagnes où on le voit suivre sans broncher les chemins les plus dangereux.

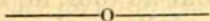
On trouve en Afrique, en Asie, des animaux appelés *hémiones*, *onagres*, *zèbres*, *dawo*, et qui ressemblent tous beaucoup à l'âne. On a même toute raison de supposer que l'âne est le descendant d'une de ces races sauvages

## QUESTIONS.

- |  |   |
|--|---|
| Quel est le pays probable d'origine du cheval ?        | l'âne ?   |
| Quels sont les caractères du cheval à l'état sauvage ? | Qu'est-ce que le mulet ?  |
| Quel parti tire-t-on du cheval mort ?                  | Par quels caractères tient-il de l'âne ?                            |
| Quels sont les produits qu'il fournit à l'industrie ?  | Du cheval ?   |
| Quelles sont les qualités de                           | A quoi l'emploie-t-on ?   |
|  | Nommer les espèces voisines de l'âne qu'on trouve à l'état sauvage. |



## ESPÈCE BOVINE.



Mots et expressions à expliquer.

Bé-tail.	Bœuf d'en-	Tau-reau.
Con-for-ma-	grais.	Veau.
ti-on.	Bœuf de	Gé-nis-se.
Va-che lai-ti-	tra-vail.	Tau-re.
ère.	E-le-va-ge.	Bou-vil-lon.

Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on a reconnu que "l'agriculture c'est le bétail." Ce principe, la base de toute bonne agriculture, a été longtemps méconnu dans le monde agricole. Ce fut Bakewell qui le premier dota l'agricul-

ture de races spéciales et qui détermina, pour ainsi dire, le succès de l'agriculture moderne.



Jusque là, on avait cru qu'un seul individu pouvait indifféremment fournir de la viande, du lait et du travail, mais il est démontré maintenant, que la conformation d'une vache laitière diffère, du tout au tout, de la conformation d'un bœuf d'engrais, et que le bœuf d'engrais serait une impossibilité comme bœuf de travail.

Cette distinction une fois faite, l'élevage des bestiaux fut simplifié et devint la source d'excellentes spéculations.

#### LE BŒUF.

Le bœuf, le mouton et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore

ceux qui consomment et dépensent le moins. Le bœuf surtout est à cet égard l'animal par excellence ; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre, la puissance de l'agriculture. Autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval et l'âne pour porter des fardeaux ; la forme de son dos et de ses reins le démontre ; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à

sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

---

### ESPÈCE OVINE.

---

Mots et expressions à expliquer.

O-vi-ne.	É-le-veur.	Bé-li-er.
Trans-for-	Ap-te	Ty-pe.
ma-ti-ons.	Mou-ton.	Bre-bis.
Mou-flon.	d'en-grais	A-gneau.
		Mo-di-fi-er.

La race ovine a subi des transformations réellement étonnantes, si l'on considère qu'elle descend du mouflon, que l'on retrouve encore en Espagne, à l'état sauvage. Toutes les parties extérieures ont été modifiées ou complètement changées ; quelques-unes ont été pour ainsi dire créées par la volonté et les soins de l'éleveur.

A Bakewell revient encore l'honneur d'avoir amélioré l'espèce ovine, dans le but de la rendre spécialement apte à la production de la viande. Il est le créateur de la race des *Leicester*, justement considérée comme le type du mouton d'engrais.

La race *Cotswold*, introduite dans la Province de Québec par L'Hon. M. Cochrane, est de toutes les races que nous possédons, celle qui convient la mieux à nos circonstances de climat et de culture.

---

### ENGRAISSEMENT DES MOUTONS.



Le cultivateur qui a une ample provision de racines ne peut, dans beaucoup de circonstances, les employer d'une ma-

nière plus profitable qu'à l'engraissement des moutons destinés à être vendus en mars, avril, ou mai; car le prix de ces

bêtes grasses est ordinairement très-élevé dans cette saison.

Presque toutes les racines que l'on cultive pour fourrage conviennent très bien à l'engraissement des moutons, pourvu qu'on y joigne un peu de foin. On peut ranger ces racines dans l'ordre suivant, relativement à la propriété dont elles jouissent de contribuer à l'engraissement, à poids égal de racines : pommes de terre, betteraves, carottes, navets. On ajoute ordinairement à cette nourriture des tourteaux de lin pilés dont on saupoudre les racines coupées par tranches, ou des grains moulus grossièrement.

Avec une nourriture abondante, l'engraissement des moutons peut se terminer en deux mois. Il est avantageux, sous le rapport de la quantité de nourriture qu'on doit y employer, d'accélérer autant que possible l'engraissement, en faisant consommer aux bêtes d'aussi fortes rations qu'elles peuvent en supporter, sans néanmoins faire naître chez elles le dégoût par une surabondance excessive de nourriture.

Un local spacieux et aéré est nécessaire aux moutons que l'on engraisse, tandis qu'une étable chaude et bien close convient beaucoup mieux aux bœufs.

J. PERRAULT

—◆—  
RACE PORCINE.  
—○—

Mots et expressions à expliquer.

Do-mes-ti-  
quer.

Clas-si-fi-ca-  
ti-on.

Os-sa-tu-re.

Ac-cli-ma-  
ter.

Lei-ces-ter.

Berk-shi-re.

Dos qui fait  
ta-ble.



La race porcine est de toutes les espèces domestiquées par l'homme celle qui lui est la plus précieuse, en raison des services qu'elle

lui rend; elle est la plus féconde, la plus facile à élever, à nourrir, à accli-

mater ; aussi, est-elle répandue sur presque toutes les parties du globe.

On n'admet aujourd'hui que deux grandes divisions, dans la classification d'espèce porcine : la *race améliorée* et l'*ancienne race* qui disparaît sensiblement de nos campagnes. Ces longues jambes, ces longues têtes, ces longs corps qui caractérisent l'ancienne race vont bientôt être remplacés par les *Leicester*, les *Berkshire*, les *Yorkshire* ou les *Essex* aux extrémités courtes, à l'ossature délicate, à la tête fine, avec un dos qui fait table.

#### LE PORC, LE SANGLIER.

De tous les animaux domestiques, il n'en est aucun qui puisse être comparé au *porc* pour les ressources qu'il offre à l'alimentation de l'homme. Tout en lui trouve son emploi. Sa chair est savoureuse et nourrissante, quoique un peu ferme ; ses cuisseaux fumés nous donnent les *jambons* ; son épaule, préparée de la même façon, le *jambonneau* ; sa

peau sert à faire des cuirs grossiers ; la chair chargée de graisse qui recouvre ses côtes fournit le *lard* ; avec ses intestins convenablement nettoyés et cuits, on fait les *andouilles* ; le *boudin* se fait avec le sang du porc mêlé à de la graisse et à du lard dans une portion d'intestin.

La graisse du porc, fondue, est employée en cuisine sous le nom de *saindoux*, pour la préparation de certains aliments ; les pharmaciens la font entrer, sous le nom d'*axonge*, dans la plupart des pommades. Le *vieux oing*, avec lequel on graisse les essieux de voiture, est encore de la graisse de porc qui n'a pas subi la fonte.

Le *sanglier* a toutes les allures du cochon, mais il est plus grand, plus fort ; sa tête surtout est beaucoup plus grosse ; ses mâchoires sont armées de défenses courtes, mais cependant redoutables, appelées *boutoirs*.

Il se nourrit surtout de glands et de racines, et ne fait la guerre à aucun animal. Il n'attaque jamais l'homme sans provocation.

La chasse au sanglier ne laisse pas cependant d'être dangereuse. Malgré sa masse et ses formes pesantes, le sanglier court avec une incroyable rapidité et sans se détourner de sa route, traversant les buissons, brisant les arbustes et tout ce qui se trouve sur son passage. Attaqué par les chiens, qui se jettent ordinairement à sa tête et à ses oreilles, il fait une résistance désespérée, les lance en l'air, les éventre ; quelquefois il fond sur le chasseur, le renverse, le foule aux pieds et le laboure à coups de boutoir.

Certaines parties du sanglier fournissent un aliment très-savoureux, le pied par exemple et la *hure*.

#### QUESTIONS.

Quel est le plus utile de tous les pachydermes ?

Quel parti tire-t-on du porc ?

Nommer les diverses préparations qu'il fournit à la charcuterie.

Quelles sont les différences du sanglier au porc ?

De quoi se nourrit le sanglier ?

Comment le chasse-t-on ?

Que mange-t-on du sanglier ?

## LE CHIEN.

—o—

Mots et expressions à expliquer,

Chien.	Chas-seur.	In-ter-ro-
Fi-dè-le.	Trans-ports.	ger.
Con-ser-ver.	Im-pa-ti-en-	Sup-pli-er.
Por-ti-on.	ce.	Ven-gean-
Em-pi-re.	Sur-pren-	ce.
Su-pé-ri-o-	dre.	Dé-plai-re.
ri-té.	Fort.	Sen-si-ble.
Ré-gner.	In-dé-pen-	Ou-tra-ges.
Trou-peau.	dam-ment.	Se re-bu-ter.
Ber-ger.	Vi-va-ci-té.	Trai-te-
Or-dre.	Lé-gè-re-té.	ments.
Jo-sé-phi-ne.	Par ex-cel-	Su-bir.
Vi-gi-lan-ce.	len-ce.	S'ir-ri-ter.
Ac-ti-vi-té.	Na-tu-rel.	É-preu-ves
Main-te-nir.	San-gui-nai-	Lé-cher.
In-dé-pen-	re.	Pa-ti-en-ce.
dants.	Re-dou-ta-	Sou-mis-si-
E-cla-ter.	ble.	on.
Se dé-plo-yer.	Ram-per.	
Cor.	Con-sul-ter.	



Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres ani-

maux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouve-

ments et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espace, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'hom-

me, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance ; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission,

BUFFON.

## COMMENT VIVENT LES PLANTES.

## Mots et expressions à expliquer.

Res-pi-rer par Ré-mu - né- Ap-pro-pri-ée.  
les feuil-les. ra-tri-ce. Fon-de-ment.  
Vé-gé-ta-ti-on. Fer-ti-li-té.

Les plantes vivent sur le sol et dans l'air. Elles se nourrissent par les racines, elles respirent par les feuilles. Suivant que les racines trouvent dans le sol une nourriture plus ou moins abondante, la végétation sera plus ou moins vigoureuse, la récolte plus ou moins rémunératrice ; mais telle plante se plaît sur le même terrain où telle autre plante dépérit. Il ne suffit donc pas que le sol soit fertile, il faut que la fertilité soit appropriée à la nature de la plante qu'il nourrit. L'agriculture a donc pour fondement la connaissance des terrains, de leurs qualités et de leurs défauts.

## QUESTIONS.

D'où les plantes tirent-elles leurs substances ?

Quel est le fondement de l'agriculture ?

## LES VÉGÉTAUX.

— 0 —

**Mots et expressions à expliquer.**

Hu-mus.	Li-gneux.	Tinc-to-ri-a-
Cou-che.	Cul-tu-re d'a-	le.
Sè-ve.	gré-ment.	Four-ra-gè-
Cir-cu-ler.	Sé-ries.	res.
Ar-bus-te.	Cé-ré-a-les.	Char-nu.
Ar-bris-seau.	Lé-gu-mes	A-queux.
Buis-sons.	secs.	Fi-bres.
Touf-fus.	Lé-gu-mes	Fi-la-tu-re.
Au-bé-pi-ne.	verts.	Tis-sa-ge.
Tu-li-pes.	O-lé-a-gi-	Sucs co-lo-
Pi-voi-nes.	neux.	rants.
Ca-ca-o.	Tex-ti-les.	
Her-ba-cé.	Tu-ber-cu-les.	

Les plantes, vous le savez, ne peuvent se déplacer volontairement, elles restent attachées à la terre, elles y puisent leur nourriture par les racines ; on donne le

nom d'*humus* ou terre végétale à cette couche de terre dans laquelle poussent les plantes. C'est par les feuilles et les branches que les végétaux respirent. La sève est un liquide circulant dans les plantes, comme le sang dans le corps des animaux.

Quand la tige d'un végétal se durcit et devient du bois on lui donne différents noms d'après sa grandeur : on l'appelle *arbre* quand il peut atteindre plusieurs fois la hauteur d'un homme, comme le chêne, le peuplier, etc. ; *arbuste* ou *arbrisseau* quand il ne peut atteindre trois fois cette hauteur et qu'il a des branches très-basses : les rosiers, les lilas, etc. Enfin on nomme *buissons* ceux qui ont beaucoup de branches, qui sont très-touffus à partir du sol, comme l'aubépine.

Les végétaux dont la tige reste verte, et ne devient pas du bois sont appelés *herbacés* (qui ressemblent à l'herbe), les œillets, les tulipes, les pivoines, par exemple.

Nous tirons du règne végétal une

grande partie de notre nourriture. Le pain, notre aliment principal, est fait avec de la farine de blé ou froment; on fait du pain avec le seigle, le sarrasin ou blé noir, l'orge, etc. Le riz, les légumes, tels que les pois, les haricots, etc., les fruits, servent également à satisfaire notre appétit.

C'est du règne végétal qu'on tire le vin, l'huile, le café, le sucre, le chocolat, mélange de sucre et de cacao. C'est avec les fruits qu'on fait les confitures, que vous aimez tous, je suppose.

Les animaux dont nous mangeons la chair trouvent leur nourriture dans les prairies, qui donnent les fourrages.

Le bois nous sert à nous chauffer l'hiver, le charbon, bois allumé, puis éteint, est employé pour préparer les aliments. Le bois entre dans la construction des maisons; nos meubles sont faits avec le bois de différents arbres. Certaines plantes, le coton, le lin, le chanvre sont filées et fournissent la toile; quand la toile est usée, on se sert des chiffons pour faire du papier. Les fleurs

nous donnent leurs parfums, et servent à l'ornement de nos jardins.

Les végétaux qui intéressent la culture canadienne forment deux classes :

1o *Végétaux herbacés.*

2o *Végétaux ligneux.*

#### VÉGÉTAUX HERBACÉS.

Sans parler des cultures d'agrément, les végétaux herbacés se divisent en huit séries :

1° *Céréales*, dont le grain sert à faire du pain ou de la bouillie.

2° *Légumes secs*, dont les graines farineuses procurent des mets assaisonnés.

3° *Légumes verts*, qui fournissent à l'alimentation, oignons, tubercules, racines, pommes charnues ou fruits aqueux.

4° *Plantes oléagineuses*, de la graine desquelles on extrait de l'huile.

5° *Plantes textiles*, dont les fibres servent à la filature et au tissage.

6° *Plantes tinctoriales*, desquelles on tire des suc colorants.

7° *Plantes diverses*, qui n'ont pu

trouver place dans les six premières séries et qui n'appartiennent pas à la huitième.

### 8° *Plantes fourragères.*

#### QUESTIONS.

Comment appelle-t-on la partie des plantes qui reste dans la terre ?

A quoi servent les racines ?

Comment appelle-t-on la couche de terre où poussent les plantes ?

Par quelles parties respirent les plantes ?

Qu'est-ce que la sève ?

Qu'est-ce qu'un arbre ?

Nommez des arbres ?

Qu'est-ce qu'un arbrisseau ?

Nommez des arbrisseaux.

Qu'est-ce qu'un buisson ?

Nommez des végétaux qui forment des buissons.

Comment appelle-t-on les végétaux dont la tige reste verte ?

Nommez des plantes herbacées.

Quels sont les végétaux

dont nous faisons notre nourriture ?

Quels produits tirons-nous du règne végétal ?

De quoi se nourrissent les animaux dont nous mangeons la chair ?

A quoi nous sert le bois ?

D'où vient la toile ?

Avec quoi fait-on le papier ?

A quoi servent les fleurs ?

Nommez des objets dont vous vous servez et qui proviennent du règne végétal.

Nommez les fruits que vous aimez.

Nommez les fleurs qui vous semblent les plus belles.

Dans quelles circonstances vous servez-vous d'un bouquet ?

Quels sont les végétaux qui intéressent la culture canadienne ?

## CÉRÉALES.

— 0 —

Mots et expressions à expliquer.

Chau-me.	Ou-vra-ges	Pa-na-che
Nœuds.	de pail-le.	é-ta-lé.
Ti-ges.	Plan-te an-	Tri - an - gu-
Tal-le-ment.	nu-el-le.	lai-re.
E-pi.	Bi-è-re.	Bran-chue.
É-pil-lets.	Rus-ti-que.	Fleurs.
Al-ter-nes.	Pa-ni-cu-les.	Ro-seau.
Pal-let-tes.	Pa-na-ches.	Bi-gar-ré.
Bal-les.	Aro-ma-ti-	
Bar-bes.	que	



*Le Blé.* — Notre céréale par excellence, présente un chaume haut de trois pieds et demi à quatre pieds et demi et divisé par plusieurs nœuds. Des premiers nœuds, qui sont peu espacés et touchent le sol, peuvent s'échapper plusieurs tiges, ramifications qu'on nomme *talle-*

*ment.* Chaque tige porte un épi com-

posé de deux rangs d'épillets alternes, contenant un ou plusieurs grains enveloppés de palletes ou balles avec ou sans *barbes*. Le blé présente des variétés automnales et des variétés printanières. Celles-ci n'égaleut les autres ni en hauteur ni en produit.

*Le Seigle.*—Céréale des pays froids et pauvres ; végétant comme le blé, épi barbu avec deux rangées d'épillets, dont chacun renferme deux grains allongés ; pain un peu amer, ne vaut pas le pain de blé ; paille souple et nerveuse, convenant peu à la nourriture des animaux, excellente pour les ouvrages de paille.



Le froment et le seigle se sèment quelquefois en mélange, et ces deux céréales réunies (*méteil*) conviennent mieux aux terrains médiocres que le blé pur.

*Orge.*—Plante annuelle de même végétation que le blé, mais de taille un peu moindre ; épi barbu, composé suivant l'espèce, de deux ou de dix rangées

de grains adhérents aux *balles* dans la plupart des variétés; grain excellent pour la fabrication de la bière et l'engraissement des animaux; mauvais pain, paille médiocre.



*Avoine.* — Plante annuelle très rustique, végétant comme le blé; chaumes surmontés de panicules ou panaches qui présentent chacun plusieurs épillets compo-

sés de deux ou trois grains à écorce grossière; grain aromatique, excellent pour les chevaux et donnant de bonne bouillie mais un mauvais pain; paille très recherchée du bétail.



*Millets.* — Plantes annuelles de même famille que les précédentes; deux espèces, l'une à grappes serrées, l'autre à panache étalé; grains petits, ronds, blancs ou jaunâtres, excellents pour la nourriture des oiseaux et pro-



curant de bonne bouillie.

*Sarrasin ou blé noir.*—Plante annuelle avec feuilles triangulaires, tige branchue et production presque continue de fleurs d'un blanc rosâtre;—

grain gris ou noir, triangulaire, bon en bouillie, ainsi que pour la nourriture de la volaille dont il excite la ponte.



*Maïs.*—Plante annuelle d'Amérique qui ressemble à un grand roseau, au sommet, longs épis couverts de plusieurs enveloppes, sous lesquelles se trouvent quantité de grains d'une certaine grosseur, jaunes, blancs, violets ou bigarrés, procurant de bonne bouillie, excellents aussi pour la nourriture des volailles et l'engraissement de tous les animaux.

## LE BLÉ.



## Mots et expressions à expliquer.

Plan-te ty-pe.	Les â-ges les	Sucs nour-ri-
Es-pè-ces do-	plus re-cu-	ci-ers.
mes-ti-ques.	lés.	E-pu-ra-ti-on
Pré-su-mer.	Di-vi-ni-ser.	pro-gres-si-
A-vé-ré.	Struc-tu-re.	ve.
La nuit des	Tuy-au.	Di-a-mè-tre.
temps.		

On n'a pas encore découvert la plante type d'où vient le blé et l'on n'en connaît que des espèces domestiques. Nulle part le blé ne se retrouve à l'état sauvage et ne vient naturellement ; il est le produit essentiel de la culture. On doit présumer qu'il provient d'un végétal inférieur, que le travail de l'homme aura transformé et perfectionné. Mais quel est ce végétal ? C'est ce qu'on ne sait pas.

Les commencements de la culture du blé se perdent, au reste, dans la nuit des temps. Il est avéré qu'on le cultivait en Chine dès les âges les plus reculés ; et les peuples d'Occident, qui l'ont reçu de l'Asie, ont divinisé les personnages auxquels cette importation agricole était attribuée. Après s'être longtemps nourris de glands et de racines sauvages, ils regardèrent comme un immense bienfait l'aliment qui est encore aujourd'hui la base principale de la nourriture de l'homme, et dont un des caractères les plus remarquables est de pouvoir, comme l'homme, se prêter à tous les climats.

C'est avec une sorte de respect que l'on envisage cette tige mince et fragile, qui est le soutien de la vie humaine. A ne la prendre qu'au point de vue de l'histoire naturelle, quoi de plus merveilleux que ce grain qui, jeté en terre presque au hasard, s'y développe en silence, pour renaître bientôt à une vie nouvelle ! Quel art ne se remarque pas dans la structure d'un seul tuyau de

blé ! Les quatre nœuds, qui s'y trouvent de distance en distance, l'affermissent contre les vents ; et chacun de ces nœuds, en outre, est pourvu d'un petit tamis, par où passent et s'épurent les sucs nourriciers de la plante. A cette épuration progressive contribue aussi la hauteur de la tige, qui est de quatre à cinq pieds, et cette tige pourtant, quoique si haute, n'a pas deux lignes de diamètre, en sorte qu'une multitude d'épis peut tenir dans un petit champ. Si la tige eut été plus grosse et plus forte, les oiseaux eussent pu venir s'y percher et dévaster le grain, mais il n'en est point ainsi, et même le grain une fois formé, se trouve armé de pointes qui lui servent à la fois d'ornement et de défense. Quand aux feuilles qui se rattachent à chaque nœud de la tige encore croissante, elles servent à pomper dans l'air les éléments dont la plante a besoin, et à recueillir la rosée qui la nourrit. Les deux feuilles supérieures se rejoignent pour enfermer et protéger le tendre épi, qu'elles alimentent en

même temps, mais quand le grain n'a plus besoin d'elles, elles disparaissent.

## LÉGUMES SECS ET VERTS.

Mots et expressions à expliquer.

Pois.	Vi-va-ce.	Lai-tue.
Fè-ves.	O-va-les.	As-per-ge.
Ha-ri-cots.	Ru-gueux.	Cer-feuil.
Len-til-les.	Tu-ber-cu-le.	Per-sil,
O-ri-gi-nai-re	Fa-ri-neux.	Pour-pi-er.
Pom-me de	Eau-de-vie.	Sal-si-fis.
ter-re.	Li-se-rons.	To-ma-te.
To - pi - nam-	Poi-reau.	Me-lon.
bour.	Ci-bou-le.	Con-com-bre.



Fèves.

Parmi les légumes secs, les *pois communs*, les *fèves*, les *haricots*, les *pois chiches* et les lentilles sont à peu près les seuls cultivés en Canada.

Dans la classe des légumes verts, la

*pomme de terre* tient le premier rang. Originnaire d'Amérique elle a été introduite en Europe peu de temps après la découverte du Nouveau Monde. Chs. de Lescluze, célèbre botaniste du XVe siècle, est le premier qui l'ait fait connaître.

Le *Topinambour* est une autre plante d'Amérique, vivace ; tiges droites et très élevées ; feuilles ovales et rugueuses, tubercules non farineux ; inattaquable à la gelée, excellent pour la nourriture des animaux et la fabrication de l'eau-de-vie.



Carotte.

La *patate* est une plante vivace et grimpante de la famille des liserons, dont les tubercules allongés sont farineux et sucrés. C'est par erreur que nous confondons la patate avec la pomme de terre.

On distingue parmi les légumes verts, la *betterave*, la *carotte*, le *panais*, le *navet*, le *chou-navet*, le *salsifis*, le *céleri*, et l'*igname de Chine*, le *raifort*, le *radis*

et la *petite rave*. Les principaux légumes verts à oignon sont *l'oignon*, *l'ail*, *l'échalotte*, le *poireau*, les *ciboules*.

Le *chou*, la *laitue*, le *pourpier*, le *cerfeuil*, le *persil* et *l'asperge* sont des légumes verts dont on mange les feuilles, les jeunes pousses ou les fleurs.

Enfin, les légumes verts à fruits comestibles sont les *courges*, dont la *citrouille* est une des principales variétés ; il faut mentionner aussi le *concombre*, le *melon*, la *tomate* et le *fraisier*.

## PARMENTIER.



## Mots et expressions à expliquer.

Na-ti-ve.	Mé-na-ges.	Se prê-ter
Pé-rou.	Phy-si-que.	aux a-mé-li-
I-ta-lie.	Chi-mie.	o-ra-ti-ons.
Al-le-ma-gne	Bo-ta-ni-que.	Ré-u-ni-on
Plan-te d'or-	A-ca-dé-mie	po-qu-lai-re.
ne-ment.	de Be-san-	Ad-mi-nis-tra
Qua-li-tés nu-	çon.	teur des
tri-ti-ves.	Plan-tes a-li-	hos-pi-ces.
Mé-con-nues.	men-tai-res.	Hom-me de
Poi-son.	Ex - pé-ri-en-	bien.
So-la-nées.	ces.	Re-bu-ter.

Jus-qui-a-me. Fa-mi-nes. Gé-né-ra-li-  
 Bel-la-do-ne. Dé-ci-si-ves. ser.  
 Stra-moi-ne. Plai-nes des Dé - par - te-  
 Vé-né-neux. Sa-blons. ment.  
 Dis-si-per ce In-va-li-des. Pa-ys na-tal.  
 pré-ju-gé. Phar-ma-ci-É-ri-ger u-ne  
 Do-ter sa pa- en-chef. sta-tue.  
 tri-e. Em - poi-son-  
 Sa Pa-tri-e. né.



La pomme de terre, qui est native du Pérou, était dès le XVII<sup>e</sup> siècle cultivée en Italie et en Allemagne, mais seulement comme plante d'ornement. Pendant près de deux cents ans, ses qualités nutritives restèrent méconnues et ne furent point utilisées. On la regardait comme un poison, parce qu'elle appartient à une

famille de plantes (les *solanées*) qui presque toutes, comme la *jusquiame*, la *belladone*, la *stramoine*, sont vénéneuses. Parmentier consacra sa vie à dissiper ce préjugé et à doter sa patrie et l'humanité de l'aliment qui, avec le pain, constitue aujourd'hui la principale ressource de la plupart des ménages.

Né en 1739 à Montdidier (Somme), Parmentier s'appliqua tout jeune encore à l'étude de la physique, de la chimie et de la botanique. En 1771 il remporta à l'Académie de Besançon un prix proposé sur la recherche des plantes alimentaires. Les famines qui régnèrent en 1768 et en 1769 inspirèrent à son cœur généreux le désir de trouver un remède aux misères du peuple, et dès 1773 il publia un traité intitulé : *Examen chimique de la pomme de terre*.

Il ne se contenta pas d'écrire, il voulut prouver à tous, par des expériences décisives, quels bienfaits l'on pouvait attendre de la pomme de terre. Après bien des efforts, il obtint d'ensemencer dans la plaine des Sablons, aux portes

de Paris, un grand terrain jusqu'alors inculte et qui semblait ne devoir jamais rien produire. On le traitait de fou ; mais la plante poussa, les fleurs parurent ; il en fit un bouquet qu'il présenta au roi, et Louis XVI mit une de ces fleurs à sa boutonnière (1779). La cause de la pomme de terre n'était pas encore gagnée, mais le premier pas était fait. Il fallait maintenant la faire apprécier comme aliment. C'est aux Invalides, dont il avait été nommé pharmacien en chef, qu'il fit fabriquer le premier gâteau de pomme de terre ; puis il donna un grand repas où tous les mets, les liqueurs mêmes et le café provenaient de la nouvelle plante.

Comme personne ne s'en trouva empoisonné, bien au contraire, on commença à revenir des préventions dont le précieux tubercule avait été si longtemps l'objet. Cependant le préjugé n'était pas complètement vaincu, surtout dans le peuple, qui est parfois très long à se prêter aux améliorations les plus utiles ; et quelques années plus tard,

dans une réunion populaire, où l'on votait pour une place d'administrateur des hospices, à laquelle l'estime publique semblait porter Parmentier : " Ne la lui donnez pas, cria-t-on, il nous ferait manger des pommes de terre : c'est lui qui les a inventées."

Parmentier était trop homme de bien pour se laisser rebuter par ces injustices ; il persista, et finit par généraliser la culture de la pomme de terre, qui sauva trois fois la France de la famine, et qui est aujourd'hui la richesse d'un grand nombre de départements.

Il mourut en 1813, et récemment son pays natal lui a érigé une statue.

#### QUESTIONS.

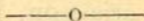
D'où vient la pomme de terre ? introduire la pomme de terre en France ?

Comment fut-elle d'abord accueillie en Europe ? Le préjugé fut-il vaincu du premier coup ?

Quels ont été les premiers travaux de Parmentier ? Parmentier perdit-il courage ?

Comment s'y prit-il pour A quelle date mourut-il ?

## FETE DE L'AGRICULTURE EN CHINE.



### Mots et expressions à expliquer.

Vingt-qua-	Of-frir le	Sil-lons.
tri-è-me jour	sa-cri-fi-ce.	Fro-ment.
de la lu-ne.	Prin-ces du	Mil-let.
L'Em-pe-reur	sang im-	Man-da-rins.
et sa cour.	pé-ri-al.	

Un témoin oculaire raconte ainsi les détails de cette fête :

“ Au commencement du printemps, le vingt-quatrième jour de la lune, l'empereur se rendit avec toute la cour, en habit de cérémonie, au lieu où il devait d'abord offrir le sacrifice du printemps, par lequel on prie Dieu de faire croître et de conserver les biens de la terre. Après ce sacrifice, il descendit de l'autel dans le *champ sacré*, avec les trois princes du sang impérial, et les neuf présidents de justice, qui devaient labourer avec lui. Plusieurs mandarins

portaient eux-mêmes les coffres précieux renfermant les graines que l'on devait semer. Toute la cour se tenait silencieuse et recueillie.

“ L'empereur prit la charrue et traça plusieurs sillons ; après quoi il sema cinq sortes de graines qui sont censées les plus nécessaires à la Chine, savoir : le froment, le riz, le millet, la fève et une autre espèce de mil qu'on appelle *cacleang*.

“ Lorsqu'il quitta la charrue, un prince du sang la conduisit, et laboura à son tour. Ainsi du reste.

“ Après les premiers princes et les mandarins, vinrent les laboureurs de profession, au nombre de 80, dont 40 vénérables vieillards et 40 autres plus jeunes qui achevèrent de labourer le champ. La cérémonie se termina par une récompense que l'empereur leur remit, et par des réjouissances publiques.”

C'est surtout en honorant ainsi l'agriculture que la Chine est devenue un empire qui nourrit plus d'habitants que

n'en contiennent même aujourd'hui, prises ensemble, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

### QUESTIONS.

Comment l'Empereur sait-il encourager l'agriculture en Chine ?  
 Comment se termina la cérémonie ?  
 Qui laboura le premier ?  
 La Chine retire-t-elle de grands avantages de l'agriculture ?  
 Les princes et les mandarins mirent-ils aussi la main à la charrue ?

## VÉGÉTAUX LIGNEUX—ARBRES.

### Mots et expressions à expliquer.

Til-leul.	Py-ra-mi-dal.	Cre-vas-sée.
E-ra-ble.	Tan-na-ge.	Bru-nâ-tre.
Bou-leau.	Sa-va-nes.	Tronc.
Me-ri-si-er.	Cè-dre blanc.	Char-ron-na-
Frê-ne.	Je-tées.	ge.
Chê-ne.	Sous-ma-rin.	E-bé-nis-te-
Bois de ser-	Trem-ble.	rie.
vi-ce.	Mo-bi-les.	Ca-nots d'é-
Bû-che-ron.	Peu-pli-er.	cor-ce.
A l'a-veu-gle.	Bour-geons.	Hê-tre.

No-men-cla- tu-re.	A-ro-ma-ti- ques.	Mas-sifs. Faî-ne.
Col-lec-ti-on d'é-chan- til-lons.	Pro-pri-é-tés mé-di-ci- na-les.	Lo-bes. Gland. Can-tons de
Pin.	Au-ne.	l'Est.
Ma-dri-ers.	Touf-fes.	Cô-te Beau- pré.
Plan-ches.	Ma-raï-s.	
Con-gé-nè- res.	Tein-tu-re. Me-ri-si-er	Sè-ve. Su-cre-rie.
Sa-pin.	blanc.	No-yer dur.
É-pi-net-te.	Feuil-lets.	Plai-ne.
Pru-che.	É-ra-ble.	

## VÉGÉTAUX LIGNEUX—ARBRES.

La connaissance des bois, est utile à l'habitant des villes comme à celui des campagnes. On serait exposé à faire des pertes considérables si l'on ne savait distinguer le tilleul de l'érable ou le bouleau du merisier ou le frêne du chêne. Et tous, pour différents usages, nous nous trouvons dans la nécessité d'acheter des bois.

Mais aujourd'hui que les bois dits de *service* se vendent si cher sur nos marchés, le bûcheron canadien ne doit plus abattre à l'aveugle, comme autrefois, tout ce qui tombe sous le tranchant de sa hache. Un arbre debout vaut souvent plus que tout le terrain qu'il couvre de son ombre. Aussi croyons-nous rendre service aux enfants en mettant sous leurs yeux une rapide nomenclature de nos principales variétés d'arbres, et en faisant connaître les usages auxquels ils peuvent être employés. Dans les villes, l'instituteur pourrait se procurer une petite collection d'échantillons de la plupart de nos bois et apprendre à ses élèves à les distinguer entre eux. A la campagne, il saura compléter sa leçon au sein de la forêt même, en faisant connaître la forme, l'aspect des arbres, la coupe de leurs feuilles et la nature des terrains que chacun d'eux affectionne.

*Pin.*—C'est le roi de nos forêts par sa taille ; couronné d'un feuillage toujours vert il élève un front superbe au-des-

sus des plus grands arbres. Employé dans la mâture des vaisseaux, il se promène encore fièrement sur la mer. Il sert également comme pièce principale dans la plupart des grandes constructions. Soit en madriers, soit en planches, on le retrouve partout, plus estimé et plus recherché que ses congénères, le sapin, la pruche et l'épinette.

Le *pin rouge* dont les feuilles sont réunies par deux, vit dans les terrains secs tandis que le pin blanc et le pin jaune vivent dans les lieux frais et humides ; feuilles réunies par cinq.

*Sapin.*—Arbre de première grandeur, très pyramidal, exsude une gomme précieuse connue sous le nom de "baume du Canada," sous sol de granit et de sable.

*Pruche.*—Arbre de première hauteur, terrains secs. Son écorce est employée dans le tannage des cuirs.

*Épinette blanche.*—Arbre de première hauteur, terrains humides.

*Épinette noire, épinette grise.*—Arbre de première grandeur — croît dans les lieux bas, au bord des savanes.

*Épinette rouge.*—Ou autrement nommée melèze et tamarac est très estimée pour les constructions navales ; on la trouve également entourant les savanes d'une sombre bordure.

*Cèdre, Cèdre blanc.*—Arbre de première grandeur, bois odorant, remarquable par sa longue durée, employé dans la construction des jetées, travaux sous-marins ; on le trouve indistinctement dans les savanes et sur le sommet des montagnes.

*Tremble.*—Petit arbre de quarante à cinquante pieds, dont les feuilles sont très mobiles.

*Peuplier.*—Arbre de seconde grandeur, bourgeons résineux très aromatiques, propriétés médicinales bien connues des sauvages, pour la guérison des coupures.

*Aune.*—Petit arbre de quinze à vingt pieds qui croît par touffes au bord des marais ; son écorce est employée dans la teinture ; propriétés médicinales bien connues de nos paysans ; (surtout pour les chevaux atteints de la gourme.)

*Merisier blanc.*—Arbre de quarante à cinquante pieds, à écorce jaunâtre se détachant en petits feuilletts qui s'enroulent.

*Merisier rouge.*—Arbre de première hauteur, à écorce épaisse, crevassée et brunâtre sur les vieux troncs ; très estimé pour le charronnage et l'ébénisterie.

*Bouleau blanc* ou *bouleau-à-canot.*—Arbre de soixante à soixante-dix pieds, à écorce blanchâtre, se séparant en feuilletts très-minces, servant à faire les canots d'écorce.

*Hêtre.*—Arbre de première hauteur, formant quelquefois des massifs considérables appelés "*Hêtrières.*" Son fruit triangulaire nommé "*faine*" est d'un goût exquis ; bois très utile pour le charronnage.

*Chêne rouge.*—Arbre de première hauteur, feuilles à lobes aigus terminées par une pointe ; c'est l'espèce la plus répandue ; produit un gland amer.

*Chêne blanc.*—Arbre de première hauteur, habite les terrains fertiles ; glands doux ; se rencontre plus particulièrement dans le district de Montréal.

*Noyer tendre.*—Arbre de première hauteur, commun dans les Cantons de l'Est et sur la côte Beaupré, sève légèrement sucrée que l'on recueille quelquefois dans nos sucreries, écorce employée en teinture,—noix amère.

*Noyer dur.*—Arbre de première hauteur qui devient de plus en plus rare. Son bois, d'une élasticité extraordinaire, est employé pour faire des manches de hache ou de fouet. Les sauvages en faisaient des bois d'arc et de flèche,—noix douce d'un goût exquis. On le nomme aussi *ichory*.

*Orme blanc.*—Arbre de première hauteur, le plus majestueux de la forêt canadienne,—bois précieux pour le charonnage.

*Franc-frêne, frêne blanc.*—Arbre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds. Sa présence atteste un terrain fertile. Depuis quelques années, il a été fort employé dans l'ébénisterie.—Bois élastique dont les sauvages font des futs de raquettes.

*Frêne gras.*—Arbre de soixante à

soixante-dix pieds ; moins estimé que le précédent.

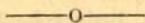
*Bois blanc* (tilleul).—Arbre de première hauteur, bois très léger, d'un emploi fréquent dans la fabrication des instruments agricoles et dans les doublures ou parties intérieures des meubles ou des voitures. Ses fleurs n'ont aucune des propriétés du tilleul d'Europe.

*Plaine, plane* ou *platane*.—Arbre de première grandeur et très répandu dans le pays, offre le plus beau bois à l'ébénisterie,—on l'emploie même en Europe pour en faire des coffres de pianos.

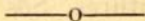


*Érable*.—Arbre de première grandeur. De sa sève on retire le sucre ; sa feuille nous fournit l'emblème national du Canadien,—son bois de plus en plus apprécié sur les marchés d'Europe remplace l'acajou, le bois de rose, etc.,

dans la confection des meubles de prix  
—érable piqué, érable ondé, larmé, etc.



## LES GRANDS ARBRES DE NOS FORÊTS.



Mots et expressions à expliquer.

Su-bli-me.	Or-me blanc.	A-ro-ma-ti-
Di-gni-té	Pa-ra-sol.	que.
roy-a-le.	Frê-ne blanc.	Me-ri-si-er.
Com-pa-rai-	Hê-tre.	A-ca-jou.
son du pro-	At-ti-tu-de	Sa-pin.
phè-te.	ho-ri-zon-	Py-ra-mi-dal.
Li-ban.	ta-le.	Pin.
Ca-cher dans	Til-leul ou	For-me gi-
les ci-eux.	bois blanc.	gan-tes-que.

Les grands arbres de nos forêts offrent aux regards quelque chose de sublime. Rien ne présente une plus belle image de la fierté, de la dignité royale.

Cette vue rappelle involontairement à

l'esprit la belle comparaison du prophète à l'égard des Superbes :

Pareils au cèdre du Liban

Ils cachent dans les cieux

Leurs fronts audacieux.

On y voit l'orme blanc si remarquable par l'ombrage protecteur qu'il offre au travailleur. A une vingtaine de pieds du tronc, quatre ou cinq rameaux s'élançant en divergeant jusqu'à une hauteur de soixante à soixante-dix pieds, et là s'arrêtent pour se pencher vers la terre, formant avec leur riche feuillage un immense parasol. Quelques-uns de ces arbres, s'élèvent à une hauteur de cent pieds. Isolés, ils apparaissent dans toute leur majesté, et ce sont sans contredit les arbres les plus magnifiques de nos forêts. On y voit aussi le frêne blanc, si remarquable par sa blanche écorce, la beauté de son feuillage, et l'excellente qualité de son bois qui sert à une multitude d'usages, — le hêtre à l'écorce grisâtre, que la foudre ne frappe jamais et dont les branches offrent aussi par leur gracieux feuillage et leur

attitude horizontale, un arbre recherché, —le tilleul ou bois blanc qui croît à une hauteur de plus de quatre-vingts pieds, et sert à la fabrication d'un grand nombre d'objets utiles,—le merisier à l'écorce aromatique, et dont le bois égale en beauté l'acajou,—le sapin au feuillage toujours vert, qui s'élève vers le ciel en forme pyramidale,—et enfin le pin, qui s'élance jusqu'à cent cinquante pieds et que sa forme gigantesque a fait surnommer le roi de nos forêts.—JEAN RIVARD.

## QUESTION.

Faites connaître quelques-uns de nos arbres les plus utiles et leurs caractères distinctifs.

## CINQUIÈME PARTIE.

— o —  
 CONSEILS D'UN INSTITUTEUR  
 AUX ENFANTS.



Mots et expressions à expliquer.

Ma-gis-trats. Ad - mis - si - Su - per - sti - ti -  
 Ponc - tu - el.      bles aux      ons.  
 La - bo - ri - eux.      em - plois.      Feux - fol - lets.  
 Vi - gi - lant.      Ri - der a - vant      Va - peurs      ig -  
 Ré - glé.      l'â - ge.      nées.

Fan-tas-que. Con-seil-ler Far-fa-det.  
 Im-pé-ri-eux. mu-ni-ci- Sorts.  
 Dé-bau-ché. pal. In-fer-na-les.  
 Pro-di-guer. Mœurs gros-Chi-mè-res.  
 Re-mon-tran- si-è-res. E-qui-pa-ges.  
 ces. Dé-cen-ce. Va-lets.  
 Ma-rau-der. Re-ve-nants. Vins fins.  
 Troncs. De-vins. En-fi-lée de  
 Ar-bris-seau. Fri-pons. bois.  
 Pâ-tu-re. Gué-ri-s-seurs. Ti-tres.  
 Ré-con-ci-li-a-Char-la-tans. Ar-moi-ries.  
 ti-on. Lé-gis-tes. Dé-co-ra-ti-  
 Bon-ne har-U-su-ri-ers. ons.  
 mo-nie. A-mu-let-tes. De con-ven-  
 I-so-le-ment. Loup-ga-rou. ti-on.  
 Sor-ci-ers.

Ce n'est pas le tout de savoir lire, écrire et crayonner, sur le tableau, quelques chiffres et quelques figures.

Vous avez un Dieu que vous devez adorer ; car il est votre créateur et votre père à tous. Il voit tout, il entend tout, il sait tout. Il lit du haut du ciel dans le

fond de vos cœurs, et rien ne lui échappe, la nuit ni le jour, rien de ce que vous faites, de ce que vous pensez. Que Dieu soit donc toujours devant vous, et que vous soyez toujours devant lui !

Vous avez des supérieurs dans vos magistrats ; souvenez-vous que l'obéissance à la loi est le devoir de chacun, parce que la loi est la volonté de tous.

Vous aurez des maîtres, si telle est, pour quelques-uns, la dureté de votre condition : souvenez-vous qu'un serviteur vigilant, ponctuel, laborieux, patient et réglé, vaut mieux qu'un maître fantasque, impérieux, débauché et colère ; faites-le rougir, si vous ne pouvez le corriger par votre exemple, et sachez trouver votre récompense dans l'accomplissement de vos devoirs et dans l'estime de vous-mêmes.

Vous avez des parents, aidez-les à supporter le poids de leurs travaux ; entrez dans leurs affections pour les chérir et dans leurs peines pour les consoler ; rendez-leur en tendresse, ce qu'il vous prodiguent en soins et en sacrifices ;

pliez avec douceur sous leurs remontrances ; détournez votre face de leurs faiblesses, et s'ils vous commandaient de mal faire, sachez leur résister avec décence, avec fermeté.

Vous avez des voisins, n'allez pas marauder dans leurs cours ni dans leurs jardins. N'anticipez pas quelques sillons sur leur terre. Ne déplacez pas leurs bornes. Ne coupez pas les troncs, les branches ou les feuilles de leurs arbres ; ne cueillez ni leur herbe, ni leurs fruits. Ne gênez pas leurs moissons, leurs récoltes avec vos bœufs, vaches, chèvres, porcs, volailles, chevaux et moutons. Quelque dispute pour un mur, un puits, un arbrisseau, une pâture, a peut-être brouillé vos parents avec vos voisins. Prenez leurs mains, mettez-les les unes dans les autres, et soyez le lien de leur réconciliation et de leur bonne harmonie.

Vous avez des camarades, promettez-vous les uns aux autres de vous entr'aider, lorsque vous serez plus grands. Aimez-vous : il est si doux de s'aimer ! Vivez

unis ; l'union est la seule force des petits et des faibles. Les riches peuvent se tenir dans l'isolement ; leur argent leur procure des secours, des soutiens, des bras, des amis ; mais les pauvres ont besoin de s'associer, afin de porter plus facilement leur misère. N'abandonnez donc pas vos compagnons lorsqu'ils souffrent, qu'ils sont malades, qu'ils s'absentent, qu'ils gémissent qu'ils vous réclament. Apportez-leur vos soins, vos consolations, votre courage, vos instruments, votre travail. Donnez afin qu'on vous donne, prêtez afin que vous puissiez emprunter. Faites mieux : donnez même à ceux qui ne vous donneraient pas ; prêtez même à ceux qui ne vous prêteraient pas. Faites le bien pour le mal. Obligez les autres pour les autres, non pour vous.

Vous pourrez être un jour conseiller municipal, maire, qui sait, même député. Obtenez, méritez la confiance de vos concitoyens et l'honneur de leur choix par votre probité et par vos vertus.

Adorez, je vous le répète, adorez Dieu qui fit le ciel pour la terre, la terre pour l'homme et l'homme à son image, et qui vous donna une âme pour le comprendre, des bras pour travailler, un cœur pour aimer vos frères.

Aimez la justice et obéissez aux lois.

Aimez vos parents, afin que vos fils vous aiment. Ne laissez pas votre vieux père frapper de ses doigts raides et glacés à votre porte qui ne veut pas s'ouvrir. Ouvrez-la lui. Laissez-lui la meilleure place au foyer, à la table et au lit. La malédiction des vieillards pèse sur le front des mauvais fils, et le ride avant l'âge.

Aimez surtout les pauvres : car après votre père et votre mère, vos frères et sœurs, ce sont eux qui ont le plus besoin de vous. Qu'ils soient votre seconde famille ; ne leur fermez ni votre porte, ni vos cœurs, ni votre bourse. Donnez-leur surtout du travail, si vous le pouvez ; car le travail ne dégrade pas l'homme et le nourrit mieux que l'aumône. Donner du travail, c'est plus, c'est mieux

que de donner de l'argent; c'est la meilleure des charités pour ceux qui la font et pour ceux qui la reçoivent.

Ne frappez les animaux que pour les corriger ou pour les conduire, et non pour le plaisir de les battre; car ils ne peuvent se défendre, et cela serait lâche; car ils souffrent, et cela serait cruel.

Soyez reconnaissants. De même que la chaleur ouvre le sein de la terre et y développe le grain de blé, de même la reconnaissance, en s'insinuant dans le cœur du bienfaiteur, y développe le bienfait.

Ne soyez pas méfiants de vos supérieurs, uniquement parce qu'ils sont vos supérieurs, lorsqu'ils vous administrent avec fermeté, sagesse et justice; ni des riches, uniquement parce qu'ils sont riches, lorsqu'ils vous aiment, vous consolent et vous soulagent.

Habituez-vous à parler correctement français et à vous communiquer, les uns aux autres, vos sentiments et vos idées en langage pur et intelligible.

Ne négligez pas, autant que cela vous est possible, la propreté de vos mains, de vos vêtements et de votre chaussure. La décence du corps réfléchit la décence de l'âme. La propreté, c'est l'ordre dans l'intérieur de vos maisons et dans le règlement de vos affaires. Les bonnes habitudes et les vertus se touchent, de même que les mauvaises habitudes et les vices.

Souvenez-vous, mes enfants, que le véritable bonheur dépend uniquement du travail, de la science et de la vertu.

CORMENIN.

#### QUESTIONS.

Faire résumer aux élèves les conseils ci-dessus.

---

### QUELQUES PRÉCEPTES DE CIVILITÉ.

Saluez les ministres de la religion, les personnes consacrées au service de Dieu ou des pauvres. Découvrez-vous aussi chaque fois que vous passez auprès d'une croix.

Comportez-vous à l'église avec décen-

ce et recueillement ; gardez-y le silence ; en entrant, offrez l'eau bénite à ceux qui vous accompagnent.

Rendez à vos parents tous les petits services qui sont en votre pouvoir.

Si vos parents ont des défauts ou des infirmités, supportez-les et n'ayez pas l'air de vous en apercevoir.

Si vous êtes obligés de contredire, soit vos parents, soit toute autre personne, faites-le avec douceur, politesse et respect.

Soyez honnêtes, même avec vos inférieurs, même avec les hommes les plus grossiers.

Ne vous moquez jamais de personne, ni de vos parents, ni de vos maîtres, ni des vieillards, ni des infirmes, ni des estropiés.

Saisissez toutes les occasions d'obliger les autres ; et si vous êtes forcés de refuser un service qu'on vous demande, redoublez de politesse.

Saluez les autorités, les vieillards et toutes les personnes respectables que vous rencontrez.

Ne montrez jamais personne au doigt.

Si vous rencontrez un ami, saluez-le et remettez votre chapeau ; mais si vous rencontrez une dame ou un supérieur, conservez votre chapeau à la main jusqu'à ce qu'on vous ait invité à vous couvrir.

Lorsque vous faites ou recevez une visite, restez la tête découverte ; si vous êtes souffrants, demandez la permission de vous couvrir.

S'il y a un mauvais pas à franchir, passez avant les personnes pour lesquelles vous devez avoir de la considération ; dans les autres cas, cédez-leur le pas.

Lorsque vous êtes seuls, si vous voyez venir une dame, un vieillard ou autre personne respectable, détournez-vous pour leur laisser le meilleur chemin.

Lorsqu'on salue une personne avec laquelle vous vous trouvez, rendez le salut comme si on vous avait salué vous-mêmes.

#### EN VOITURE.

Lorsque vous allez en voiture, laissez

monter avant vous ceux pour qui vous devez avoir de la considération.

Offrez le fond de la voiture aux dames, aux vieillards et aux personnes que vous devez honorer.

Lorsque des vieillards montent en voiture, soutenez-les par le bras ; si ce sont des dames, donnez-leur la main pour les aider à monter.

Si, en voiture, vous êtes en compagnie d'une personne honorable, ne vous mettez pas à côté d'elle sans y être invités, mais vis-à-vis.

Si vous êtes avec des supérieurs ou des dames, descendez le premier de voiture, pour les aider ensuite à descendre.

Si vous conduisez vous-même une voiture, empressez-vous de vous détourner à droite, pour laisser passer facilement chaque voiture que vous rencontrerez et celles qui, étant derrière la vôtre, veulent vous dépasser, parce qu'elles vont plus vite.

N'allez à bride abattue que s'il le faut absolument.

Criez gare à tous ceux que vous pourriez blesser.

Ne donnez jamais de coups de fouet aux chevaux des autres.

### EN SOCIÉTÉ.

Répondez promptement à toutes les lettres que vous recevez.

Soyez très exacts à l'heure des réunions publiques auxquelles vous êtes invités. N'y recherchez pas les premières places, et ne parlez pas sans avoir demandé la parole.

Dans la société, ne soyez ni hardis ni trop timides.

Parlez peu et écoutez beaucoup.

Parlez de vous le moins possible, et toujours avec modestie.

N'interrompez pas celui qui parle, lors même que vous pourriez mieux dire que lui.

Si la société est nombreuse, parlez assez haut pour être entendus de ceux à qui vous vous adressez, mais assez bas pour ne pas gêner la conversation des voisins.

Abstenez-vous de parler bas à l'oreille, de rire par éclat ou sans qu'on sache de quoi vous riez ; de bâiller sans vous couvrir la bouche.

Ne laissez personne sans lumière dans l'obscurité.

Si vous entrez ou sortez, fermez la porte.

Ne vous étendez pas sur les meubles ; ne vous appuyez pas sur les coudes et tenez-vous droits.

Évitez de faire du bruit de quelque manière que ce soit, notamment en marchant trop fort et en vous mouchant.

Si vous avez la triste habitude de fumer, abstenez-vous en présence des dames et de toute personne à qui vous devez respect.

Si l'on fait de la musique, abstenez-vous de battre la mesure et de chanter vous mêmes.

Ne mettez la main ni au nez ni à la bouche ni aux oreilles ni dans les cheveux.

Abstenez-vous de renifler, de cracher, de vous gratter.

Si vous recevez une lettre devant quelqu'un, ne l'ouvrez pas sans lui demander permission.

Lorsque vous rendez une visite, soyez vêtus proprement suivant votre rang ; à la ville, que vos mains soient gantées.

Ne rendez pas visite à l'heure du déjeuner, du dîner, du travail ; mais choisissez les heures où votre visite ne peut causer aucun dérangement.

Sonnez ou frappez doucement à la porte. Sonner fort et longtemps serait incivil.

Avant d'entrer, nettoyez vos chaussures.

En entrant, saluez d'abord la maîtresse de la maison, le mari ensuite, puis toutes les autres personnes ; ne vous couvrez pas et tenez votre chapeau jusqu'à ce qu'on vous invite à le déposer.

Si un supérieur vous tend la main, acceptez-la ; mais ne lui présentez pas la main le premier.

Ne prenez jamais la place du maître ou de la maîtresse de la maison ; n'acceptez de fauteuil que sur leurs instances.

Ne regardez indiscrètement ni livre ni lettre ni papier.

Si le maître veut vous montrer son jardin, ses étables, ses champs, suivez-le avec empressement ; faites l'éloge de ce qui est réellement beau.

### A TABLE.

Lorsque vous êtes invités à dîner, rendez-vous quelques minutes avant l'heure fixée.

Laissez entrer avant vous dans la salle à manger toutes les personnes d'un rang supérieur au vôtre.

Ayez soin de ne vous mettre à table qu'avec les mains propres.

N'oubliez pas d'adresser à Dieu, avant et après le repas, une prière au moins mentale. (*Benedicite, Grâces.*)

Avant de vous approcher de la table, attendez qu'on vous ait désigné votre place.

Ne vous asseyez pas les premiers, approchez votre chaise suffisamment. Ensuite évitez tout ce qui peut gêner vos voisins.

Soyez prévenants pour vos voisins ; offrez à boire sans cependant prendre leur verre pour cela.

Si vous êtes forcés d'éternuer ou de tousser, couvrez-vous promptement la bouche avec la serviette.

Si vous vous mouchez, faites-le sans bruit et retirez de suite votre mouchoir.

Ne vous servez pas à la fois de la cuiller et de la fourchette pour manger le potage, mais de la cuiller seulement.

Ne buvez pas le bouillon en portant l'assiette à votre bouche ; vous ne devez pas non plus humer le bouillon.

Ne coupez la viande en morceaux qu'à mesure que vous la mangez.

Ne tendez pas votre assiette pour être servi le premier.

Ne mangez ni salement ni avec avidité et ne vous remplissez pas la bouche ; ne mangez ni trop vite, afin de ne point presser les autres, ni trop lentement pour ne pas vous faire attendre.

Ne mordez pas dans le pain, mais rompez-le avec les doigts et portez à la bouche chaque morceau rompu.

Ne faites pas passer à un autre ce que le maître ou la maîtresse de la maison vous a servi à vous-mêmes.

Si on vous fait passer un plat, servez-vous toujours avec discrétion.

Ne parlez jamais la bouche pleine et abstenez-vous de critiquer les mets.

Ne soufflez pas sur ce qui est trop chaud.

Évitez de faire du bruit avec les lèvres, les mâchoires, le gosier.

Essuyez-vous la bouche avant de boire et souvent après avoir bu.

Ne rongez pas les os de trop près ; ne jetez rien sous la table ni sur la nappe ; ce que vous ne mangez pas, déposez-le proprement sur l'assiette.

Ne prenez sel et poivre ni avec les doigts, ni avec le manche de votre fourchette ou de votre cuiller, mais avec le bout de votre couteau que vous aurez eu soin d'essuyer.

Si dans un mets vous apercevez quelque chose de malpropre, ne le faites pas remarquer aux autres.

Abstenez-vous de recueillir la sauce avec du pain que vous sucez.

Soyez prévenans pour vos voisins ; offrez à boire sans cependant prendre leur verre pour cela.

Si vous êtes forcés d'éternuer ou de tousser, couvrez-vous promptement la bouche avec la serviette.

Si vous vous mouchez, faites-le sans bruit et retirez de suite votre mouchoir.

Ne vous servez pas à la fois de la cuiller et de la fourchette pour manger le potage, mais de la cuiller seulement.

Ne buvez pas le bouillon en portant l'assiette à votre bouche ; vous ne devez pas non plus humer le bouillon.

Ne coupez la viande en morceaux qu'à mesure que vous la mangez.

Ne tendez pas votre assiette pour être servi le premier.

Ne mangez ni salement ni avec avidité et ne vous remplissez pas la bouche ; ne mangez ni trop vite, afin de ne point presser les autres, ni trop lentement pour ne pas vous faire attendre.

Ne mordez pas dans le pain, mais rompez-le avec les doigts et portez à la bouche chaque morceau rompu.

Ne faites pas passer à un autre ce que le maître ou la maîtresse de la maison vous a servi à vous-mêmes.

Si on vous fait passer un plat, servez-vous toujours avec discrétion.

Ne parlez jamais la bouche pleine et abstenez-vous de critiquer les mets.

Ne soufflez pas sur ce qui est trop chaud.

Évitez de faire du bruit avec les lèvres, les mâchoires, le gosier.

Essuyez-vous la bouche avant de boire et souvent après avoir bu.

Ne rongez pas les os de trop près ; ne jetez rien sous la table ni sur la nappe ; ce que vous ne mangez pas, déposez-le proprement sur l'assiette.

Ne prenez sel et poivre ni avec les doigts, ni avec le manche de votre fourchette ou de votre cuiller, mais avec le bout de votre couteau que vous aurez eu soin d'essuyer.

Si dans un mets vous apercevez quelque chose de malpropre, ne le faites pas remarquer aux autres.

Abstenez-vous de recueillir la sauce avec du pain que vous sucez.

Si l'on sert sur la table quelques mets rares, n'en acceptez qu'avec beaucoup de discrétion.

Essuyez le couteau avec votre pain et les doigts avec votre serviette et non à la nappe.

Ne sortez pas de table pour revenir quelque temps après.

Au dessert, ne mettez dans vos poches ni fruits, ni gâteaux, ni bonbons, etc., à moins que les maîtres de la maison ne vous y engagent.

Ne mordez pas dans les fruits et ne crachez pas dans votre assiette les noyaux de cerise. Déposez avec les doigts ce que vous ne pouvez avaler.

Ne chantez pas et ne trinquez que si le maître ou la maîtresse de la maison vous y engage.

---

## DE L'HYGIÈNE.

1.—La vie de l'homme est limitée, sans doute, puisque la mort est une loi

inexorable à laquelle nul ne peut se soustraire.

Dieu nous rappelle à lui quand il lui plait, et il le fait sans considération d'âge.

Mais il n'en est pas moins vrai que la vie humaine serait habituellement plus longue qu'elle ne l'est en effet,

si les hommes savaient se comporter toujours avec prudence.

2.—Nous aimons la vie, et l'on dirait que tous nos efforts tendent à en tarir les sources,

Tant nous prenons peu de souci des précautions qui peuvent nous conserver la santé!

Pourtant notre vie ne nous appartient pas; elle appartient à Dieu,

Et nous devons faire tous nos efforts pour conserver la santé du corps, du cœur qui est l'instrument de l'âme.

3.—La pratique scrupuleuse de ces précautions, de ces efforts s'appellent l'*Hygiène*.

Sans doute, nous devons nous empresser d'appeler le médecin lorsque nous nous trouvons malade.

Mais, n'est-il pas plus utile de nous faire une règle de conserver notre santé ?

Nous naissons tous avec une constitution différente, mais les lois de l'hygiène sont à l'usage de tous les tempéraments,

Car elles conservent leur énergie aux constitutions vigoureuses,

Comme elles donnent des forces à celles qui sont faibles.

La première loi de l'hygiène est la propreté,

Et les principaux moyens d'entretenir la propreté du corps,

Consistent à se laver fréquemment le visage, les mains et les pieds.

4.—Indépendamment de l'amour-propre qui nous fait une loi de ne nous présenter jamais sous un aspect répugnant, la santé nous recommande une pratique constante des ablutions d'eau froide pour le visage et les mains, chaude ou tiède pour les pieds,

Parce qu'elles facilitent les fonctions de la peau,

Et développent l'énergie des nerfs.

Il va sans dire que nous devons entre-

tenir notre corps dans un état de propreté plus minutieuse encore.

5.—Nous devons nous couvrir suivant les saisons ; mais jamais trop ni trop peu.

Quand l'hiver nous quitte et que le temps s'adoucit, nous ne devons nous dévêtir que peu à peu.

La température est, dans le printemps, soumise à de brusques variations

Qui donnent de fort rhumes, sinon des maladies de poitrine à ceux qui commettent des imprudences.

Lorsque, par suite d'un violent exercice ou de la chaleur du soleil, vous vous trouvez en pleine transpiration,

Gardez-vous bien de vous découvrir subitement ;

N'allez pas, surtout, rechercher du soulagement dans un endroit frais, ni même l'ombre d'un arbre.

Un refroidissement trop prompt amènerait infailliblement une fluxion de poitrine, maladie douloureuse et souvent mortelle !

6.—La pluie peut vous surprendre

dans un lieu découvert et vous mouiller jusqu'aux os,

Marchez afin de conserver une chaleur normale, jusqu'à ce que vous ayez atteint un abri

Où vous puissiez échanger vos vêtements humides contre des vêtements secs.

S'il tonne, n'allez jamais chercher l'abri d'un arbre ;

Les arbres élevés et terminés en pointe attirent la foudre,

Et votre imprudence vous exposerait à une mort presque certaine.

Quand la saison vous permet de prendre des bains froids,

Ne vous baignez que dans une eau courante ; évitez l'eau stagnante des mares,

Surtout au moment où la chaleur caniculaire y développe des germes de putridité.

C'est s'exposer à une mort certaine, que de se baigner immédiatement après le repas.

Laissez toujours au moins trois heures d'intervalle entre le repas et le bain.

7.—Une des causes les plus ordinaires des maladies et de la mortalité, c'est l'intempérance dans le boire et le manger ;

S'il est dangereux de ne se nourrir que d'une façon insuffisante,

Il l'est bien davantage de manger avec gloutonnerie,

Et le moins qui puisse en arriver, c'est d'avoir des indigestions continuelles qui débilitent l'estomac,

Irritent le cerveau, et rendent incapable de tout travail sérieux.

Mes enfants, l'hygiène, ou l'art de conserver sa santé, est un art tout naturel.

Car la nature se hâte de nous punir cruellement quand nous en enfreignons les lois ;

Mais il est de mon devoir de vous les exposer ici, ne voulant pas que vous en fassiez la triste expérience.

Suivez donc les lois de l'hygiène.

Vous serez d'énergiques travailleurs au corps sain, au cœur dispos, à l'esprit droit, au jugement sûr,

Et vous comprendrez la vie comme on doit la comprendre.

PATRONS ET AMIS DE L'ENFANCE  
ET DE LA JEUNESSE.

— 0 —  
SAINTE CATHERINE.



Mots et expressions à expliquer.

Phi-lo-so-phié

I-do-lâ-trié.

Hé-ré-sié.

A-lex-an-drie.

Ar-ti-fi-cés.

Poin-tes ai-gües.

Of-frir des sa-crí-fi-  
ces aux dieux.

Con-fon-du.

Ef-fleu-rer.

E-blou-i.

Pa-ga-nis-me.

Re-li-ques.

Je veux vous parler de sainte Catherine ; cela paraîtra tout simple à mes jeunes lectrices qui savent fort bien qu'elle est leur patronne ; mais peut-être mes lecteurs s'en étonneront-ils, car il se pourrait qu'ils ignorassent qu'elle est aussi celle des jeunes gens studieux, et particulièrement de ceux qui étudient la doctrine chrétienne. Peut-être aussi les uns et les autres connaissent-ils peu l'histoire de cette illustre sainte, et ne savent-ils même pas quelle est celle qu'ils doivent considérer comme leur protectrice spéciale, parmi les cinq du même nom que l'Eglise honore. C'est la première, qui vivait dans le quatrième siècle, qui fut vierge et martyre, et dont la fête est célébrée le 25 novembre.

C'était une noble princesse qui descendait des anciens rois d'Egypte, et que pour cela, on distingue en l'appelant *Sainte Catherine l'Egyptienne*. On rapporte que lorsqu'elle était encore toute petite fille, la Sainte Vierge lui apparut, pendant qu'elle reposait dans son berceau, tenant dans ses bras l'enfant Jésus

qui lui dit la choisir pour son épouse ; et que quand elle se réveilla, elle trouva à son doigt un anneau d'or.

Catherine, devenue grande, acquit à l'école d'Origène, célèbre philosophe d'Alexandrie, une science profonde de la philosophie chrétienne. Un jour pendant que l'empereur Maximien faisait offrir des sacrifices aux dieux dans le temple de Sérapis, elle osa se présenter devant lui, lui reprocher son idolâtrie, et les artifices par lesquels il trompait la crédulité des hommes ; puis s'adressant au peuple assemblé dans le temple, elle parla de la divinité de Jésus-Christ avec une telle éloquence, et d'une voix tellement inspirée, que toute cette foule fut frappée de surprise et d'admiration, et que l'empereur lui-même, étonné et confondu, l'écouta en silence, puis la laissa s'éloigner sans songer à la faire saisir par ses gardes.

Peu de temps après, l'empereur fit mander la jeune fille dans son palais. Ebloui par sa merveilleuse beauté, au lieu de la menacer et de lui parler de

châtiment, il lui offrit son trône et sa couronne ; mais Catherine, regardant l'anneau qu'elle avait au doigt, rejeta avec un calme sourire les propositions du monarque païen, et lui parlant encore du Dieu des chrétiens, elle lui révéla des choses sublimes. L'étonnement et l'admiration du prince croissaient de plus en plus. **Il convoqua dans son palais, une assemblée de cinquante des plus illustres docteurs savants et orateurs d'Alexandrie,** et voulut que Catherine discutât avec eux sa doctrine. La jeune fille, modeste et calme, parla sans crainte, et sa parole inspirée et puissante, fit tomber à ses pieds les cinquante philosophes du paganisme, qui désabusés à sa voix de leurs folles erreurs, la supplièrent d'intercéder pour eux auprès de son Dieu. Mais l'empereur, furieux cette fois, les fit tous périr dans les flammes, et ils devinrent ainsi autant de martyrs qui précédèrent, dans le ciel, l'héroïque et triomphante jeune fille.

Elle eut elle-même à endurer ensuite de cruels traitements, par l'ordre du

prince irrité. Mais pendant une absence que fit celui-ci, elle vit, et eut la joie de convertir à la foi chrétienne l'impératrice Faustie, qui mourut bientôt après.

Or, l'empereur, prenant occasion de cette mort pour renouveler ses propositions, manda de nouveau Catherine, et lui déclara qu'elle eût à choisir entre le trône de l'empire d'Orient et la mort, en lui montrant une roue hérissée de pointes aiguës, par lesquelles son corps devrait être déchiré et mis en lambeaux. Catherine n'hésita pas, elle choisit le supplice et le martyre. On rapporte que l'horrible machine se brisa en éclats, sans même l'effleurer. Enfin, l'empereur furieux lui fit trancher la tête.

Une légende dit que le corps de la sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï, où ils l'ensevelirent en chantant les louanges de Dieu. Cela veut dire, selon la remarque de Falconius, archevêque de San-Severino, que les moines du Sinaï portèrent ce corps dans leur monastère, pour y conserver avec vénération un si précieux trésor. " On

sait" dit ce prélat, "qu'on a souvent désigné l'habit monastique par un habit *angélique*, et qu'anciennement les moines étaient appelés *anges*, à cause de la sainteté de leurs fonctions."

On voit encore aujourd'hui, sur la montagne sacrée, un beau couvent fondé par sainte Hélène. C'est là que reposent les restes vénérés de votre grande patronne, mes amis. Vous savez maintenant ce qu'elle fut, et où sont ses reliques ici-bas, tandis que là-haut, elle appelle les bénédictions du Seigneur sur ses jeunes protégés et ses jeunes disciples.

#### QUESTIONS.

- |  |   |
|--|---|
| Laquelle des Ste. Catherine                    | soumise ?   |
| les enfants doivent-ils spécialement honorer ? | Fut-elle plus heureuse auprès de l'Impératrice ?        |
| Comment fut-elle fiancée à Dieu ?              | Quelle alternative l'Empereur lui proposa-t-il enfin ?  |
| Que reprocha-t-elle un jour à Maximien ?       | Où furent transportés les restes mortels de la sainte ? |
| A quelle épreuve fut-elle                      |   |



inquiétés de savoir ce que fut saint Nicolas, ni pourquoi il a été choisi pour être leur protecteur dans le ciel. Cela serait fâcheux, car ils ne pourraient guère profiter ainsi du bienfait de son intercession. C'est pourquoi il n'est peut-être pas inutile de leur dire quelques mots sur ce grand saint.

Saint Nicolas naquit à Patare, ville de la Lycie, vers la fin du troisième siècle. Dès son enfance, il se montra rigoureux observateur des prescriptions de l'Eglise. Le germe de toutes les vertus chrétiennes, qui était en lui, se développa à mesure qu'il avança en âge. Il se sentait fait pour la vie religieuse, et il s'y consacra. Le monastère dans lequel il entra était situé près de la ville de Myre, capitale de la Lycie, où l'apôtre saint Paul avait prêché l'Évangile. Là, par sa piété, par sa douceur et par l'aménité de son caractère, il se concilia l'amitié et la vénération de ses frères; il devint abbé de ce couvent.

Il y avait dans la ville de Myre un archevêché; quand le siège en devint

vacant, le saint abbé fut élu pour le remplir. Sa piété extraordinaire, son zèle ardent et infatigable, et divers miracles qu'on attribua à la grâce qu'il avait reçue de Dieu, rendirent partout son nom célèbre. Sa charité envers les malheureux était inépuisable ; il dépensait en aumônes toute la fortune que ses parents lui avaient laissée, et il se fût reproché d'en faire un autre usage. On rapporte, entre autres traits de cette charité, qu'ayant appris qu'il y avait à Patara trois jeunes filles vivant avec leur père dans une extrême pauvreté, et exposées à toutes les horreurs de la misère, le saint prit aussitôt la résolution de venir au secours de cette famille. Ne voulant pas qu'on sût de quelle part venait le bienfait, il se rendit, pendant la nuit, près de la maison où elles demeuraient, et jeta par une fenêtre qui était restée ouverte, une somme considérable en or, puis il se retira croyant n'avoir eu que Dieu pour témoin. Mais le père l'avait aperçu et accourut les yeux en larmes, et tout tremblant de joie et de

reconnaissance, se jeter aux genoux de l'humble et pieux bienfaiteur de sa famille. Celui-ci l'exhorta à rendre grâce à Dieu seul, à être toujours soumis à sa volonté, et à ne désespérer jamais de sa providence.

Saint Nicolas fut emprisonné vers la fin de la persécution que subirent les chrétiens sous le règne de Dioclétien ; il confessa généreusement sa foi en Jésus-Christ, mais il ne subit pas le martyre. Ce fut à Myre que mourut naturellement, en l'année 342, le saint archevêque ; il fut enterré dans sa cathédrale, d'où ses reliques furent transportées, plus de sept siècles après en 1087, à Bari, ville maritime située sur la mer Adriatique.

Maintenant, comment et pourquoi saint Nicolas est-il le patron des enfants ? Le voici : c'est que sa tendre charité se portait avec prédilection sur eux ; qu'il avait coutume de les attirer près de lui, et on l'en voyait habituellement entouré. Il se plaisait à leur donner des leçons et des conseils, à les former à la

piété, à guider leurs premiers pas dans le sentier de la vertu. On raconte qu'aux plus petits qui ne pouvaient pas encore comprendre ses enseignements, il donnait quelquefois avec bonté, de cette main accoutumée à bénir, des jouets ou des bonbons, pour les amuser et les faire se tenir tranquilles, pendant qu'il instruisait les autres. Voilà, je pense, d'assez bonnes raisons pour expliquer l'institution de son patronage, et pour lui assurer la vénération, la confiance et l'amour de tous les enfants.

#### QUESTIONS.

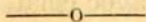
Parmi les enfants, qui connaît saint Nicolas ?

Racontez les principaux traits de sa vie ?

St. Nicolas subit-il le martyre ?

Pourquoi est-il devenu le patron des enfants ?

## SAINT VINCENT DE PAUL.



**Mots et expressions à expliquer.**

Ins-tan-ta-né.	Em-prein-te.	A-pos-ta-sie.
Faits éclatants	Pi-ra-tes:	Mo-bi-li-er.
	Re-né-gat.	As-cen-dant.
Hé-ri-ta-ge.	Mu-sul-ma-	Ga-lé-ri-ens.
E-par-gnes.	ne.	In-fu-sé.
Sé-rie.	Ab-ju-rer.	

Ce n'est pas dans de belles ou de bonnes actions isolées, dans des dévouements instantanés, dans des faits éclatants mais rapides, et résultant d'une inspiration soudaine, qu'il faut chercher les plus grands exemples de morale et de vertu. Aucun acte isolé, si brillant et si sublime qu'il paraisse, ne vaut une vie toute vertueuse, toute utile aux autres, toute chrétienne, quelque simple qu'elle soit en apparence. Un beau et généreux mouvement est moins rare qu'une longue persistance dans le bien. Il est

moins difficile d'accomplir tout à coup un grand sacrifice, que d'en renouveler un petit chaque jour ; de se dévouer soudainement avec éclat, que d'immoler longtemps et constamment en silence sa volonté ; ses goûts, ses désirs, ses intérêts, à son devoir ou à l'intérêt d'autrui. Avec le premier de ces mérites, on peut s'illustrer et prendre rang parmi les grands hommes, mais avec l'autre on est un saint. Aussi, en vous parlant du grand saint dont le nom est écrit en tête de ce chapitre, ce n'est point un fait particulier que je puis raconter ; c'est une série de faits, simples en eux-mêmes, mais immenses, par leur ensemble et par leurs résultats, c'est une vie entière qu'il me faut esquisser rapidement.

Saint Vincent de Paul, le fondateur des Prêtres de la Mission, des Filles de la Charité, des asiles pour les enfants abandonnés, naquit le mardi de Pâques de l'an 1576. Ses parents vivaient de leur travail, en cultivant quelques petits héritages, qui étaient tout leur bien, dans un lieu appelé Porcy, à trois lieues

de la ville de Dax en France. Il était leur troisième enfant, et tout jeune fut chargé de la garde d'un troupeau. Dès sa tendre enfance, il donna des marques d'une grande piété, et souvent, pendant que son troupeau paissait, il passait des heures à prier auprès de là, dans une antique chapelle dédiée à la Sainte Vierge.

La bienfaisance, chez cet enfant, n'était pas moins ardente que la piété. Lorsqu'il allait, le samedi, chercher au moulin la farine nécessaire à sa famille, il distribuait aux pauvres toutes les petites économies qu'il avait pu faire. Un jour ces épargnes s'élevaient à la somme de près de trente sous. Il les destinait à satisfaire un de ces désirs naturels à l'enfance, et qu'il avait depuis longtemps ; mais il rencontra sur son chemin un pauvre paysan qui lui parut si malheureux, qu'il n'hésita pas à lui donner tout son petit trésor, sans en rien réserver pour lui-même.

Le petit Vincent montrait en même temps une intelligence très précoce et

des dispositions pour l'étude, que ses parents ne voulurent point entraver. Ils le mirent en pension chez les Cordeliers de Dax. Il y fit, en quatre années, tant de progrès, que déjà il était devenu capable d'instruire les autres, et fut choisi par un avocat de l'endroit pour donner des leçons à ses enfants. Cela le mit en mesure de continuer ses études sans rien coûter à ses parents. A vingt ans, il s'en alla faire sa philosophie à Toulouse. En 1598, il fut ordonné sous-diacre, et deux ans plus tard, prêtre.

Dès lors, sa vie fut entièrement dévouée au service de Dieu, et remplie par une série de bonnes œuvres, toutes empreintes de la plus ardente charité.

Dans un voyage qu'il fut obligé de faire sur mer, le bâtiment qui le portait fut pris par des pirates ; il reçut lui-même une blessure, se vit enchaîner et emporter à Tunis pour y être vendu comme esclave. Là, il passa successivement entre les mains de plusieurs maîtres, dont le dernier était un renégat de Nice. Celui-ci avait une femme musul-

mane que Vincent eut le bonheur de convertir à la foi chrétienne, et qui y ramena elle-même son mari. Voici comment le saint raconte ce fait :

“ Curieuse qu’elle était, dit-il, de connaître notre façon de vivre, elle me venait voir tous les jours aux champs, où je fossoyais, et un jour, elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu. Je lui chantai des cantiques qui lui firent grand plaisir. Elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu’il avait eu tort de quitter sa religion, qu’elle croyait très bonne, par les louanges que j’avais chantées en sa présence : en quoi elle disait qu’elle avait ressenti un tel plaisir, qu’elle ne croyait pas que le paradis de ses pères et celui qu’elle espérait fût si glorieux, ni accompagné de tant de joie que le contentement qu’elle avait ressenti pendant que je louais mon Dieu, concluant en cela qu’il y avait quelque merveille. ”

Le renégat fut tellement frappé des paroles de sa femme, que le remords entra dès ce moment dans son cœur. Il

voulut avoir, avec son saint esclave, des entretiens à la suite desquels sa résolution fut prise de rentrer dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ. Il passa la mer pour venir en France abjurer son apostasie à Avignon, et ramena avec lui Vincent de Paul ; ce fut ainsi que ce dernier recouvra sa liberté.

Nous ne le suivrons pas dans un voyage qu'il fit à Rome, ni dans les missions délicates dont on le chargea auprès du roi Henri IV ; il y fut toujours l'humble prêtre, ne se mêlant aux affaires du monde que par obéissance et par devoir. Mais voyons-le dans sa petite cure de Clichy, dont il avait préféré le modeste presbytère aux revenus d'une riche abbaye et au titre d'aumônier de la reine, qui lui furent offerts. Il aimait cette charge d'âmes simples et naïves ; il se plaisait à instruire ses paroissiens, à les consoler, à les visiter dans leurs souffrances et dans leurs afflictions, à entretenir entre ces bons paysans la concorde et la paix par ses sages et paternels conseils, et à gagner leurs cœurs à

Jésus-Christ par l'exemple de sa charité.

Ce ne fut pas sans un profond regret qu'il abandonna ces modestes fonctions, lorsque par la volonté de la Providence il fut appelé à diriger l'éducation des enfants d'un noble seigneur, le comte Emmanuel de Gondi. " Je m'éloignais tristement, écrivait-il, de ma petite église de Clichy : mes yeux étaient mouillés de larmes, et je bénis en sanglotant ces hommes et ces femmes qui venaient vers moi et que j'avais tant aimés ; mes pauvres y étaient aussi, et ceux-là me fendaient le cœur. Je marchais avec mon petit mobilier sur la route de Clichy : j'arrivai à Paris, le 25 janvier au soir ; et, après avoir sollicité les conseils de Pierre de Bérulle, je me rendis chez M. de Gondi. Cette maison devait être pour moi un monde nouveau ; elle était brillante comme la cour, et je quittais la retraite ; mais l'homme peut se faire un désert au milieu des cités, une solitude dans les distractions. On me donna une belle chambre, et j'y vécus comme dans

une cellule, m'occupant de mes devoirs et de l'éducation de MM. de Gondi. ”

Mais tout en s'occupant de l'éducation de ses élèves, le saint prêtre ne tarda pas à exercer, par l'ascendant de sa sagesse et de ses vertus, une puissante et salutaire influence sur toute cette maison, qui devint un modèle de piété et de régularité. Il y avait la confiance de tous, et pour toute chose de quelque importance morale, on voulait avoir ses conseils.

La bonne et vertueuse comtesse de Gondi ayant désiré qu'il l'accompagnât dans un voyage à une de ses terres, il y trouva l'occasion d'assister plusieurs paysans malades, et entre autres un mourant, qu'il eut le bonheur de réconcilier avec Dieu, mais dont la conscience mal éclairée fit réfléchir le saint prêtre sur la privation de lumières où étaient ces bonnes gens, relativement aux choses de la religion. Ce fut alors qu'il conçut là la première idée de la belle fondation des missions religieuses dans les campagnes, fondation qu'il est parvenu à réa-

liser plus tard à force de zèle et de dévouement. On sait tout le bien qu'ont fait et que font chaque jour ces prêtres lazarisistes, dont saint Vincent de Paul est le fondateur et le patron.

M. de Gondi avait le gouvernement général des galères. A son tour, il emmena Vincent de Paul dans un voyage qu'il fit à Marseille. Celui-ci parut comme un ange arrivant au milieu des galériens. Sa tendre charité, ses douces consolations obtinrent leur confiance, émurent les cœurs les plus endurcis, et en ramenèrent un grand nombre au repentir et à l'espérance. Et tout en s'occupant de leurs âmes, il n'est pas de soins, pas d'efforts qu'il ne fit, avec l'aide de personnes puissantes entraînées par ses supplications et par son exemple, pour adoucir le sort de ces malheureux. On raconte qu'un jour il alla jusqu'à prendre la place de l'un d'eux qui paraissait accablé, pour le soulager du poids de ses fers, dont il porta lui-même les traces pendant plusieurs années.

Si l'on pénètre dans un hôpital, si l'on

entre dans une école, si l'on se transporte sur quelque théâtre de guerre, de peste ou d'épidémie, partout où il y a du bien à faire, des souffrances à soulager, des dangers à affronter, que rencontre-t-on ? les sœurs de charité. Et peut-on les voir, ces saintes femmes, sans que le souvenir de saint Vincent de Paul se représente à l'esprit et au cœur ? C'est lui qui a légué à l'humanité souffrante ou misérable ce secours et cette consolation ; c'est lui qui a, en quelque sorte, infusé l'esprit de sa charité dans les âmes qui l'ont aidé à accomplir cette grande fondation et dans celles des pieuses femmes qui la composent.

C'était vers le milieu du dix-septième siècle, un triste et douloureux spectacle que celui de tant de pauvres petits enfants abandonnés qu'on était exposé à rencontrer dans Paris. La charité de Vincent de Paul ne pouvait manquer d'en être frappée et émue. Il conçut l'idée de les recueillir, de leur créer des asiles, et de les confier aux soins de ses sœurs de charité. Il commença par en

adopter douze ; puis ce nombre s'augmenta, il devint considérable, les maisons se multiplièrent dans toutes les grandes villes, et il y en eut enfin partout où elles étaient nécessaires, non-seulement en France, mais dans les autres pays.

Dans le principe de la fondation, on voyait le saint homme parcourir lui-même les rues, pendant les nuits d'hiver les plus rigoureuses, dans les quartiers les plus obscurs, pour rechercher ces pauvres victimes de l'abandon ; il les réchauffait dans son sein, et les apportait aux mères adoptives qu'il leur avait créées. Dans une de ces courses nocturnes, il fut arrêté par des brigands qui s'apprêtaient à le dépouiller et à lui ôter la vie. Il se nomma, et à ce nom les voleurs, saisis de respect, tombèrent à genoux, en lui demandant de leur pardonner et de les bénir.

Quelle carrière de héros et de conquérant a laissé de plus belles et de plus précieuses traces que cette vie simple et pure, dans laquelle on n'aperçoit pas une

faute, et dont tous les instants sont marqués par un acte de charité, par une de ces œuvres qui demeurent, qui grandissent et qui fructifient? Et cependant il souffrait dans son corps, il était affligé de graves et douloureuses infirmités; sa vie était un continuel martyre; mais il oubliait ses propres souffrances en les offrant à Dieu, et il les adoucissait en soulageant celles des autres. C'est en 1660 que ce grand saint a quitté la terre, pour aller recevoir au ciel sa couronne.

---

## L'ABBÈ DE LASSALLE.

---

—o—

### Mots et expressions à expliquer.

Sol-li-ci-tu-    Con-cours.    Na-ï-ve-té.  
 de.            Si-mul-ta-né. Pa-tri-moi-ne.  
 Gra-tu-i-tes. Dé-ri-si-on.    Ex-hor-ta-ti-  
 Pro-pa-gées. Hos-ti-li-té.    on.

Vous êtes heureux, mes enfants, et vous devez rendre grâces à Dieu d'être venus au monde dans un temps où votre âge est l'objet d'une préoccupation si

grande et d'une si tendre et si générale sollicitude. Vous avez acquis déjà assez de connaissances élémentaires, pour comprendre de quel prix est cette éducation qu'on s'efforce de vous donner à tous. Quel est celui d'entre vous qui ne considérerait pas maintenant comme un affreux malheur de se trouver tout à coup privé seulement de savoir lire et écrire ? Quel est celui qui n'en souffrirait pas, comme s'il perdait soudainement l'usage d'un de ses sens, et peut-être plus encore ? Quel est celui qui n'en éprouverait pas une profonde humiliation ? Il n'est plus possible, en effet, de dire : " Je ne sais rien, je n'ai reçu ni éducation ni instruction, parce que je suis pauvre." Le pauvre aujourd'hui est admis à ce double bienfait, aussi bien que le riche. Il y a de toutes parts des écoles où il n'en coûte presque rien pour s'instruire, pour être élevé dans de bons et salutaires principes, pour acquérir au moins les notions les plus nécessaires dans toutes les conditions et dans toutes les professions.

Mais il n'en a pas été toujours ainsi : pendant des siècles, l'immense majorité des enfants se voyait condamnée à demeurer dans une ignorance profonde. L'instruction était une exception très-rare, et qui coûtait fort cher à acquérir. Ce fut donc une bien grande et bien belle œuvre que celle de la fondation des premières écoles gratuites, qui se sont multipliées, propagées, et qui ont fait de nos jours des progrès si étendus, qu'il est peu de localités en Canada où la population en soit encore privée. L'homme qui conçut et exécuta cette œuvre vraiment chrétienne, fut assurément un véritable ami de l'enfance et de l'humanité, en même temps qu'il était un vrai serviteur de Dieu. Cet homme, c'est l'abbé de Lassalle. Vous ne lirez pas sans en être touchés et reconnaissants ce qu'il a fait pour arriver à l'accomplissement de son œuvre, et ce sera, en même temps, pour vous, un nouvel exemple de l'abnégation, des sacrifices et de la persévérance qu'il faut souvent pour faire le bien.

Jean-Baptiste de Lassalle, enfant d'une famille noble et riche, naquit à Reims le 30 avril 1651. Il fut élevé avec le plus grand soin par ses parents, qui étaient des personnes pieuses et éclairées. Dès ses tendres années il montra les plus heureuses dispositions pour l'étude et pour la piété. On le mit très jeune au collège de Reims, où il ne tarda pas à devenir, pour ses condisciples, un modèle de sagesse et d'application. La vocation religieuse se manifesta en lui de très bonne heure; ses parents ne s'y opposèrent point, et en sortant du collège, il entra au séminaire, où il donna également l'exemple de la piété, du travail et de la soumission à la règle. Il reçut les premiers ordres dès l'année 1672; mais ce fut seulement en 1678 qu'il fut ordonné prêtre, à l'âge de vingt-sept ans.

Dès lors, animé d'un saint zèle pour le service de Dieu et pour le bien du prochain, il y consacra sa vie tout entière, tout ce qu'il y avait d'intelligence, de force, de volonté dans son esprit, de

tendresse, de dévouement, d'abnégation dans son cœur.

Pour réaliser l'idée qu'il avait conçue de fonder une vaste congrégation d'instituteurs des enfants pauvres, il commença par réunir dans sa propre maison quelques jeunes gens pleins de zèle et de bon vouloir, afin d'ouvrir des écoles chrétiennes dans la ville de Reims. Il leur faisait lui-même les enseignements nécessaires pour les préparer et les rendre aptes à remplir cette tâche difficile.

Parmi ces premiers membres de la nouvelle communauté, il en est un qui mérite une mention spéciale, à cause du concours intelligent et actif qu'il apporta à l'entreprise du fondateur. Il se nommait Niel, et avait été envoyé de Rouen à Reims par une noble et respectable dame, parente de l'abbé de Lassalle. Ce M. Niel fut employé à ouvrir la première école de l'Institut sur la paroisse de Saint-Maurice, à Reims, et, peu de temps après, une seconde sur la paroisse de Saint-Jacques. Ces deux établisse-

ments peuvent être considérés comme le berceau des écoles chrétiennes.

Le mode d'enseignement alors en usage ne permettait pas d'instruire à la fois un grand nombre d'enfants; l'abbé de Lassalle inventa le mode qu'on a appelé simultané, et l'introduisit dans les écoles; il devint ainsi véritablement le créateur de l'enseignement primaire en France.

Cependant l'Institut grandissait, les écoles se multipliaient; nombre de villes demandaient des Frères. Ce fut en présence de cette prospérité croissante que commencèrent les obstacles et les persécutions. Pourquoi? qui pourrait le dire? L'œuvre était toute dans l'intérêt de la religion et de la société; et cependant, l'opposition à ce bien évident se manifesta de toutes parts. Dieu permet sans doute de telles choses, afin d'éprouver la force, la constance et l'humilité de ses serviteurs, et afin de montrer à tous que l'accomplissement du bien exige l'effort de toutes ces vertus. Quoi qu'il en soit, le bon et saint abbé se vit attaqué, tour-

menté, harcelé, de la part même des personnes dont il aurait dû naturellement espérer l'appui.

On lui reprocha jusqu'à ses plus admirables sacrifices ; on lui reprocha avec dérision sa vie en commun au milieu des Frères de sa congrégation ; on le regarda comme un pieux extravagant, qui donnait dans l'excès et l'exagération en s'assujettissant à faire parfois l'école lui-même. Il rencontra l'hostilité jusque dans cette population à laquelle il préparait un si grand bienfait ; et, plus d'une fois, on le poursuivit dans la rue, lui et ses Frères, en les huant et en leur jetant de la boue.

Cependant rien ne le découragea ; rien ne pouvait le décourager, puisqu'il avait mis sa confiance en Dieu. Il recevait les outrages avec une humilité sublime, et il poursuivait son œuvre avec une inébranlable constance. Mais ses disciples n'avaient pas tous atteint encore cette hauteur de vertu. En voyant ce déchainement général contre leur supérieur, ils commencèrent à craindre de

s'être trop avancés. Des inquiétudes sur l'avenir vinrent troubler la tranquillité dont ils avaient joui jusqu'à ce moment : " A quoi nous conduira cette vie dure que nous menons, disaient-ils, et que deviendrons-nous, si monsieur de Lassalle, rebuté par les obstacles, vient à abandonner son œuvre ? " Ils s'en ouvrirent à lui-même, et lui dirent avec naïveté qu'ayant un riche patrimoine, il ne serait jamais exposé à la misère, mais que, pour eux, ils avaient lieu de craindre pour leur avenir ; et ils ajoutaient que cette inquiétude serait toujours un grand obstacle à leur zèle et au dévouement que demandait une telle vocation.

Pour ranimer le courage de ses disciples, le saint fondateur leur parlait souvent de la confiance chrétienne, du grand mérite d'un total abandon aux soins de la Providence ; ils les assurait que le Seigneur ne les abandonnerait jamais, s'ils lui étaient fidèles. Mais bientôt il s'aperçut que ses exhortations seraient peu efficaces, s'il n'y ajoutait

un grand exemple, en se rendant pauvre lui-même. Il prit donc la résolution de résigner son riche canonicat et de distribuer tous ses biens aux pauvres. Le peu d'amis qui lui étaient restés fidèles voulurent s'opposer à ce dessein ; mais il n'était pas homme à reculer, et rien ne pouvait l'arrêter quand il était question de faire un sacrifice à la gloire de Dieu et au bien du prochain.

Une grande disette survenue en 1684 lui fournit une occasion favorable de réaliser sa pensée. Touché des malheurs du temps et des privations que souffraient les indigents, il se défit de son patrimoine, il leur en distribua le produit, et résigna en même temps son canonicat.

L'exemple d'un détachement si universel produisit dans l'esprit des disciples du vertueux instituteur un effet si admirable, que non-seulement ils n'eurent plus d'inquiétude pour l'avenir, mais ils voulurent eux-mêmes s'attacher à leur profession par des vœux. Dès ce moment, l'Institut fut fondé d'une manière inébranlable. Il a traversé près de

deux siècles ; il a passé au milieu des révolutions et des changements de toutes sortes, et il est debout encore aujourd'hui, plus fort, plus bienfaisant et plus prospère que jamais.

QUESTIONS.

Quel est le fondateur des écoles gratuites en France? Résumer l'histoire de l'abbé J. B. de Lassalle.

—◆—  
 TRAITES DE LA VIE DU BON  
 LA FONTAINE.

—○—  
 Mots et expressions à expliquer.

Fi-nan-ci-er.	En-ter-re-	Don-ner a-si-
Con-vi-ves.	ment d'u-ne	le.
Sous pré-tex-	four-mi.	Fa-bu-lis-te.
te.	Con-voi	S'y-pren-dre.
A-ca-dé-mie.	Four-mi-li-è-	Sub-sti-tu-er.
De trop bon-	re.	De ses con-
ne heu-re.	A-gré-ment.	nais-san-
Je pren-drai	Bon-ho-mie.	ces.
le plus long.	Pa-tri-moi-ne.	

Le financier Langeois avait invité La Fontaine à dîner dans l'espérance qu'il amuserait les convives par sa conversation. La Fontaine mangea, et ne parla point. Comme le dîner se prolongeait, il s'ennuya, et se leva sous prétexte de se rendre à l'Académie. " Il est encore de trop bonne heure, lui dit-on.—Eh bien ! je prendrai le plus long," reprit-il, et il s'en alla.

Un autre jour, étant à la campagne chez un de ses amis, il ne se trouva point à l'heure du dîner et ne parut qu'après qu'on eut terminé le repas. On lui demanda où il était allé. Il dit qu'il venait de l'enterrement d'une fourmi ; qu'il avait suivi le convoi dans le jardin ; qu'il avait reconduit la famille jusqu'à la maison, qui était la fourmilière ; et il fit là-dessus une description du gouvernement de ces petits animaux qui charma tout le monde ; car il avait de l'esprit et de l'agrément, à ses heures.

Du reste, sa bonhomie était incomparable, et personne ne fut si simple et si naïf que lui. Trop insouciant pour s'oc-

cuper d'affaires, il avait peu à peu épuisé tout son petit patrimoine, *mangeant*, comme il disait, *son fonds avec son revenu*, et il allait se trouver sans ressources, quand la généreuse madame de La Sablière lui donna asile chez elle et se chargea de pourvoir à tous ses besoins. Il avait alors 50 ans et elle le garda 20 ans. Le bon fabuliste, qu'elle traitait comme un enfant, tout en admirant son génie, devint une partie inséparable de sa famille : "J'ai renvoyé tout mon monde, disait-elle, un jour : je n'ai gardé que mon chien, mon chat et mon La Fontaine."

Quand madame de La Sablière fut morte, en 1693, notre poète sorti de cette maison où il avait vécu si longtemps, rencontra dans la rue M. d'Hervert l'un de ses meilleurs amis, qui lui dit avec empressement : "Mon cher La Fontaine, je vous cherchais, pour vous prier de venir loger chez moi.—*J'y allais*," répondit La Fontaine : mot touchant et que l'on se plaît à citer, parce que la tendresse et la confiance d'une

véritable amitié s'y peignent tout entières. Il était depuis quelque temps chez M. d'Hervart, quand un jour un de leurs amis communs le rencontra et lui fit compliment sur son habit neuf. La Fontaine fut fort surpris. En effet, il portait depuis deux jours, sans s'en être aperçu, cet habit, que madame d'Hervart avait pris soin de substituer aux vêtements usés qu'il avait.

Sa distraction était telle qu'il se présenta, un autre jour, pour dîner, chez une personne à l'enterrement de laquelle il avait assisté peu de temps auparavant. Il avait même amené avec lui plusieurs de ses connaissances, pour faire fête. Le portier lui ayant fait observer que son maître était mort depuis une semaine : " Ah ! répondit La Fontaine, je ne croyais pas qu'il y eût si longtemps."

#### QUESTION.

Rapporter quelques traits de la naïveté et de la bonhomie de Lafontaine.

## SIXIÈME PARTIE.

## POÉSIE.

## DE LA LECTURE DES VERS.

## Préceptes et exemples.

On doit lire les vers de la même manière qu'on lit la prose. Seulement, dans la poésie élevée, le ton du lecteur sera plus noble, les inflexions plus nettes et plus précises, la valeur des syllabes, longues ou brèves, mieux sentie, mieux exprimée.

Qui n'a pas éprouvé de malaise en entendant des enfants réciter si difficilement les vers les plus faciles. Les uns ne prennent aucun repos, si ce n'est quand la respiration leur manque ; d'autres s'arrêtent régulièrement à la fin de chaque vers, ce qui produit des non-sens continuels.

Écoutons-les :

La cigale ayant chanté (le lecteur s'arrête au bout de la ligne.)

Tout l'été (nouvelle ligne, nouveau repos.)

Se trouva fort dépourvue (même système.)

Quand la bise, etc.

Le malheureux n'a rien compris. Si au lieu de s'arrêter à la fin de chaque vers, il avait fait une pause après chaque idée, voici ce qu'il aurait dit :

La cigale ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue, etc.

Il suffira à l'instituteur de lire les fables suivantes, imprimées conformément aux règles de la lecture de la poésie pour bien saisir notre méthode et l'appliquer ensuite à la lecture des morceaux de tout genre.

---

### LE COCHE ET LA MOUCHE.

---

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé, et de tous les côtés au soleil exposé, six forts chevaux tiraient un coche. Femmes, moines, vieillards,—tout était descendu : l'attelage suait, soufflait, était rendu.

Une mouche survient, et des chevaux s'approche, prétend les animer par son bourdonnement ; pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment qu'elle fait aller la machine ; s'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine, et qu'elle voit les gens marcher, elle s'en attribue uniquement la gloire, va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit un sergent de bataille, allant en chaque endroit faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin, se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ; qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire. Le moine disait son bréviaire, il prenait bien son temps, une femme chantait : c'était bien de chan-

sons qu'alors il s'agissait ! Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut : *Respirons* maintenant ! dit la mouche aussitôt : j'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine. Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés, s'introduisent dans les affaires : ils font partout les nécessaires, et, partout *importuns*, devraient être chassés.



### LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,  
Six forts chevaux tiraient un coche.  
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :

L'attelage suait, soufflait, était rendu.  
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les animer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment  
Qu'elle fait aller la machine ;  
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,  
Et qu'elle voit les gens marcher,  
Elle s'en attribue uniquement la gloire,  
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit  
Un sergent de bataille allant en chaque endroit  
Faire avancer ses gens et hâter la victoire ;

La mouche, en ce commun besoin,  
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;  
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire ;  
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :  
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !  
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.  
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :  
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.  
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,  
Et partout importuns, devraient être chassés.

---

## LE CHÊNE ET LE ROSEAU.



Le chêne un jour dit au roseau : Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;—un roitelet pour vous est un pesant fardeau :—le moindre vent—qui d'aventure fait rider la face de l'eau, vous oblige à baisser la tête ; cependant que mon front au Caucase pareil, non content d'arrêter les rayons du soleil, brave l'effort de la tempête.—Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage dont je couvre le voisinage, vous n'auriez pas tant à souffrir ; je vous défendrais de l'orage ; mais vous naissez le plus souvent sur les humides bords des royaumes du vent.—La nature envers vous me semble bien injuste.

Votre compassion, lui répondit l'arbuste, part d'un bon naturel ;—mais quittez ce souci :—les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;—je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici contre leurs coups épouvantables résisté sans courber le dos ;—mais attendons la fin.

Comme il disait ces mots, du bout de l'horizon accourt avec furie le plus terrible des enfants que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs. L'arbre tient bon ;—le roseau plie. Le vent redouble ses efforts,—et fait si bien qu'il déracine celui de qui la tête au ciel était voisine,—et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.



## LE CHÈNE ET LE ROSEAU.

— o —

Le chêne un jour dit au roseau :  
Vous avez bien sujet d'accuser la nature,  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête ;  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;

Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent,  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien, qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

---

### LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

---

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les  
vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,  
Et tâchez de devenir clairs.  
Un homme qui montrait la lanterne magique  
Avait un singe dont les tours

Attiraient chez lui grand concours ;  
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique  
Dansait et voltigeait au mieux,  
Puis faisait le saut périlleux,  
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
Le corps droit, fixe, d'à-plomb,  
Notre Jacqueau fait tout du long  
L'exercice à la prussienne.  
Un jour qu'au cabaret son maître était resté  
(C'était, je pense, un jour de fête)  
Notre singe en liberté  
Veut faire un coup de sa tête.  
Il s'en va rassembler les divers animaux  
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;  
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,  
Arrivent bientôt à la file.  
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;  
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte  
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.

A ces mots chaque spectateur  
Va se placer, et l'on apporte  
La lanterne magique ; on ferme les volets,  
Et, par un discours fait exprès,  
Jacqueau prépare l'auditoire.  
Ce morceau, vraiment oratoire  
Fait bâiller ; mais on applaudit.  
Content de son succès, notre singe saisit  
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.  
Il sait comment on le gouverne,  
Et crie, en le poussant : Est-il rien de pareil ?

Messieurs, vous voyez le soleil,  
Ses rayons et toute sa gloire.  
Voici présentement la lune, et puis l'histoire  
D'Adam, d'Ève et des animaux  
Voyez, messieurs, comme il sont beaux !  
Voyez la naissance du monde ;  
Voyez.... Les spectateurs, dans une nuit pro-  
fonde,  
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir ;  
L'appartement, le mur, tout était noir.  
" Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles  
Dont il étourdit nos oreilles,  
Le fait est que je ne vois rien.  
Ni moi non plus, disait un chien.  
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très bien.  
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne  
Parlait éloquemment et ne se lassait point.  
Il n'avait oublié qu'un point,  
C'était d'éclairer sa lanterne.

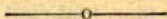
FLORIAN.

## LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.



Une jeune guenon cueillit  
Une noix dans sa coque verte :  
Elle y porte la dent, fait la grimace... "Ah ! certes,  
Dit-elle, ma mère mentit  
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.  
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes

Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !  
Elle jette la noix. Un singe la ramasse ;  
Vite entre deux cailloux la casse,  
L'épluche, la mange, et lui dit :  
" Votre mère eut raison, ma mie ;  
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.  
Souvenez-vous que, dans la vie,  
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir."



## PATER.

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,  
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;  
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,  
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,  
Les choses dont on a besoin !

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,  
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir ;  
Et mon père et ma mère, et ma famille entière ;  
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière  
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse ;  
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux ;  
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse ;  
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,  
Pour être aimés d'eux et de vous.

A. TASTU.



## AVE.

Je vous salue, ô Reine, ô puissante Marie !  
Pour vos nombreux enfants priez, priez Jésus  
Qu'il répande sur eux, sur ma jeune patrie,  
Ces doux parfums du ciel, que vous, mère chérie,  
Goûtez au milieu des élus.

Oui ! vous êtes bénie, ô Marie, ô ma mère !  
Et béni fut Jésus, dans votre chaste sein !  
Descendu de son trône à la voix de son Père,  
Il s'incarne ici-bas et se fait notre frère  
Pour racheter le genre humain !

O mère des pécheurs, vous, qu'un seul regret touche  
Pour moi, petit enfant, je demande à genoux,  
Quand mes jours révolus me clouèront sur ma cou-  
che

Un seul de vos regards, un mot de votre bouche,  
Qui rendent mon trépas plus doux !

F. E. JUNEAU.

Québec, Novembre, 1858.



### LE SOMMEIL DE L'ENFANT.

L'étoile au ciel s'allume ;  
Il fait sombre dehors ;  
L'étoile au ciel s'allume ;  
Sur ton bon lit de plume,  
Dors, petit enfant, dors !

Dors bien jusqu'à l'aurore ;  
Tous les petits oiseaux  
S'en vont dormir encore  
Là-bas dans les roseaux.

Entends-tu la fontaine,  
Quand tu verses des pleurs,  
Entends-tu la fontaine,  
Qui chante dans la plaine  
Pour endormir les fleurs ?

Ton esprit vole encore  
Après les papillons  
Que tu vis à l'aurore  
Jouer sur les sillons.

Un enfant qui repose  
Dans son berceau d'osier,  
Un enfant qui repose  
Est un bouton de rose  
Au milieu d'un rosier.

L. P. LEMAY.

## L'ENFANT ET SA MÈRE.



Où va le volume d'eau  
Que roule ainsi ce ruisseau ?  
Dit un enfant à sa mère.  
Sur cette rive si chère  
D'où nous le voyons partir  
Le verrons-nous revenir ?  
Non, mon fils : loin de sa source  
Ce ruisseau fuit pour toujours ;  
Et cette onde dans sa course  
Est l'image de nos jours.

MME. TASTU.

## DIEU.



Qui dit au soleil sur la terre  
D'éclairer tout homme et tout lieu ?  
Qui donne à la nuit son mystère ?  
O mes enfants, c'est Dieu.

Le bluet, le ciel superbe,  
Qui les a teints d'un même bleu ?  
Qui verdit l'émeraude, l'herbe ?  
O mes enfants, c'est Dieu.

Qui donne au bosquet son ombrage,  
Et quand l'oiseau chante au milieu,  
Qui donne à l'oiseau son ramage ?  
O mes enfants, c'est Dieu.

Qui donne à chacun chaque chose ;  
A l'un beaucoup, à l'autre peu,  
Moins au ciron, plus à la rose ?  
O mes enfants, c'est Dieu.

Qui donne à vos mères ce charme  
De rire à votre moindre jeu,  
Pleurant à votre moindre larme ?  
O mes enfants, c'est Dieu.

Quand pour sa mère ou pour son père  
L'enfant tout bas fait un doux vœu,  
Qui l'écoute et lui dit : " Espère ! "  
O mes enfants, c'est Dieu.

Ce soir, après votre prière,  
Quand vous nous aurez dit adieu,  
Qui fermera votre paupière ?  
Enfants ! ce sera Dieu.

(DE LA BOUILLERIE.)

---

### LE LIMAÇON.

Sur la cime d'un arbre un limaçon grimpé  
Fut par un aigle aperçu d'aventure ;  
Comment à ce haut poste, oubliant ta nature,  
As-tu pu t'élever ? dit l'oiseau.—J'ai rampé ?.....  
Combien dans le siècle où nous sommes,  
De limaçons parmi les hommes !

---

## LE NOM DE MARIE.

S'il est un nom charmant, un doux nom que l'on  
[aime,  
Qui remplisse le cœur d'un murmure suprême,  
Et de vagues accords ;  
Dont le ciel ait formé les syllabes bénies ;  
Un nom tout frémissant de tendres harmonies,  
De suaves transports ;  
S'il est au ciel un nom que chérissent les anges ;  
Qui sur la terre ait droit à de chastes louanges,  
Dont la note aille au cœur ;  
Un nom plein de magie, un nom fait pour la femme ;  
Qui peigne bien son cœur, qui jette dans toute âme  
Un éclair de bonheur ;  
Ah ! que c'est bien ce nom, ce doux nom de Marie... !  
De la femme qui chante à la femme qui prie  
Il fait errer nos yeux ;  
Il met sur un front d'ange une pure auréole ;  
Il dit : *Espoir, Amour*, dans la même parole ;  
Il fait rêver aux cieux.

## LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante  
Qui vous demande un peu de pain.  
Donnez à la pauvre innocente,  
Donnez, donnez ! car elle a faim.  
Ne rejetez pas ma prière !  
Votre cœur vous dira pourquoi...

J'ai six ans, je n'ai plus de mère ;  
J'ai faim, ayez pitié de moi !

Hier, c'était la fête au village,  
A moi personne n'a songé,  
Chacun dansait sous le feuillage,  
Hélas ! et je n'ai pas mangé.  
Pardonnez-moi si je demande,  
Je ne demande que du pain.  
Du pain ! je ne suis pas gourmande,  
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim !

N'allez pas croire que j'ignore  
Que dans ce monde il faut souffrir ;  
Mais je suis si petite encore !  
Ah ! ne me laissez pas mourir.  
Donnez à la pauvre petite,  
Et pour vous elle priera !  
Elle a faim ; donnez, donnez vite ;  
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,  
Hé bien ! je vais rire et chanter ;  
De l'aspect de mon infortune  
Je ne dois pas vous attrister.  
Quand je pleure, l'on me rejette ;  
Chacun me dit : "Eloigne-toi !" •  
Ecoutez donc ma chansonnette,  
Je chante ! ayez pitié de moi !

BOUCHER DE PERTHES.

## PRIÈRE À LA SAINTE VIERGE.

Salut ! Salut à toi, Marie !  
Tendre mère du Rédempteur,  
Espoir divin, Vierge chérie,  
Lis immortel du Créateur.  
Du haut des cieux, rayon céleste,  
Protège l'orphelin qui reste  
Sans pain, sans toit et sans appui,  
Répands tes bienfaits sur la terre,  
Soutiens l'enfant, guide la mère,  
Grâce au pécheur ! Veille sur lui.  
Ton nom si pur, reine des anges,  
Me fut donné dès mon berceau ;  
Reçois mes vœux et mes louanges.  
Rends-moi digne d'un nom si beau.  
Mes quinze ans couronnent ma tête..  
Ah ! puis-je craindre la tempête ?  
En ta sainte pitié j'ai foi !  
Affermis ma douce croyance  
Qui bien se fie à l'espérance,  
Et l'espérance vient de toi.  
La foi, la prière et l'aumône,  
Hommages des cœurs innocents,  
Montent de la terre à ton trône  
Comme un parfum d'ambre et d'encens.  
O compatissante Marie !  
Ecoute l'enfant qui te prie,  
Pour le chaste amour de son cœur ;  
Conserve-moi ma bonne mère  
Et de ma prière, à mon père,  
Donne bénéfice et bonheur

MDE. ROSTAND.

## CHARITÉ.



Tout vice, mon cher fils, enlaidit et dépare,  
Sois économe un jour, mais ne sois pas avare.  
Aux besoins du prochain ne ferme point ton cœur ;  
Sois bon, compatissant : donner est un bonheur.  
Si le malheur chez toi quelquefois se présente,  
Qu'il en sorte joyeux, l'âme toujours contente,  
Des biens que nous avons c'est savoir mal jouir  
Que de laisser le pauvre auprès de nous souffrir,  
De ce que tu reçois fais toujours le partage,  
Avec tes bons amis, compagnons de ton âge.  
Tu t'en trouveras bien. La générosité  
Du cœur d'un enfant bon est l'excellent côté.  
Si Dieu, souviens-t'en bien, s'appelle notre père,  
Il faut que le prochain devienne notre frère,  
Et tu comprends dès lors de la fraternité  
Les devoirs imposés à notre charité

(*Recueil de Poésies.*)

## NOVEMBRE.

Novembre étend sur nos campagnes,  
Son manteau, chargé de frimas ;  
Et sur le flanc de nos montagnes,  
L'orme blanchit sous le verglas,  
Soyez rêveuses, jeunes filles ;  
Ce mois vous dit où vous courez ;  
Regardez ces vertes charmilles ;  
Elle passent... vous passerez !

---

Là-bas, dans les bois, pas une aile  
N'abrite les doux nids d'oiseaux ;  
L'on ne voit plus que la sarcelle  
Errante encore sous nos roseaux.  
Bientôt elle aussi, du grand fleuve,  
Quittera les talus glacés ;  
Comme elle, enfants, aux jours d'épreuve,  
Vous aussi, vous nous quitterez.

---

A grains serrés tombe la neige ;  
Au loin siffle le vent du Nord.  
Voyez—là-bas—un long cortège  
Chemine vers le champ de mort,  
Vieillards qui marchent vers la tombe,  
Courbés sur vos bâtons ferrés,  
Recueillez-vous ; la feuille tombe,  
Le gazon meurt et vous mourrez.

FAUCHER DE SAINT MAURICE

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	PAGES.
Préface . . . . .	3
Approbations . . . . .	5

### PREMIERE PARTIE.

Le lion et la mouche . . . . .	7
Le loup et le jeune mouton . . . . .	9
Le rat de ville et le rat des champs . . . . .	11
L'Hirondelle et les petits oiseaux . . . . .	13
L'Homme de génie et le petit enfant . . . . .	16
L'aïeul et le petit-fils . . . . .	18
Le jardinier bienfaisant . . . . .	21
Trois petites Dorionne . . . . .	23
La récompense. . . . .	25
Le médecin qui mange des mûres . . . . .	27
Un bienfait n'est jamais perdu . . . . .	29
Arbres et défauts . . . . .	32
Exemple célèbre d'amour filial . . . . .	34
C'est ma mère . . . . .	38
Jeune et vieil ouvrier . . . . .	41

### DEUXIEME PARTIE.

Les perroquets du golfe St. Laurent . . . . .	44
Qu'es-tu? et Pie-grièche . . . . .	46
La pêche à la baleine . . . . .	48
Le Soleil et les saisons . . . . .	51
Le printemps dans les bois . . . . .	54

	PAGES.
Découverte du verre . . . . .	56
L'épingle . . . . .	58
La laine . . . . .	62

## TROISIÈME PARTIE.

David et Goliath . . . . .	67
Jacob et Esau . . . . .	74
Jésus parmi les docteurs. . . . .	81
Le fils de la veuve de Naïm . . . . .	84
Les sauvages de l'Amérique . . . . .	85
Commencements de Québec . . . . .	89
Mort de Champlain . . . . .	92
Martyre du Père de Brébeuf . . . . .	94
Courage de deux Canadiennes. . . . .	97
Grandeur d'âme de Pontiac . . . . .	100

## QUATRIÈME PARTIE.

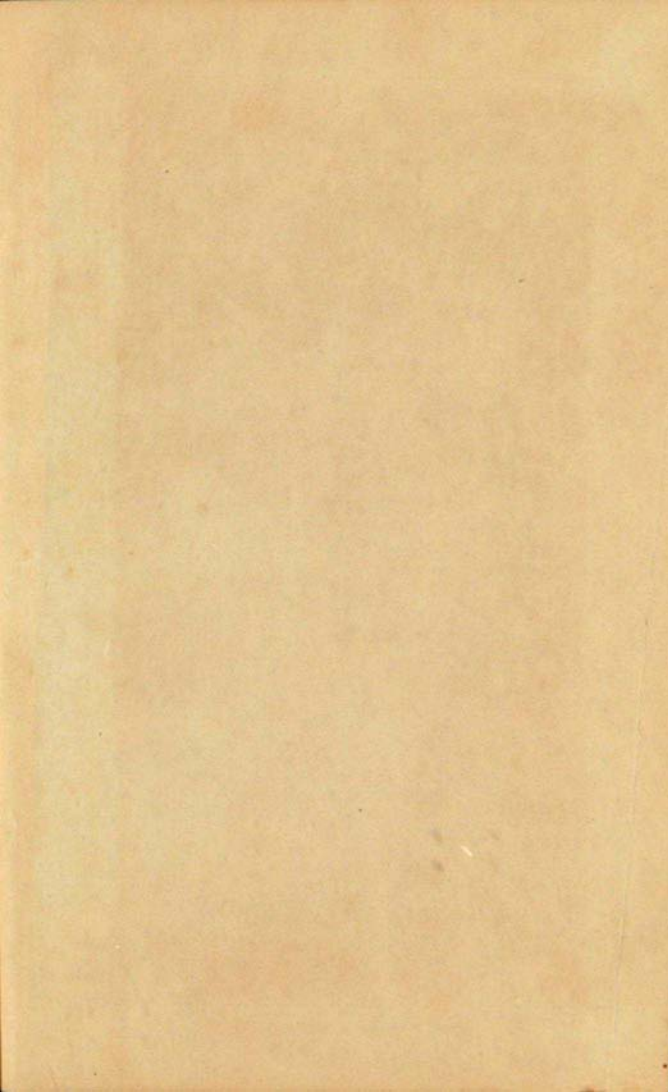
Les trois règnes de la nature . . . . .	102
Animaux de la ferme . . . . .	105
Le cheval, l'âne et le mulet. . . . .	107
Espèce bovine . . . . .	111
Espèce ovine . . . . .	114
Engraissement des moutons . . . . .	115
Race porcine . . . . .	117
Le chien . . . . .	121
Comment vivent les plantes . . . . .	125
Les végétaux . . . . .	126
Céréales . . . . .	131
Le blé . . . . .	135
Légumes secs et verts . . . . .	138
Parmentier . . . . .	141
Fête de l'agriculture en Chine. . . . .	146
Végétaux, ligneux, arbres . . . . .	148
Les grands arbres de nos forêts . . . . .	156

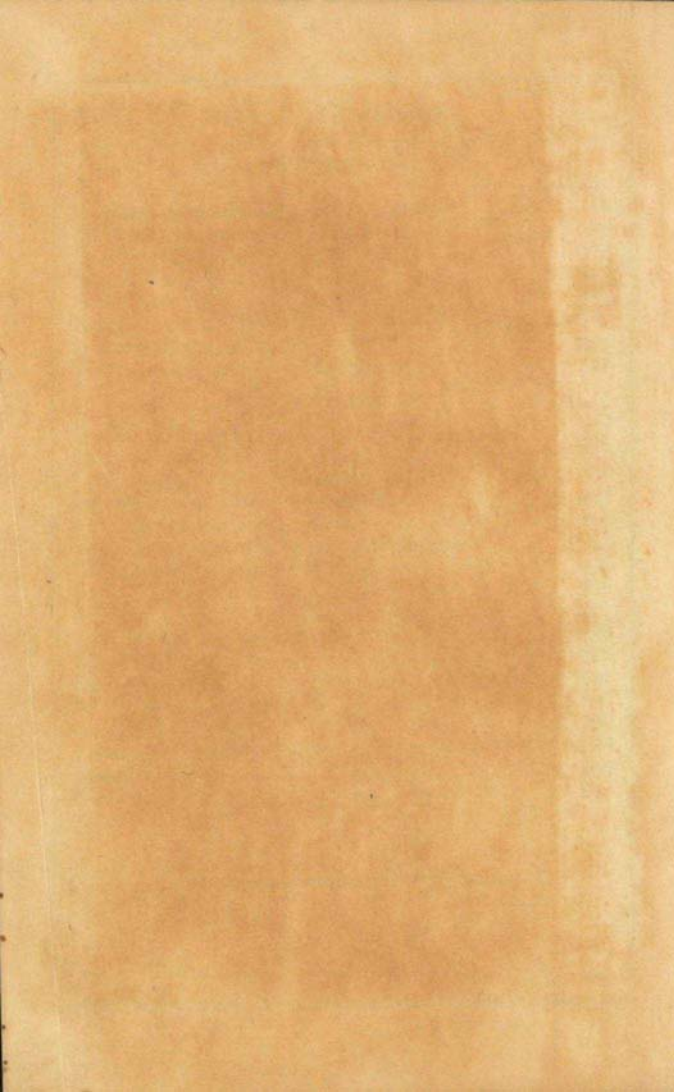
## CINQUIÈME PARTIE.

	PAGES.
Conseils d'un instituteur aux enfants . . . . .	159
Quelques préceptes de civilité . . . . .	166
De l'hygiène . . . . .	176
Sainte Catherine . . . . .	182
Saint Nicolas . . . . .	188
Saint Vincent de Paul . . . . .	193
L'Abbé de Lassalle . . . . .	204
Traits de la vie du bon Lafontaine . . . . .	213

## SIXIÈME PARTIE.

De la lecture des vers . . . . .	217
Le coche et la mouche (prose) . . . . .	218
Le coche et la mouche (vers) . . . . .	219
Le chêne et le roseau (prose) . . . . .	221
Le chêne et le roseau (vers) . . . . .	222
Le singe qui montre la lanterne magique . . . . .	223
La guenon, le singe et la noix . . . . .	225
Pater . . . . .	226
Ave . . . . .	227
Le sommeil de l'enfant . . . . .	228
L'enfant et la mère . . . . .	230
Dieu . . . . .	231
Le limaçon . . . . .	232
La petite mendicante . . . . .	233
Prière à la Sainte Vierge . . . . .	235
Charité . . . . .	236
Novembre . . . . .	237





**BNQ**



**C 000 177 407**



R

NOUVELLE SÉRIE  
DE  
LIVRES DE LECTURE GRADUÉE  
EN LANGUE FRANÇAISE

Par A. N. MONTPETIT.

*Seule série approuvée par le Conseil de l'Instruction  
Publique de la Province de Québec, par S. G. l'Ar-  
chevêque de Québec et par NN. SS. les Evêques  
du Canada.*

**Le Premier Livre de Lecture**  
in-18, de 160 pages, texte encadré, illustré de 30 gravures.

**Le Deuxième Livre de Lecture**  
in-18, de 240 pages, texte encadré, illustré de 40 gravures.

**Le Troisième Livre de Lecture**  
in-18, de 320 pages, texte encadré, illustré de 56 gravures.

**Le Quatrième Livre de Lecture**  
in-12, de 286 pages, illustré de 50 gravures.

**Le Cinquième Livre de Lecture**  
in-12, de 352 pages, illustré de 42 gravures.

**Méthode de Lecture et de Prononciation**, préparée d'après la méthode de L. C. Michel, par MONTPETIT ET MARQUETTE, pour les écoles élémentaires, livre de l'élève, in-18 avec gravures; le même, livre du maître, in-18.

*Nouvelle Carte de la Puissance du Canada*, français, dédiée à l'Honorable Ministre de l'Instruction Publique.

*Nouvelle méthode d'écriture Théorique et Pratique*, divisée en 7 Cahiers, approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique.